

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

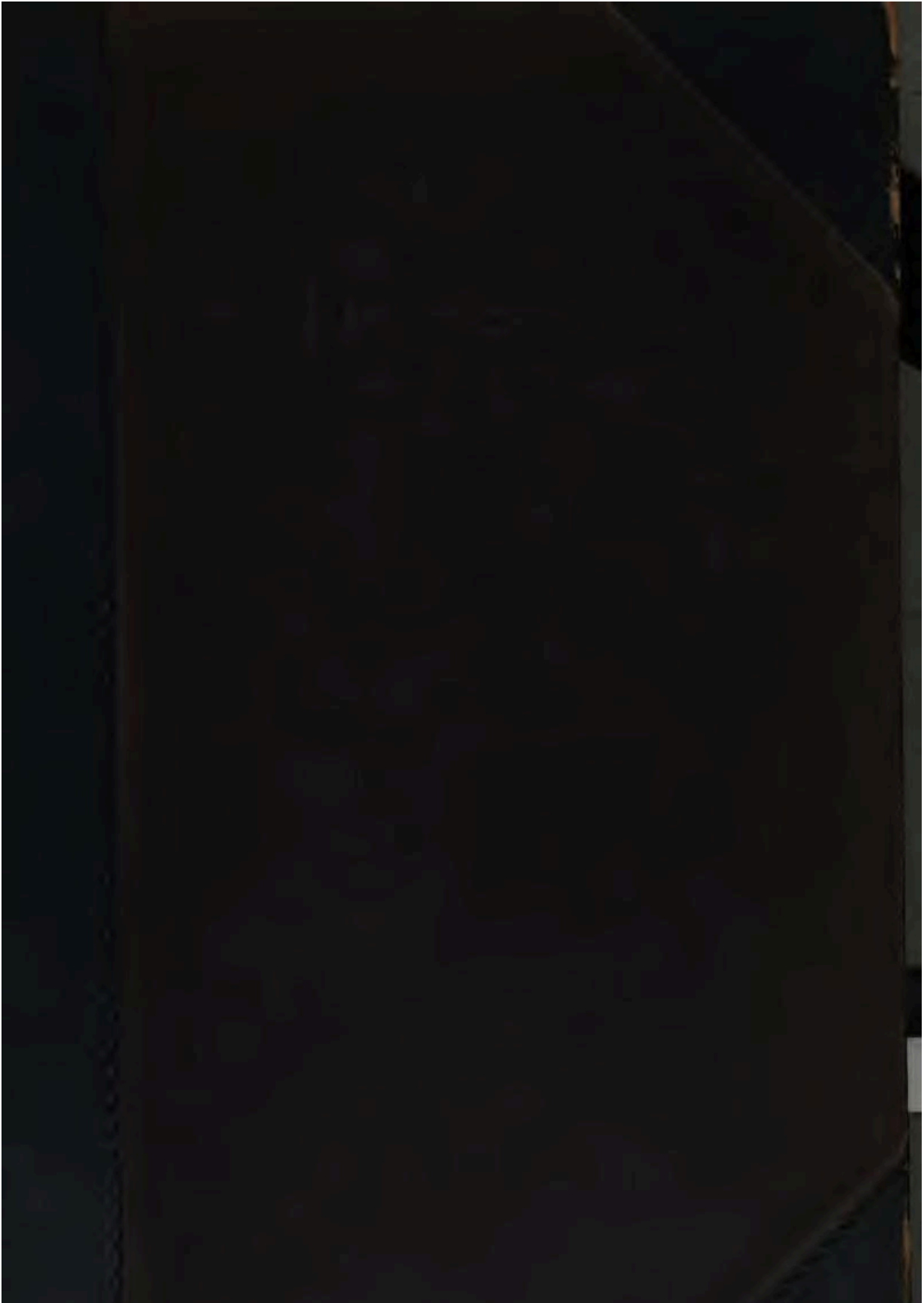
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

600071 322L

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. Mementote operum patrum quos
fecerunt in generationibus suis et accipietis gloriam magnam et nomen
{Pternum.

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

LA CHANSON DE ROLAND TRADUCTION NOUVELLE
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR ADOLPHE
D'AVRIL. PARIS LIBRAIRIE DE M^{me} V^e« BENJAMIN DUPRAT. ItDK
DU CLOITBK-SAIHT-BENOIT (rOMT&KSs), 7. U D CGC LXV ^8 S".
/H^ . <9

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

«N"

5 INTRODUCTION. I SUR LES ORIGINES. Les peuples indo-européens ou ariens ont une tradition épique commune. Cette tradition a revêtu, différentes formes, suivant les temps et suivant les conditions intérieures ou extérieures de leur existence. Mais c'est un type commun de héros, c'est une aventure identique, qui ont servi de base aux mythes comme aux épopées des Indiens, des Perses, des Grecs et des Germains. Les définitions abstraites ne donnent qu'une idée insuffisante de cette tradition, qui s'expliquera plus facilement par l'indication successive des traits communs à toutes les épopées. Nous parlerons d'abord des Indiens et du poème de Yalmiki, intitulé : Ramayana¹ dont M. Fauche vient de publier une traduction française. Nous en donnerons une analyse assez étendue

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

II INTRODUCTION. due, parce que le Ramayana est, de tous les poèmes connus, celui où l'on peut le mieux reconnaître l'idée indo-européenne, surtout si l'on laisse de côté les épisodes et si l'on néglige la partie sentimentale et pittoresque pour essayer de dégager le sens mythique dans sa pureté. DE l'Épopée indienne. Dans la mythologie indienne, les bons génies sont désignés sous divers noms, et notamment sous le nom de Souras ; ils sont divisés en classes nombreuses. Les mauvais génies ou démons sont les Asouras. Ils comprennent aussi de nombreuses catégories : le démon du Ramayana appartient à la classe des Raksasas. Essayons de préciser, d'après le texte épars dans ce poème et dans le Mç'h^Bdi^to, > ce que sont les démons Raksasas. 11\$ ^Qt ténébrevq ; ils ont la voix rude et l'aspect du ciel ; ils sont noirs, et l'on compare la figure de l'un d'eux au ciel quand un nuage lui présente sa ténacité ; leur clou est à l'oreille en fer d'épieu ; ils sont vil\$ ^t tortueux, combattant avec les . armes de la fraude. On les assimile au serpent, et leurs ennemis 4 un célèbre oiseau nommé Garuda, mangeur de serpents ; en&i, il3 sont anthropophage^ et mangeurs d'hommes, En résumé, ce sont des êtres maléfiques, d'une force extraordinaire, caractérisés par l'idée de l'hiver, de la ténacité et du reptile, la lutte contre eux, est la lutte de la lumière contre le mal.

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

DE L'ÉPOPÉE INDIENNE. 411 rite, de l'oiseau contre le serpent, de l'ange contre le démon (1). Or, les mauvais génies ou démons, et entre autres les Raksasas, ont fait la guerre aux difiux, comme les Titaps de la Grèce. Les dieux ont été vainqueur[^], avec k secours des bons génies ; ils ont été aussi aidés dans cette lutte par quelques mortels, et même par des animaux. L'un des démons vaincus, le I[^]aksasa Havana, s'étant livré à des macérations e[^]raprdinaires, a co[^]qws d[^]s mérites proportionnés, et a [^]gé une grAce de Bramit, l'Être ej[^]stant par lui-même ; Que ni les dieux[^] ni les anachorètes[^] ni les Gaatlh[^]vas[^] ni les Yaksas, ni les Raksasas[^] ni les Nagas même ne puissent me ëoBQer la mort. Brama , contraint par le mérite des maoérations, n'a pu lui refuser cette faveur, que Ravana tourne au mri. Les dieia vont alors trouver Brama, et lui adressent cette prière ; Nous[^] par qui ta parole e[^]t respectée, nous avpns tQUt supporté de ce Ravana[^] qui écrase de sa Ijraquie les trois mondes où il promène Tinjure impunément. Enorgueilli de ce don victorieux[^] il opprime indignement les dieux. (0

Tomes II, p. 278; — VI, 29, 160 et 17C; — VIII, 19? et 393 ; — X, 141. Ces eitatlois du Ramayam[^] c/omvdQ celles qui suivront[^] sont emprantées à la traduction de M. Fauche, 9 vol. in-12. Paris, Benj. Duprat. Sur la nature de[^] Raksaaas, telle qu'elle résulte des Védas, voyez Croyances et' Légendes de V antiquité, par Maury. Paris, 1863, pages 101, 102. — Voir aussi le premier volume du Mdha-Barata,

IV INTRODUCTION. les anachorètes, les Asouras et les enfants de Manou (les hommes). Là où se tient Ravana, La peur empêche le soleil d'échauffer^ le vent craint de souffler et le feu n'ose flamboyer Accablé par sa vigueur indomptable, Koutéra défait lui a cédé Lanka {Vile de Ceylim). Sauve-nous donc^ ô toi qui reposes dans le bonheur absolu ; sauve-nous de Ravana^ le fléau des mondes. Daigne, ô toi qui souris aux vœux du suppliant, daigne imaginer un expédient pour ôter la vie à ce cruel démon. Le but de l'action est clairement indiqué par ces strophes ; c'est un dernier épisode de la guerre des Titans et des dieux, et il s'agit d'imaginer un jnoyen de se défendre de Ravana. Brama l'indique en faisant remarquer que le démon a omis, par orgueil, de demander à être préservé des coups des hommes. c(C'est donc par la main d'un honune, dit Brama, qu'il faut immoler ce méchant. » Mais où trouver un homme capable de lutter contre Ravana? En ce moment survient le fortuné Vishnou, l'un des membres de la trinité indienne. C'est à lui que Brama avait pensé dans son âme, pour la mort du tyran des mondes. Il invite Vishnou à une héroïque incarnation. Or, pendant que cette scène se passait dans le ciel, le roi d'Aoude, nommé Daçaratha, offrait im grand sacrifice pour obtenir des dieux la grâce d'avoir des fils. C'était un de ces hommes qui avaient aidé autrefois les dieux contre les démons. Vishnou consent à s'incarner comme fils de Daçaratha. Ce fils sera Rama (1). •-I ■ - ■ ■ ■ ■ - -■■■-■■ ■ ■ ■ — — -- ■ ■ ■ -■■■.... ■ (1) Ram,, 1, p. 114.

DE L'ÉPIQUE INDIENNE. V Mais pour engager la grande lutte, il était nécessaire de préparer à Rama ses compagnons futurs. Sur l'invitation de Brahma, Tous les dieux se mettent à procréer des fils d'une vigueur égale à celle qu'ils possédaient eux-mêmes. Ils étaient d'héroïques singes^ capables de se métamorphoser comme ils voulaient Tous les généraux se distinguaient par leur immense vigueur au milieu des armées. Malgré leur puissance extraordinaire, ces singes sont des êtres inférieurs, mais^ associés à la grande œuvre pour laquelle Vishnou s'est incarné en Rama. Rama, de son côté, ne peut accomplir son œuvre ; sans le secours de ces êtres qui lui sont inférieurs^ comme les Myrmidons d'Achille et les nains de Sigurd. Il y a là une grande leçon d'harmonie sociale. Cependant Rama grandit; il a déjà reçu des dieux des armes surnaturelles ; le moment est venu de lui choisir une femme ; celle dont il va rechercher la main, est Sita. La naissance de Sita a présenté des circonstances extraordinaires ; elle n'a pas reçu le jour dans le sein d'une femme; cette vierge charmante est née d'un sillon ouvert pour le sacrifice. On pressent que Sita sera la femme de la fatalité. Rama l'épouse après l'épreuve de l'arc que personne n'a pu tendre, et qu'il brise par sa force prodigieuse. Mais bientôt le roi Daçaratha, à la suite d'un vœu imprudent, est contraint, par l'une de ses femmes, de priver son fils aîné de sa succession, et de l'exiler dans les bois. Rama obéit. Sita, qui est un modèle de dévouement, de piété et

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

VI mt^oDucfrionÉ de teiidresse, l'aècampagne danst cet exil, tlama, pendant qu'il erre dans les bois, a occadioû de ptuiir sévèrement une Raksasa, qui, pour se venger, è:itoite dans le cœur de son frère le désir de posséder Sita. Or, oe frère, c'est Ravana lui-même. A l'aide d'un i^tratagème dont Rama est dupe par la faute de ëA femme, Ravana enlève Sita et l'emporte à Lanka, malgré la résistance du roi des vautours, un vieil ami du roi Daça^atha. Cet enlèvement est le nœud de l'action, comme celm d'Hélène dans les poèmes homëriqUeSi Alors Rama rencont|*e les afixiliaires que lui ont préparés les dieux. Le roi deî^ sin^, Bali, a enlevé la femme de son frère Sougrivav Rama fait alliance avec Sougriva, tue Bâli 4 la manièa^ dont Pandarus débarrasse P&rils de Mè*nélas, rend à Sougriva sa femme, et entraîne lès silnges à la conquête de Lanka» Cet épisode â beaucoup de rapports avec Y Iliade. Ramam'a pas re^ culé devant le rôle de cōndottier, ce qui est, du reste, parfsdtement dans les mœurs de l'épopée ai^iane (1) et dès tempi chevaleresques, puisque lé Cid et Duguesôliû ont eu des aventures de ce genre. Un singe ou ours, nommé Djambavat, un vété^ ran de la guerre dés Titans, a le caractère de Nestor; un autre, nommé Hanoumat, joué le rôle d'OdjfbSée. Rama a construit avec les singes, un pont qui l'fiunèné sous les rempjirts de Lanka. Les com(1) Voir Raoul de Cambrai/, page 270, et Garin le LohéraiH, page 2â\$ de la traduction de M. Paiditi Pkns,

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

DE l'épopée indienne. VII bâte oomnieiiGent api^s qu'un prétendant au trône de Laïika a montré et nommé à Rama les chêt dës Raksâsas dans une scène qui rappelle encore V Iliade (1). Ici se place une aventure, qui est trèsk caractéristique . de la donnée générale de l'épopée indo-européenne ou ariane. Rama et son frère LalLshmana, le Patrocle de l'Achille indien, ont été, dans le combat, percés par des serpents que là magie a transformés en flèches. Ces serpente tienpent les deux héros couchés et comme enchaînés» On chante leur mort dans Lanka, on la pleure dans le camp des alliés. MaiSj daas le même instant^ le dieu du vent B*âpreehfl des héros gisant et leur souffla ces mots à l'oreille : « Raceai Rama aux longs bras I «oufiens-toi dans t9n œeyr 4» toim^me. Tu es Yisbnou^ le bieaheureux incamé dans «a monde pour le si^uver des Raksasas! Rappelle^toi seulement Toiseau Garouda à Timmense vigueur qui dévora les sar-^ ponts j et soudaiiiiill viendra i^i vous dégager Tuu et Tautre de cet affreux lien où vous ont enchaînés les serpents* » Rama entendit la laogage duYent.^t pensa aa ééleste Garouda^Ia terrex^ :ée6 serpenta. Au même instant^ il 8*é)èr« un veatavec des nuages accompagnés d'éclair&k • • Un inslant K*étaitàp^9e éowW. ««e-n* Garwdj», à la frange frrcQi flamboyait au milieu du ciel. A la vue de Toiseau qui vienti l^as (es re^ea de 6*en :aiLçr gà- et 1^ £(les serpents^ ^ se tenaient sous la forme de flèches sur les corps âe cfn deux robustes ei'f nob^i^ iH^mmes» , disparaissent dana le /ÉNÔn ilâma eàjga^ié une lutté suprême iaivéc lla^ yfuoa. Voici queUe part j prenneut les (ieux ; . (1) Tome VIII, page 248.

VIII INTRODUCTION. • Ravana s'était retiré à Têcart^ et^ par vertu de sa magie, il avait créé un char éblouissant pareil au feu^municomplé* tement de projectiles et d*armes^ aussi épouvantable à voir que Yama (Pluton), le trépas et la mort... Monté dans ce char^ le roi décacéphale assaillit Rama. « 11 est inégal^ dirent leis Gandharvas^ les Danavas et les dieux ^ ce combat où Rama est à pied sur la terre et Ravana monté dans un char. » A ces paroles des immortels , Indra d*envoyer sur le champ à Rama son char conduit par son cocher Matali Alors Matali^ cocher de F immortel, adressa à Rama ces paroles : a Indra t'envoie, pour la victoire, ce char fortuné, exterminateur des ennemis, et le grand arc fait à sa main et cette cuirasse pareille au feu, et ces flèches semblables au soleil et ces lances de fer luisantes, acérées. Monte donc^ héros, dans ce char céleste et conduit par moi, tue le démon Ravana, comme jadis, avec moi pour cocher, Indra fit mordre la poussière aux démons. » Rama, saisi d'une religieuse horreur, so mit à la gauche àa char et décrivit autour de lui un salut solennel; il fit ses révérences à Matali, et, songeant qu'il était un dieu, il adora les dieux avec lui. Alors s'éleva, char contre char, un terrible, un prodigieux combat (1). ' Aussitôt les Asouras et les dieux {comme les dieux de t^Olympe au jour de ta mortd'Hectâr) taîiumèrent entre eux leur ancienne guerre, et, voyant ces épouVantafoles présages, ils entrecroisent des acclamations passiô'iainées : «Victoire à tpi, Ravana! » s'écriaient d'un côté ^es Àséuras. « Victoire ftfioi, Rama! » s'écriaient d'un autre côté les dieux niainte et mainte fois. -■ ' Bientôt les Rishi (anac^k)r^^)

DE L'ÉPOPÉE INDIENNE. IX de Rama. {Suit le récit de ces prodiges.) Rama, verse dans la science des présages, fut transporté d'une joie suprême à la vue de ces heureux augures ; et l'esprit en repos il déploya dans la bataille une irrésistible vigueur (1). Enfin, conseillé par le cocher Matali, Rama décoche à Ravana le trait d'Indra et le tue. Au moment où fut tué ce Raksasa l'ennemi du monde, le tambour des dieux résonna bruyamment au milieu des airs. Un immense cri s'éleva du sein même du ciel : « Victoire ! » et le vent, chargé de parfums célestes souffla de sa plus ravissante haleine. Une pluie de fleurs tomba du firmament sur la terre et le char de Rama fut tout inondé de fleurs diverses aux suaves odeurs : les mélodieuses voix des immortels joyeux criaient au milieu des airs : m Bien bien (2) ! » Sita est délivrée ; mais, considérée comme impure, elle subit victorieusement l'épreuve du feu avec l'intervention des dieux. Ainsi s'est accomplie la rédemption du monde. Le dieu incarné, qui en est l'instrument, a souffert pour s'être uni à la femme fatale. A la vérité, dans la version qui nous est parvenue, il ne meurt pas ; mais cette circonstance obligée de l'aventure du rédempteur arien, est représentée par l'épisode cité de Garouda, qui est probablement le reflet de quelque tradition plus ancienne sur la captivité de Rangta sa descente aux enfers ou sa mort (3). (1) Tome IX, pages 245-261. > (2) Tome IX, pages 270 et suivantes. (3) Eichhoff, Poésie héroïque des Indiens. Paris, Durand, 1860. — Voir aussi ; Quelques observations sur le mystère du serpent, chez les indous, par Théodore Payie. {Journal asiatique mai-juin 1855.)

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

/ INTRODUCTION. DES ÉPOQUES IRANIENNE[^] GRECQUE ET GERMANIQUE. Les traditions de la Perse reposent sur l'antagonisme d'Ormuz et d'Ahriman, considérés le premier comme auteur, le second comme ennemi de la lumière. La lumière est envisagée elle-même comme le bien en soi[^], et les ténèbres comme le mal absolu. Le pays des enfants de la lumière est la terre d'Ormuz, Vîran ; au-delà, derrière les montagnes, est un autre pays, une contrée de ténèbres et de malice, la terre d'Ahriman, le Touran. Là, dans les déserts, dans les steppes errent les barbares[^] (habituellement nomades, ennemis éternels de l'Iran. L'idée fondamentale de cette mythologie est un dualisme de la lumière et des ténèbres ; c'est une lutte entre les deux principes, qui doit se terminer par la défaite du génie des ténèbres, devenu tel par envie, mais qui a été bon aussi dans l'origine (1). Les traditions poétiques de la Perse ont été réunies, vers l'an 1000 de notre ère, -dans le grand ouvrage intitulé Schâhnâmeh Ou le livre des rois, dont M. Mohl publie une traduction. Ce poème ne renferme pas une action unique. C'est l'histoire des Iraniens depuis leur arrivée en Perse jusqu'à la conquête de ce pays par les Arabes, Mais on résume l'histoire des religions de l'Iran, par Creuzer. Édition de M. Ouigault tome 1, pages 314 à 322.

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

PERSE, ORÈGB ET QEHRMANIE. XI trouve l'idée de l'épopée ariane dans l'opposition constante de l'Iran au Touran et dans les détails de la vie d' héros. Le plus important de tous, Ruse^ t^n, s'unit à une femme inférieure, qu'il a prias dans le Tôuran, le pays des ténèbres. Il en est puni en tuant lui-même^ sans le savoir, le fils qu'il à eu de cette femme. Il est toujours en lutte contre les fiivs, qui sôlit les mauvais génies. Il meurt par trahison comme SigMed et Roland. Le souvenir de la lutte des Titans et des dieux domine toute la mythologie grecque, comme noito rav(ms signalé dans celles de l'Inde et de la Pèree.)je héros lumineux, le dieu de la lumière, con^t le ser^tit ou dragon de la terre et des ténèbreSi Si eâ est Vainqueur, mais, d'après une traditidû presque générale, il meurt de ses blessures et des*cend aux enferii pour renaître plus glorieux< I^æbus-Apollon est le type des premiers héros de la Grèce. On a souvent comparé Rama à THerGulé grec» Hercule meurt victime de la femme infé*rieûjre & laquelle il s'est uni. lason nuirche à Ul conquête du trésor maudit, de la toison d'oir\$ Médée, la franme &tBle, le fait périr. Persée des^ û&aà de Jufdter ; ises armes sont surnaturelles : il a poilr monture le cheval Pégase, presque ttn demi^eu; il conquiert aussi le trésor gardé par un serpent; il délître là. vierge captive et finit de mort tragique. Achille est le petit-fils de Jupitet. Le destin l'entraîne dans les combats. Il s'allie à Ménélas pour reconquérir la femme fatale, comme Rama s'est fait l'auxiliaire du roi des singes. Ses

XII INTRODUCTION. armes sont merveilleuses, ses chevaux aussi. Il n'est vulnérable qu'au talon, comme Isfendiar ftux yeux, dans le Schahnameh. Il meurt à l'œuvre et sa mémoire est divinisée dans les régions hyperboréennes, où s'est établi le culte de Jason et de t[^]ersée (1). ^ La donnée de V Iliade est bien inférieure à celles qui précèdent, surtout à celle d'Apollon : elle est singulièrement humanisée. La tradition est descendue des hauteurs du mythe pour se renfermer dans le cercle plus étroit et moins élevé d'une ancienne chronique nationale. Elle a, cependant, tant d'analogie avec Tépée des bords du Gange, que lorsque les Grecs disaient qu'on avait traduit Homère dans lnde, on est tenté de croire qu'ils avaient lu l'œuvre de Valmiki (2). Mentionnons encore ici que Circé et Calypso rappellent la femme fatale dans V Odyssée. \ Dans le monde Scandinave, le dieu Balder est le plus ancien représentant de l'idée d'un héros surhumain, champion de la lumière contre les ténèbres et qui doit mourir victime en triomphant des puissances infernales, pour renaître un jour. Mais comme ce mythe n'a pas laissé de trace directe dans l'épopée, nous nous attacherons spécialement au Sigurd Scandinave, qui, en se transformant, est devenu le Sigfried de l'épopée germanique .des Niebelungen. (1) Ozaham^ Études germaniques y tome !•'. (2) Ampère^ Revue des Deux-Mondes y tome LI, page 1010.

PERSE^ GRÈCE ET GERMANIE. XIII Un être appartenant au monde inférieur, téné-* breux, infernal^ le nain Fáfnir, qui s'est changé en dragon, est le gardien d'un trésor maudit, d'un trésor fatal, conservé dans une peau d'outre qui rappelle la toison d'or (1). Il existait alors un jeune héros, descendant d'Odin, de la race des princes de la lumière ; il s'appelait Sigurd ; il n'a rien d'historique et diffère en cela des autres héros germaniques, de Théodoric, par exemple^ et de Charlemagne. Il avait un cheval doué d'intelligence ; ses armes avaient été forgées par les puissances surnaturelles. Mais il lui avait été prédit, comme à Achille, qu'il mourrait jeune. Il attaque le dragon Fáfnir et le tue. En se baignant dans son sang, il devient invulnérable, excepté entre les deux épaules, à une place qu'une feuille de tilleul empêcha d'être mouillée. Il mange le cœur du monstre et il apprend à connaître le langage des oiseaux. Cette science lui sera aussi funeste que la possession du trésor fatal. Les oiseaux lui révèlent qu'une divinité guerrière, une Valkyrie, pour avoir désobéi aux dieux, est enfermée dans un cercle de feu où elle dormira jusqu'à ce qu'un mortel vienne la délivrer et la prendre pour femme. Sigurd délivre Brunehilde et lui promet de l'épouser ; mais, avant de le faire, (1) L'habitation de Kouvéra^ dans les montagnes qui donnent Tor et les pierreries^ est remarquable. On voit ainsi l'origine de cette opinion si ancienne et si répandue^ qui fait garder par des monstres et des esprits les trésors cachés au sein de la terre. Greuzer. édit. Guignant^ tome I, page 249.

XIY INTRODUCTION. il le laisse estrainer à une aventui>e dans le pays des Niflings, les princes des ténèbres, et il se fait leur auxiliaire ; bientôt, sous l'empire d'un breiî* vage magique, il oublie Brunehilde et épouse la S(Bur des princes des ténèbres, Gudruna, la Krim-» hilde de Tépopée germane. Sigurd offense mortellement Brunehilde en employant la ruse afin de lui Caire épouser un frère de Gudruna. Pour se vQUger, la Yalkyrie excite son mari et ses beaux» frères à s'emparer du trésor fatal de Fatoir» L'un d'^uir frappe entre les deux épaules Sigurd qui périt pour avoir possédé ce trésor et pour avoir épousé la femme inférieure. Gudruna épouse Attila pour venger la mort de Sigurd et pour reconquérir le trésor de Pafnir. Accusée d'infidélité, elle est forcée de se purifier par le feu, comme Sita. Mais la tradition populaire attend toujours la résurrecc^ tioi^ de Sigurd comme celle de Balder (1). QUELQUES MOTS SUR l'oRIQINE DES ÉPOPÉES. Les rapprochements qui viennent d'êtpé signa» 14s, ue peuvent être attribués ni au hasard, qui n'a jamais rien produit de pareil, ni à une imitation servile où il n'y aurait pas cette variété. Ces rapprochements supposent l'existence d'ime tradition ^vr.(i) Gudrun, deuUohea Heldenlied. ^ Oianam^ Études germaniques, tome !«', pages 228 et suivantes.

SUR L'ORIENTALES ÉPOPÉES. XV commune, ou historique ou purement mythique, également recueillie mais diversement développée par les différents peuples d'origine indo-européenne. Ces peuples, qui gardaient tant d'autres traces d'une éducation commune, retinrent donc aussi ce sujet éternel de leurs chants. C'est toujours la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort. D'un côté, la puissance du mal s'introduisant sous la figure du serpent peut avec l'aide de la femme; de l'autre côté le héros, incarnation de la nature divine, subissant la mort pour la vaincre, et pour expier une ancienne malédiction, à Ici, dit Ozanan, je crois reconnaître ce mystère, qui fait, depuis six mille ans, la préoccupation du monde, qui est au fond de toutes les religions, comme la religion est au fond de toutes les épopées. La lutte, la chute et la rédemption formeraient le texte d'un premier récit, dont tous les autres ne seraient que des variantes et des épisodes (1). » Cette opinion est celle qui voit dans la tradition mythologique et épique les débris d'une révélation primitive. On doit reconnaître que la même manière d'exprimer la même pensée se trouve dans les livres des Hébreux et des Chrétiens, Les textes sacrés, où le mal est représenté par le serpent et les ténèbres, sont bien connus : Et Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit parmi tous les animaux et les bêtes de la terre. » — (1) Tome I^{er}, page 242.

XVI INTRODUCTION. Vous êtes tous les fils de la lumière et les fils du jour ; nous n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres. — Vous étiez autrefois les ténèbres^ mais maintenant vous êtes la lumière dans le Seigneur (1). ' Mais ce qu'il y a peut-être .àe plus s^^isissant dans ce genre, c'est le passage suivant de l'Apocalypse ; Un grand combat s'est fait dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le drago^; ti le dragon combattait et ses anges avec lui, ejt ils. ne préyiLluent pas, et ils perdirent leur place dans le ciel. Et i^ fut précipité, l^ grand dragon, le serpent antique qui est appelle dia];>le et Satan, qui séduit toit!' Tunivers*; et il fut précipité sur la terre et ses anges furent renvoyés avec luL Et j'entendis une grande voix dans le ciel disant : « Maintenant,' le salut du monde est accompli ! » Ne croit-on pas lire le combat de Rama contre Ravana? J'ai été souvent frappé de la Wanière dont plusieurs peintres et quelques sculpteurs chrétiens ont rendu, en l'adaptant à d'autres sujets, l'idée de l'épopée des Ariens, dont nous venons de rappeler les traits caractéristiques. Il y avait, par exemple, dans l'église de Sainte-Marîe-des-Anges^ à Spinelli, une composition religieuse que Ton pourrait prendre pour la représentation de l'un des derniers chants du Ramayana, Dans le haut du tableau, le Père éternel est assis sur un trône, d'où VÊtre existant par lui-même ^ comme diraient les poèmes indiens, contemple la lutte. A sa droite, est un essaim d'anges armés ; à sa gauche, se tiennent d'autres anges qui semblent l'adorer et l'implorer. Au-des(1) Genèse. — Épîtres de saint Paul.

SUR l'origine des épopées. XVII sous du Père éternel, l'archange Michel, comme Rama en présence de Brama, combat le roi ailé des démons. La beauté, et surtout la sérénité du champion de Dieu contrastent avec la laideur et avec les hideuses contorsions de son ennemi, armé, comme Ravana, de plusieurs têtes sifflantes. On sent que la fureur de ses attaques se brisera contre le bouclier de rarchfuiqe, et que le monstre n'échappera pas à l'épée qui va tomber sur lui. Ce combat occupe le centre même de la composition. A droite et à gauche de ce groupe, qui est colossal, des anges plus petits percent des démons de leurs lances et les précipitent. Le plan inférieur est occupé par d'autres démons qui tombent, la tête la première, sur la pierre nue ou dans les abîmes entr'ouverts. Mais c'est surtout l'œuvre de Raphaël d'Urbino qui reproduit admirablement la donnée de l'épopée ariane. Ses trois tableaux de saint Michel et de saint Georges, que l'on voit au Louvre, sont la reproduction plastique la plus ressemblante, la traduction la plus fidèle de l'héroïsme moitié divin et moitié humain de Sigurd[^] de Rustem, et surtout de Rama, dont le poète a dit, comme pour inspirer le génie de Raphaël : Le beau jeune homme avait l'air de sourire en présence de tous les Raksasas ; mais sa colère ne rendait que plus difficile à soutenir la flamme de son regard[^] aussi flamboyant que le feu à la fin d'un âge du monde. Toutes les divinités du bois frissonnèrent en le voyant rayonner de splendeur (1). (1) Tome IV, page 172.

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

XVIII INTRODUCTION. L'opinion qui rattache l'épopée iado^Uropéenne à une révélation primitive, n'est pas celle des Allemands de nos jours. Ces écrivains font dériver la tradition, épique de la lutte des éléments. D'après eux, le mythe commun à tous les peuples indo-eu-* ropéens aurait pour origine la simple constatatioti d'un fiait météorologique qui leur aurait inspiré l'admiration et la reconnaissance. Tout pourrait se résumer dans cette formule : et Le soleil se lève lé matin ; il dissipe les nuages qui se résolvent en phkië^ et il se couche le soir pour reparaître le lendemain* rf A l'aide de la philologie, on croit être arrivé à démontrer que le héros épique et son enneini ne sont que des personnifications du soleil et des ntia^s, de la clialeur bienfaisante et de l'humidité (1). Si cette opinion était fondée, l'on n'en serait pas moins porté à admettre que le mythe ou la donnée épique avait déjà pris une forme anthropomorphl-^ que avant la dispersion des peuples arians^ et cela à cause des ressemblances, trop frappantes pour 6it

SUR LA COMMUNAUTÉ DES SENTIMENTS. XIX encore bien difficile de reconnaître si c'est un fait niîque, accompli avant la dispersion de la race, ou bien si chaque branche de la race européenne, emportant avec elle l'impression «nythique pure' et sans mélange historique, l'a adaptée séparément à un grand événement de ses annales particulières, dette dernière supposition est la plus probable. SUR LA COMMUNAUTE DES SENTIMENTS. Non-seulement les héros indo-européens ont une origine commune, mais ils se ressemblent de la manière la plus saisissante sous le rapport des riitteurs et des sentiments : Les héros de la caste des guerriers^ amis de leurs devoirs^ pensent que Tare n'est dans leurs mains que pour servir à la défense des affligés (i). Ce discours de la femme de Rama ne parait-il pas emprunté à quelque héroïne des bords du Rhin ou de-la Seine ? La ressemblance est telle qu'un homme instruit, mais partant d'un point de vtie faux, M. Deléclûze, a pu soutenir que le moyen âgé chrétien avait copié les poèmes de la Perse, C'est une grave erreur ; mais on comprend, jusqu'à un certain point, qu'on ait pu la commettre. On en jugera par les paroles du héros Rustem, d'après la tràdtiction dé M. Mohl : (i) Tome tV, page 70 de la traduction de M. Panche.

XX INTRODUCTION. Je suis le vainqueur des lions ^ le distributeur des couronnes. Quand je suis en colère^ que devient le roi Kaus ? Qu'est donc Kaus pour qu'il porte la main sur moi ? C'est Dieu qui m'a donné la force et la victoire, et non pas le roi. Le monde est mon esclave^ et mon cheval Raksch mon trône; mon épée est mon scéau^ et mon casque mon diadème; le fer de ma lance et ma massue sont mes amis ; mes deux bras et mon cœur me tiennent lieu de roi. Je rends brillante la nuit sombre ; avec mon épée^ je fais voler les têtes sur le champ de bataille. Je suis l'Uë libre et ne suis pas esclave : je ne suis le serviteur' que de Dieu. Les prescriptions suivantes sont éprises d'un livre indien, antérieur de bien des siècles à la rédaction du Schanameh et à l'invasion des tribus • » • • • ' • # germaniques en Occident : Ne jamais quitter le combat, protéger le peuple, honorer les prêtres^ tel est le suprême devoir des guerriers^ celui qui assure leur félicité. Que nul homme en combattant ne frappe son ennemi avec des flèches enchaînées^ ni avec des traits empoisonnés^ ni avec des dards de feu. Que, monté dans un char ou chevauchant sur un coursier, il n'attaque pas un ennemi à pied, ni celui qui demande la vie à mains jointes^ ni celui dont la chevelure dénouée obscurcit la vue, ni celui qui, épuisé de fatigue, s'est assis sur la terre, ni celui qui dit : « Je suis. tQ(i capd' I Jt ni celui qui dort, ni celui qui a perdu sa cote de mailles, ni celui qui est désarmé, ni celui qui est aux prises s'avec un autre ennemi. Telle est la loi antique et irrécusable des guerriers. De cette loi nul ne doit jamais se départir quand il attaque ses ennemis dans la bataille. Le comte de Gobineau, qui cite dans son Essai sur l'inégalité des races humaines ce fragment du Manava-Dharma^Sastra, n'a-t-il pas raison quand

SUR LA COMMUNAUTÉ DES SENTIMENTS. XXI il dit que cette page est animée du plus pur esprit chevaleresque? Le héros Arjoima, dans le Maha-Barata[^] a renversé un Gandharva[^] espèce de centaure, contre lequel il combattait. La femme du vaincu s'avance vers Youddishthira, le frère du vainqueur : « Sauve-moi[^] dit-elle[^] et rends à mon époux sa liberté, n Youddishthira. 4it. à Arjouna : « Qui pourrait tuer un ennemi vaincu dans le combat[^] dépouillé de sa renommée, sans force, n'ayant plus qu'une femme pour défenseur ? Ami[^] rends-lui sa liberté. » Arjouna de parler ainsi : « Reçois la vie; va-t-en ; cesse de t'affliger^{>^} Gandharva. Youddishthira te fait grâce (4). w Voici quelques fragments du Ramayana, inspirés évidemment par le même esprit : . j . . • -■ •• C'est l'éternel[^] devoir des hommes nés dans la famille des rois : étouffe ici l'injustice et remplis ton devoir, qui est la protection des peuples. Jadis 9 \1 fu;t, ijij } nonarque puissant appelé Rouça[^] issu de Brahma. t, père[^], 4[^], quatre fils renommés par leur force. Kouça dit à Jai[^] : « Mes fils[^] il faut vous consacrer à la défense des créatures (2). p La femme de Ravana rappelle que son époux aime jusqu'à l'oubli, et elle le nomme « le devoir incarné. » Mais c'est Sita elle-même qui présente ce dernier, par son caractère de la manière la plus touchante. Ainsi, quand elle est prisonnière, Hanoumat lui propose de l'enlever, sur son dos, de l'île de Lanka. Elle répond, comme Virginie : (1) Tome II, pages 90 et 159 de la traduction de M. Fauche. (2) Tome I», pages 80 et 208.

The text on this page is estimated to be only 15.48% accurate

XXII INTRODUCTION. Il ne sied pas que l'épouse de ce Hune, aux ^eus de qui le devoir sii^ge arant tout, monte sur le dos d'un être qui ag appelle d'un nopi affecté au sexe mâle. Non, il ne convient pas que moi, vouée aU:Cql[e de mon époui, je touche les membres de n'importe quel mile ,4Ufre que Hama. Si, une fois, sang protecteur, prisonnière et n'étant pas rosltresie de moi-ipême, il est arrivé que j'aie touctié malgré moi le corps de Ravana,esl-^iain01ir'poUt que je fasse librement la même chose à présenter l-;.. ' Le caractère le plus persistant et le plus général des épopées ariennes, c'est le respect ^e la femme et son importance dans la société.,, Qu't"? passe en revue les héroïnes épiques depuis ^'épouse de Rama jusqu'à la fiancée de l'oland, on y reconnaît sous différents aspects le véritable idéal de la femme avec tous ses attributs : la piété, la beauté, l'intelligence, la passion, la tendresse, la pudeur, l'héroïsme, le sentiment du devoir, enfin avec tout ce qui peut inspirer l'admiration et l'amour! _ SUR LBS. TBAI>ITIpNS^.0ÇBM;VNIÇKI;8. Attachons-nous particulièrement aux Germains. Tacite rapporte qu'ils avaient des chants traditionnels sur des matières héroïques. Jornandès dit aussi que les Germains célébraient les faits de leurs ancêtres par des chants qu'ils accompagnaient du son des instruments. Chacun des peuples germaniques adaptait la grande tradition épique à la race qu'ils vivaient et aux

SUR LES TRADITIONS GERMANIQUES. XXIII pdipsennages
 d# sa propre histoire. Mais il &at se garder de croire que ces divers chants
 nationaux scHent restés l'apanage exclusif de chaque groupe de population ;
 il s'était formé, au contraire, \in trésor de poésie commuile à ious les peuples
 du nord de l'Europe. Ce fait a été mis en lumière par M. Amédée Thierry,
 dans xnx travail relatif aux traditions poétiques sur Attila. L'historien y
 rappelle ce fait cité par Paul Diacre, que, de son temps, les légendes
 poétiques sur Alboin circulaient non-seu-* lément chez les' Lôinbards, mais
 encore chez les Bavaiois ci leâ Saxons, et àins les autres pays de langue
 teùtoniquê. Oil 'a i^ôn serv^ aussi une lettre par laquelle théoclori6
 anhonçistit' au roi des Franks, Clovis, renvoi d un joueur de harpe que celui-
 oi avait deniarià«.'(^k'^ô'ù!^^èli:cbmme le fait observer avec tant d'à-
 propôs le liiêméhîâWien, qu'il ne faudra pas s'êtôiiiièr' de voî]^, par
 exemple, des souvenirs qui n'Ànt pu tialtre que sur les bords du Dniester ou
 du Pô , consacrés par les poètes de la Norwége, et, en revanche, des idées,
 des symboles exclilsît^m<5iii/^c^iidînétves, s'implanter dans les traditions
 historiques des autres peuples germains. C'est, ce . qui e3,t p-rifiyé
 notamment pour la traditio^ sfiai^din^txje de ^igurd, qui est entrée dahs le
 poème allemand connu sous le nom de la Détresse des Niebelungen. Non-
 seulement ce poème renferme le souvenir des anciens mythes que les Indo-
 Européens ont apportés avec eux du lieu qui a été le séjour commun à toute
 leur race dan3 une haute antiquité.

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

XXIV INTRODUCTION. mais il contient les traditions héroïques
des Franks, des Burgondes et des Goths (1). Ceci étanfip pn, pst
naturellement amené à se demwdey.çi.lps jF;ranJj;5 ont. pu arriver en
Austrasie et dans la Gaule aypp/la,miémoire vide de ces traditipiiq^si
chèjçes à itous Iqs In^OrEjW^péens, et particu^^T^i^ej3^
aifx,G,^jjiflPJ^^iîî^ii*^A admettre que le^ ,f;^ap}l^, ^fl,.^^cl^s^fi^nt..|p
JJJiin, aient effacé î9W^^?^JÎ?fiiiA*r.JfHr>«^i»'QWM4e?!impres^^^^
si;ini^ijnçs,,ç| ci p}yj)fflp(îjçpj,eli, s:iU,a^aientlesou*^^^?!
ÇfP»^^S^%çI^^ fjeyaipftlhijip IW.Ôtre ravivés wwî^te-^Aft-rppw^ A'»Aii^t^^
justW^JfP^5WftiA^i«'W9fPPH?fep1^ Ifiç ^îpjoite de Ç]l^fLa»(l^rj^jt^
première «ouree de Vi^çQP^f)fiiwyaJwfSffl>i9 .A^.^®yett Ase.?..Cet^
seçpp4ç^jj}jp|i|94ti9p,jn'^1^5l^,jpJlus admissible que la
PWDji^Ç^nn^^'SÇff^tp ji>iUp;aç^:p.icpntr^ction Nous avons vu que
Tl),4fj^j[^p,rpji,^p%QsjTçgoths, «WfH^^JK.Wf/r^lfiW. ^^■f}i^m^^iJffi^
ffiP^^- iFortunat Ç»^fl.ft'l??Â,Mfti.^^iiW.^n«y.S }^m et écrite
"^^Mffmf^^ Jb^ayes, .y:pflaa^i^çcrft,du huiH(W« M^stfi»
tFVY,^,^?',Mlji9i>.^î)^.H,Çra,pce austrasie^^pe^fiqntffîîij;,, eijnîîîôjeictjf
fifPA^» ie ch^t essentielli^mwt ba^tl^EÇ, 4'BildjÇÎ?rWi4' et ,

SUR LES TRADITIONS GERMANIQUES. XXV nous montre l'épopée germanique orientale circulant en Gaule à l'époque mérovingienne, et accommodée au dialecte frank. Le poème d'Otfried sur le Christ, populaire^h parmi tous les Germains, était aussi écrit dans le même dialecte. Les témoignages relatifs à l'époque carlovingienne sont encore plus concluants. Éginhard dit que Charlemagne,

XXVI INTRODUCTION, comme venant détruire les anciennes traditions mais comme se faisant fort de les expliquer et de les accomplir. Le christianisme ne rejetait pas le dogme de la lutte du bien contre le mal ; il admettait ainsi ce qu'il y a de plus intime et de plus constant dans les anciennes religions. Lorsqu'elle crut n'avoir plus rien à craindre pour la foi, l'Église s'appliqua elle-même à sauver des débris désormais inoffensifs : elle fit, pour les œuvres germaniques, exactement ce qu'elle faisait pour celles des Romains et des Grecs. Aussi^ presqtië' toutes les œuVi^es importantes du monde germanique ont-elles été conser\'ées, presque toutes les collections ontelles été compilées par des religieux, quel que fût le sens de ces ouvrages (1). La légende, toujours si précieuse à consulter, vient confirmer ce fait. Saint Liudger^ contemporain de Charlemagne, fils (J'un chrétien de la Frise, voyageait de village en village. Un jour qu'il avait reçu l'hospitalité chez une noble dame,^ et pendant qu'il mangeait avec ses disciples, qn lui présenta un aveugle nommé Bemlef , que les gens du pays aimaient parce qu'il savait bien chanter les récits des anciens temps et les combats des rois. Le serviteur de Dieu le pria de se trouver le lendemain en un lieu qu'il lui marqua. Le lendemain, quand il aperçut Bernlef, il descendit de cheval, l'emmena à l'écart, entendit sa confession, et, faisant le signe (1) Mickiewicz, les Slaves, tome I*"", page 139. — Gobineau^ Essai sur ^inégalité des races humaines^ tome IV, page 85.

SUR LES THÉÂTRES GERMANIQUES. XXVII de la croix
 sur ses yeux, lui demanda s'il voyait. L'aveugle vit d'abord la main du
 prêtre, puis les arbres et les toits du hameau voisin.]Iais Liudger exigea
 qu'il accomplisse ce miracle. Plus tard, il le prit à sa suite pour baptiser les
 païens, et il lui enseigna les psaumes pour les chanter aussi au peuple. ' Des
 témoignages irrécusables établissent, d'ailleurs, que les anciens poèmes ont
 été élaborés dans des couvents, soit en latin, soit en français. Aussi les
 érudits pour garantir leur véracité, se réfèrent-ils toujours à quelques
 récits, conservés dans un monastère tel que celui de Girard de Rossi :
 Et pour ce au latin me vult du tout aordre. Quar en plusieurs mostiers le
 Ilseint la gent d'ordre. Mais qui ne m'en croira à Ponthière s'en-voise. A
 Vezeiay aussi. « 1- 0;*, \a, tradition d'où est parti ce poème est çaiseur
 tielle d'ent germanique (.1|. Si, au temps de Charlemagne, les Franks n'avaient
 pas oublié les chants) communs à tous les peuples germaniques, s'ils les
 recueillaient et les conservaient avec vénération, si par la direction de
 l'Église et de la royauté, ces chants auraient-ils pu rester étrangers à
 l'inspiration d'où est née l'épopée française, sous l'influence des exploits de
 Charles Martel et de son petit-fils * ' • I ' ' • (1) Édition Mignard pages
 6 290 et 306.

The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate

XXVni INTRODUCTION. SUR l'origine de l'Épopée française.
.-. i I . . I ■ I ' • • ' • • . ■ SI / «« i • ' • , li'Qpfuipp ({iu^);UibaiBÛt.à i'épof^ée
française une qn^gipe lurcVY^pçaJke, cA .quJ) alété ihiseten* avant par
F^uripli ,q'm Ba3 ^4us\$| Jt JseilBÔPCi â4toqpier ; elle est en effet,
contredite par lo^ténioigadge^ historiques (i). Les ppép^9^
&aaçaiPe^iiti|la.joèifè âoiphsse dans le iMi4i (P'f^ppactmn^nltpas» plus*
aux PnoTençaux çj^^a^Vlltui;*. «MT^^ 4^^ tor'Çt«u\$03Ûane au iv* siècle
de rHde }a, BokHw?/ ffi?^ P9Ç«W 4>iqH.e\$iso|itli^U'd'brigftie
gerii^fLn|qij(Eî,,iï^i|f^SW^ttt,pjé\$^w^ Norm^4i9pii«fff^irQiV/Bn/[»»«
MaiSiildte^ de(rechercher soijs, .quçil^ Jffl^jw^ ,^e\$ jFTftnto»4)tet^porté
dans, les Gaulés le grand mythf(épiqimdeiLa fiàoèindoreiuop^;^,
p'wV.MirAi Kpimafe'ftoUft ravbns. d^ formi44g|i|slçi?f^ff>i\$|j,
J5a,wiltl^b4udfeuiiiiQdmë pour l!œuyrç,j(j^ia.x^n^piÀ(>»tHt(ji}m)i Jal.^
fatale, du Ijéçp? Jgfliinpu^itwwphpt du serpent, champion,*, flf3,t^f^Vï^fiy
eft suoc0nihf6iEitf|ui-«èine après Les sfi^Tiaifit^fyyienMtfid^l» et
j^rèstdux Mvtde Laveleye^dQJÇ^Wjnwliödujptipn au:s;M«Ô6/wi«ytf/>(l),
s'accordent à reççnn^tre l'origine irs^nque de la fable de Sigurd ou Sigfried.
Les rois dont le héros descend (1) Jonckbloet, Guillaume (fOrange, tome II,
page 22. — Hauréau, Charlemagne et sa courj pages 113 et 118. (2) Page
xux.

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

ORIGINE DE l'épopée FRANÇAISE. XXIX régnaient dans le Franken-land, ils résident dans les Pays-Bas , dans le Nieder-land. Or, au commencement du V siècle, les Franks Saliens étaient établis dans cette lie des Bataves et les Burgondiens, entre Worms et Mayence. C'est l'époque où l'antique fable scandinave < rds l'dan à l'ère Gfildée a veule souvenir de leur Sigurd v'êir nos ancêtres ii oiii à s'oublié sur noii ^ 96) iieitte*fa^flitio À %Hfaâm^; i^i îhéi^hiie et si chère jquid eit le'pbfî^ttièig^e* déliés "épées chevaleresques 4^1 ^ ' i^êrvStU^ le ca^actèrèf d'El^hélx» indo-européen? Où est notre Rama, notre AcMille, notre Rustem, - notre* Sigurd? Pé«€)r'tme' telle question, c'est y répondre.' Ce héros j c'dst'lé "préfet de la Marche de Bretagne, tué à Roicaevalix;*c'est le Frank Hrôdlandus , c'est Roland. Du moment que l'on étudie le personnage de Roland à ce point de vue, on reconnaît qu'il procède de la même inspiration que les autres héros de l'épopée indo-euro

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

XXX INTRODUCTION. péenne. Il est le champion de la vérité et de la lumière ; il combat l'élément ténébreux, le mal absolu, repi*ésenté alors par le Sarrasin. Roland combat les Sarrazins, et il meurt lui-même sans avoir été vaincu; car il les a vus fuir, et il a gardé son épée. Nous voilà entrés ft pleines voiles dans la donnée de l'épopée indo-eûrôtiéenne. Roland est titi bérds français; oui, M. Yitet Yà dit avec raison, il repfrésetite la France; mais c'est parce que la France du moyen âge représente eHe-même l'ép'opéiB indo-européenne. Roland en est Fincamation française. Il n'a rien des caracftères des héros historiques poétisés ; il lie ressemblé ft aucun de* beaux qui ont Vécu, cttmtne Théodoric, Guillaume ail Court Kez, Charlemagne, Frédéric Barberousse, le Cid, Duguésclin, Don Sébastien de Portugal, Marco Rraliévitch, sur lesquels l'imagination populaire a eiiftiité des légendes. C'est à peine, du reste, si Roland est mentionné dans l'histoire. Son contemporain Égitiharâ, parlant de là, défaite de l'arrière-garde de Charlemaghe à Ron^cevaux, dit seulement qtie « dans ce combat, Roland, préfet de la Marche de Bitetagne, périt avefe beaucoup d'autrerf (1). » Roland n'est donc pas utt héros de rhis*oire> mais de la poésie. Il n'appâis tient même pas ft la légende proprement dite. Là (1) On tronvera les divers passages relatifs à la bataille de Roncevaux dans la préface et à la page 203 du glossaire de M. F. Michel. Paris, 1837. — Voir aussi HiHoire littéraire de la Frame, tome XXII, page 730, où l'oti émet l'idée que les premiers auteurs des poèmes sur Roncevaux ont chanté la défaite essuyée dans les Pyrénées, en 778, par l'armée de Dagohort II.

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

ORIGINE DE L'ÉPOPEE FRANÇAISE. XXXI légende de
Roland, celle qui procède de l'histoire, c'est peut-être le chant basque
recueilli par Latour d'Auvergne, où le nom de Roland n'est pas même
prononcé (1). En général, le héros indo-européen n'est pas le roi; il
appartient toujours à la descendance la plus illustre, mais il n'est pas le
chef des chefs, Ainsi, on n'est pas Rama, mais Daçaratha qui représente la
splendeur de la royauté indienne). On en est même dans le Mgha-Barata
et dans le Schanameh. À côté du héros Rustem, il y a le roi de Perse Kaùs
; & côté d'Achille, Agamemnon ; ce n'est pas le roi des rois mais le fils de
Pelée, qui peut tuer Hector et accomplir l'œuvre de la prise de Troie.
C'est Parceval, avec ses compagnons, et non pas le roi Arthur qui
(MHuerra le Saint-Graal (« À côté de Godefroy, de Battillon » le Tasse a,
placé Renaud l'Éste. Dans la Chanson de Roland, côté de ce héros,
nous trouvons aussi le roi des « rois, l'empereur droit, c'est-à-dire légitime,
celui qui a le droit de commander tout, Charlemagne. , • . ; Non-
seulement Roland est, d'une manière générale le héros de la tradition
indo-européenne mais il a passé par la Scandinavie : il dérive de la même
source que la tradition des Niebelungen: Les rapports de Roland avec
Sigurd, et même avec Sigfréd, ont déjà été indiqués. Tous les deux sont
condamnés à mourir, et ils meurent par leur imprudence. Le chant se trouve à
l'appendice de l'édition de la Chanson de Roland, par F. Michel.

XXXII INTRODUCTION. dence ; ils sont jeunes ; leur mort est annoncée par des présages ; leurs armes sont merveilleuses ; ils occupent la même place dans le souvenir des peuples, et leurs tombes ont été fouillées par la curiosité passionnée des âges suivants. On a beaucoup disserté sur l'origine du traître Gane ou Ganelon. Je ne crois pas, comme M. Génin, que ce soit un évêque dont le nom ait été ainsi arrangé. Je crois que Gane ne reproduit aucun personnage de l'histoire de France ; mais qu'il est le type du héros qui devient traître. Il représentait si bien ce type que l'imitateur hollandais d'une de nos' chansons de geste l'introduit avec le même caractère dans une action postérieure à la bataille de Roncevaux (1). Mais ce type du héros traître ne se trouve-t-il pas avec les mêmes caractères dans le personnage de Hagen ? Tous les deux font périr le héros lumineux. Ils ne sont pas des traîtres vulgaires, mais des héros de premier ordre. En effet, il est impossible de trouver plus de grandeur que n'en offrent les scènes . dans lesquelles Hagen brave Krimhild et Gane le roi Marsile. Il faut bien remarquer aussi qu'à l'origine Gane, comme Hagen, était purement et simplement le champion de la cause ennemie, que les vainqueurs ont fini par transformer en traître proprement dit à l'effet de se rendre plus intéressants. Du reste, dans la (1) Huon de Bordeaux, édition de Guessard et Grandmaison[^] pages XI et 171.

ORIGINE DE l'épopée FRANÇAISE. XXXIII seconde partie des Niebelungen^ Hagen est aussi le véritable héros ; il y remplit le rôle d'Ulysse. Quant aux noms de Hagen et de Gane , ils se ressemblent extérieurement plutôt que dans leur constitution intime , et il serait difficile de faire sortir l'un de l'autre, si la langue des Français était restée germanique, auquel cas l'aspiration qui commence le nom de Hagen et sur laquelle est l'accent, n'aurait pas disparu; mais la prononciation des Celtes, qui a prévalu dans les Gaules, répugne à cette aspiration : elle a pu l^a supprimer ou la transformer. En la supprimant^ il reste Gen ou Gane, dont Ganelon est un dérivé de formation, tout à fait néolatine. La translation du Burgonde Hagen dans l'épopée française est la manière la plus raisonnable d'expliquer l'origine et la persistance de la tradition qui fait de Gane un Mayençais et qui a édifié sur cette donnée toute la fausse geste (1). Mayence était le séjour des Burgondes, au moment de l'entrée des Franks dans la Gaule. . Enfin Hagen apparaît avec son propre nom dans le poème français de Walter d'Aquitaine, qui nous est arrivé en latin, mais qui aurait pu aussi nous venir en français et dont l'origine est germanique. Hagen se trouve à la cour d'Attila avec un Aquitain nommé Walter, en qualité d'otage. Or, dans le poème des Niebelungen, Hagen raconte qu'il a été, pendant sa jeunesse, à la cour du roi des (1) Voir à la page lx de ce volume.

XXXIV * INTRODUCTION. Huns. Hagen, il est vrai, est un Frank dans WalteTy mais ce poème est en latin, peut-être traduit d'une autre version postérieure à l'arrivée des Burgondes en France, auquel cas Frank voudrait dire Germain du nord. Or, 'si le véritable Hagen de la tradition germanique' est entré dans le poème de Walter, pourquoi ne serait-il pas venu dans celui de Roland (1)? On ne trouve dans la Chanson de Roland aucune trace des deux femmes dont la rivalité est le nœud de l'action dans la saga Scandinave et dans le Nibelungen. On peut se l'expliquer. Rappelons d'abord, car il faut toujours partir de là, que la version que les Franks ont pu apporter, n'est pas celle que l'évêque de Poitiers a rédigée au x^e siècle, version dans laquelle Brunhilde est sacrifiée à l'épouse légitime. Cette dernière version aurait pu être adoptée par la France chrétienne; mais en est-il ainsi de la version dans laquelle la Vaikyrie payenne réplique l'élément supérieur tandis que l'épouse légitime représente l'alliance du héros de la lumière avec un élément inférieur? L'influence cléricale, dont nous avons signalé l'intervention possible, n'a-t-elle pas dû, tout en conservant la fable nième, s'appliquer à en faire disparaître cette donnée si venue à ses yeux impure? On croit que la rivalité de Frédegonde et de Brunehaut a contribué à raviver et à préciser les traits de Krimhilde et de (1) M. Hertz dans sa préface à la traduction allemande de la Chanson de Roland, indique déjà que Gane a plus d'un rapport avec le traître de la légende des Nibelungen,

ORIGINE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. XXXV Brunehilde. Il a pu en être ainsi dans les autres parties du monde germanique; mais, en France, ces événements ont dû contribuer, au contraire, à faire oublier les héroïnes du poème, par cela même qu'elles auraient confondues avec les reines de l'histoire* dans l'opéra de Roland à Roncevaux^ M. Mermet a reproduit la donnée de la femme fatale, qui est cause de la mort d'un héros (1). De ces coïncidences mythologiques, de ces témoignages empruntés à l'histoire, de ces rapprochements poétiques, nous nous croyons autorisés à conclure que Roland procède de Sigurd, de l'idée commune à toute la race indo-européenne. Assurément, si l'on le compare à Sigurd et surtout à Rama, le type primitif paraît singulièrement défiguré dans notre chanson ; mais il ne l'est pas plus que dans la dernière version des Niebelungen^ dans le Schanameh et dans l'Iliade. De tous les héros épiques aujourd'hui connus, Rama et Krisnah sont les seuls qui aient conservé à peu près intact le caractère rédemptif de la tradition originelle. Tous les autres l'ont plus ou moins perdu et par les mêmes raisons. L'une de ces raisons est que la tradition mythique a été partout adaptée à quelque événement de l'histoire particulière d'un peuple, ce qui a dû nécessairement rétrécir le point de vue. L'autre (1) S'il n'eût été gêné par les habitudes frivoles du public, l'ingénieur librettiste eût sans doute donné plus de consistance et de portée à cette heureuse inspiration.

XXXVI INTRODUCTION. raison est l'adoption d'un dogme religieux, ne devant supporter, à côté de lui, que dans une certaine mesure des rapprochements ou des contradictions qui pouvaient offrir des dangers réels pour la foi. Si ces causes n'ont pas produit les mêmes effets dans l'Inde, ou du moins à un degré aussi sensible, il faut l'attribuer au génie particulier des Ariens-Indoux, qui n'a jamais séparé clairement le dogme, la légende, la mythologie, la météorologie, la vie des saints et l'histoire. Ainsi que l'a remarqué le savant Max Müller (1), le mythe de Sigurd projette ses rayons sur les rois de Bourgogne, sur Attila et sur Théodoric. Mais ce ne sont pas, comme il le dit, ses derniers rayons. Les derniers rayons de Sigurd sont ceux qui entourent comme d'une auréole la figure de Roland. C'est pourquoi cette figure occupe une si grande place dans l'imagination du peuple, qui consent, qui travaille même à transformer ses héros, mais qui ne les oublie pas facilement, et qui a tant de peine à les remplacer. C'est ce qui fait que, même dans les versions les moins parfaites, la Chanson de Roland domine les plus belles chansons de gestes d'une hauteur incommensurable et d'un air si étrange. Du reste, un héros peut procéder de la paternité la plus glorieuse, une aventure peut appartenir à l'ordre le plus sublime ; mais il n'en résulte pas nécessairement que l'œuvre qui célèbre ce héros ou (1) Eftsai de mythologie comparée, page 88 de la traduction.

OHIQINB DE l'épopée FRANÇAISE. XXXVII qui raconte cette aventure soit digne elle-même d'une si noble origine; le résultat contraire se voit trop souvent : ainsi, un sujet véritablement épique se rencontre quelquefois dans le plus infime de nos romans d'aventures. Mais il ne faut pas exagérer l'importance de ce point de vue. On est trop disposé aujourd'hui à confondre la grandeur morale d'une époque ou d'une nation avec sa valeur artistique, et à exalter outre mesure la seconde en négligeant la première. S'il est exact de dire que les peuples les plus nobles, les Indo-Européens ou Ariens, ont été seuls aptes à produire de véritables épopées, il faut en même temps reconnaître qu'il y a quelque chose de contingent et de secondaire dans le fait même de cette production. Ce qui fait la grandeur de la Grèce, ce n'est pas d'avoir produit Homère, mais d'avoir su concevoir Achille. Il aurait pu arriver que les cantilènes populaires d'où l'Iliade est sortie n'eussent pas été recueillies par Homère et coordonnées par d'habiles grammairiens ; mais il n'y aurait à tirer de là aucune conséquence contre la grandeur morale de l'Hellade aux premiers jours de son histoire. Qui sait même si le moment où un artiste se substitue au génie vivant de la nation, pour cristalliser sous une forme plus ou moins heureuse l'idéal commun, n'est pas aussi le moment où cet idéal commence à être délaissé et où bientôt il ne sera plus saisi que par le côté artistique? L'Hellène, qui s'enthousiasmait sincèrement, qui sentait croître sa propre énergie en entendant une cantilène peut-être rude et

XXXVIII INTRODUCTION, grossière et qui s'en inspirait pour essayer de suivre lui-même les traces de Pélée, n'était-il pas plus véritablement grand que le lettré des temps postérieurs auquel Homère cache Achille, qui ne cherche pas son idéal dans le héros, mais dans le poète, à qui l'épopée inspire non pas la noble passion d'imiter le fils de la déesse, mais le désir inférieur et toujours impuissant d'écrire aussi une Iliade, pour accoler son nom à celui d'Homère ? Préférons Rama à Yabniki, saint Louis à Joinville, Sigfried à l'évêque de Passau, et mettons Roland au-dessus de son trouvère du XI^e siècle, comme Achille au-dessus de son Homère. Sous ce rapport, les enfants ont le sens beaucoup plus juste que les lettrés, parce que la faculté de l'assimilation domine chez eux le sens critique. Ce que j'ai tenu à indiquer ici, c'est que la véritable grandeur de la France au moyen-âge est d'avoir conçu ou plutôt conservé le type de Roland et d'en avoir fait son idéal. Si l'on était ramené à reconnaître que notre épopée nationale est inférieure par quelque côté à celle d'un autre peuple, au point de vue de l'art, il n'y aurait rien à en conclure contre la véritable grandeur de nos ancêtres : ce ne serait qu'un accident artistique.

II CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES. Avant d'indiquer quelle a été dans son ensemble notre œuvre épique au moyen âge, avant de rechercher les sentiments et les idées qui y sont exprimés, avant d'en caractériser et d'en apprécier la forme, il est utile de préciser les rapports de nos poèmes chevaleresques avec l'histoire, de faire ressortir en quoi ils se sont conformés à la vérité des faits, et sous quelles influences ils ont pu s'en écarter. HISTORIQUE. On sait que l'Église adopta les Franks dès leur arrivée en Gaule, même avant leur conversion, et qu'elle contribua puissamment à établir leur prépondérance sur les autres barbares. « Ce sont les évêques, dit Gibbon, qui ont fait le royaume de France. » Clovis commence la restauration de l'empire d'Occident, en recevant la confirmation de Pépin en même temps que l'investiture impériale.

XL INTRODUCTION.

DU CHRISTIANISME. XL! gime romain, et qui, en établissant son pouvoir temporel[^] a assuré pour dix siècles l'indépendance du spirituel. Aussi comprend-on que, lorsque le Pape plaçait sur la tête du roi barbare la couronne d'Occident, le peuple poussât cette acclamation : Christus vincit, Christus régnât, Christus imper at [i]. Q n'est pas étonnant non plus qu'une poésie originaire de ces exploits à la fois guerriers et religieux, et revifiée par les croisades, se rattache directement à la papauté. Sous ce rapport, nos chansons de geste sont la traduction en chants populaires de la célèbre mosaïque de Latran dans laquelle saint Pierre donne Tétale à Léon III et l'étendard à Charlemagne. Aussi, dans la Chanson de Roland, l'empereur , avant de marcher contre l'émir Baligant, Recleimet Deu et Tapostle de Rome De même, Guillaume au Court Nez, Deu reclama et le baron saint Père Qui le deffende de la gent pautonnière. Renouart, dans le même poème de la Bataille ^Aleschamps^ s'écrit : En Deu me fi et el baron saint Pière. C'était l'un des cris les plus ordinaires de nos chevaliers. Je rappellerai aussi que, dans l'énumération des conquêtes de Charlemagne, le trouvère de la Chanson de Roland rapporte qu'il a conquis au Pape le tribut de l'Angleterre. • — — ■■■■■■!■ I __B-I (1) Ozanam, Études germaniques, tome II, p. 60, 64, 133 et 145. I

XUI INTRODUCTION, On a accusé Charlemagne d'avoir pesé sur le chef de l'Église, mais cette appréciation est au moins exagérée. S'il a mérité d'être appelé le sergent de Dieu » et, comme Constantin, mais à plus juste titre, le évêque du dehors ; » s'il a été le bouclier et l'épée de l'Église, il a respecté sa liberté au dedans, et fait appliquer ses canons, les Capitulaires, dit D. Pitra, ont laissé intacte la suprématie de l'Église ; dictés et délibérés avec des évêques, ils n'ont, le plus souvent, réglé que ces questions mixtes où l'accord des deux puissances est indispensable (1), » Il faut ajouter que nos premiers rois, s'ils pesaient sur les élections ecclésiastiques, étaient peu disposés à dogmatiser. Ce sont les plus mauvais, notamment Chilpéric I^{er}, qui l'ont essayé. D'ailleurs, nos romans chevaleresques ont été composés trois siècles après les événements qu'ils racontent. Ils reproduisent l'idéal, non du siècle de Charlemagne, mais de l'époque où Louis VII écrivait à Henri II : « Je suis roi tout aussi bien que le roi d'Angleterre, mais je ne pourrais pas dé« poser le plus petit clerc de mon royaume (2). » Le souffle de Nicolas I^{er} et de Grégoire VII a passé sur le monde chrétien. Au point de vue des rapports du spirituel avec le temporel, les romans français se meuvent dans une atmosphère plus normale, plus épique, si je puis m'exprimer ainsi que le JRa[^] (1) Des canons et des collections canoniques de l'Église grecque, Paris, 1858. (2) Cité par Hippau, dans l'introduction à la Vie de saint Thomas le Martyr, Gaen, 1859.

TURPIN OU DU CLERGÉ. XUII mayana, et surtout que le Maha
^Barata, qui a les allures d'un plaidoyer cléréal, ce qui est une mauvaise
condition pour la beauté et rbarmonie d'un poême« TURPm ou DU
CLERGÉ. Comment s'est introduit, dans la Chanson de Roland et ailleurs,
cet étrange personnage de TurpiUi archevêque de Reims, que le trouvère a
rendu si touchant et si épique ? Pour le bien comprendre, il faut se rappeler
qu'il y a eu successivement, dans les premiers temps de la monarchie, deux
types de prélats : d'abord l'évêque gallo-romain, et ensuite l'évêque frank.
Les évoques gallo-romains, comme le témoignent leur poésie et leur prose,
donnaient dans tous les raffinements du bel-esprit, et ils employaient trop
souvent des formes adulatrices envers les maîtres de la terre. Assurément ,
ces prélats ne manquaient pas de vertus ; ils ont eu le courage d'un saint
Loup, d'un saint Aignan, celui d'im pasteur qui se dévoue pour sauver son
troupeau; leur hé*' roïsme était celui du martyr. Mais il n'y eut pas, sous
les premiers Mérovingiens, beaucoup d'exemples du genre d'énergie dont
saint Nicétius fit preuve, lorsqu'en présence du roi d'Austrasie, Théodebert,
il interdit à ceux de ses leudes qui étaient excommuniés, l'entrée de la
cathédrale de Trêves.

XLIV INTRODUCTION. Les Barbares étaient entrés de bonne heure et en assez grand nombre dans la vie monastique, et y avaient apporté leur fierté et leur indomptable énergie qu'ils y tournaient au bien. Bientôt Charles Martel opéra une véritable révolution, lorsqu'il fit arriver aux évêchés des seigneurs de race franque. n y eut en Germanie des apôtres qui étaient neveux de Pépin le Bref, qui avaient siégé dans les conseils de Charlemagne et commandé ses armées comme les saints Adalhard et Wala. Ce dernier dormait en plein air dans un sillon, avec une selle pour oreiller. L'idéal chevaleresque s'était substitué à celui des catacombes (1). La papauté prit parti contre cette nouvelle forme de l'épiscopat, qui, sauf l'hérédité[^] assimilait le monde ecclésiastique au monde féodal. Dès le règne de Charlemagne, et notamment aux conciles de 743, de 803 et de 813, il était fait défense aux évêques d'aller à la guerre ; mais ils continuèrent & se battre, parce qu'ils étaient d'une race guerroyante et parce qu'ils craignaient, s'ils ne le faisaient pas, que les biens de l'Église fussent envahis par les laïques. Le caractère religieux ou défensif de la plupart des guerres, explique, justifie peut-être ces entraînements guerriers , auxquels , d'ailleurs, les évêques franks n'étaient pas capables de résister. (1) H. Martin, Histoire de France, tome II, page 186. — Montalembert. Les Moines d'Occident, tome II, page 272, 500 à 573.— Ozanam, Études germaniques, tome II, pages 270-273.

TURPIN OU DU CLERGÉ. XLV Quelques années même après le concile de Mayence, les prélats avaient recommencé & conduire leurs vassaux à la guerre. L'évêque d'Albi, en 844, détruisit, à la tête des populations de son diocèse, les troupes qui l'avaient envahi. Les abbés de Saint-Quentin et de Saint-Ricquier périssaient dans cette même guerre (1). Rien de plus remarquable que le rôle attribué par une tradition, qui est historique, à saint Émilien, évêque de Nantes, qui vint détruire un corps de Sarrazins auprès de la ville d'Autun (2). Il est inutile de citer d'autres faits, puisque la coutume était générale, et se perpétua si bien, qu'à la bataille de Bouvines les exploits guerriers de l'évêque excitèrent plutôt l'admiration que la surprise. Les ordres chevaleresques avaient continué et entretenu cette tradition. La poésie s'inspira donc de l'histoire pour représenter les prélats sous cette forme. Ainsi, dans la geste des Lorrains, l'abbé de Saini-Amand veut jeter le fipoc pour venger la mort de Bégon. Turpin, le fameux, le faux Turpin (car il ne paraît pas qu'il ait jamais existé), est le type le plus complet de ce genre de prélats, aussi bons prêtres que grands batailleurs :

Par granz batailles et par mult bels sermons, Guntre païens fut tuz tans campiuns.... Des les Apostles ne fut on tel prophète Pur lei tenir et pur humes atraître. QependaQt>, cept fins feulement après Charle(1) H. Martin, tome 11, pages_346 et_428. (2) Notice sur saint Émilien, évêque de Nantes, par l'abbé Cahour. Nantes, 1859.

XLVI INTRODUCTION. magne, certains prélats qui avaient porté les anes en ressentaient déjà des remords et des scrupules. Francon, évêque de Liège, qui avait combattu de sa personne et avec succès contre les Nortnands, ne crut pas qu'il lui fût permis de toucher les choses saintes avec des mains qui avaient répandu le sang des hommes. Il fit prier le Pape, et il en obtint d'ordonner deux de ses clercs pour remplir à sa place les fonctions épiscopales (1). Peu à peu, le type exclusivement clérical, celui du martyr, le type de saint Thomas de Cantorbéry, a fini par prendre le dessus, même dans l'imagination des peuples où saint Bernard a détrôné Turpin. C'est pourquoi ce personnage de Turpin, si cher à l'ancienne poésie française, nous paraît aujourd'hui si extraordinaire; c'est pourquoi il était nécessaire de se reporter à l'époque de Charles Martel, pour rappeler que ce type est la reproduction aussi fidèle qu'intéressante d'une réalité historique.

CHAPITRE II. DE LA ROYAUTE. De même qu'on a représenté quelquefois Charlemagne comme un oppresseur de l'Eglise, on a cherché aussi à lui ôter son caractère germanique pour en faire un empereur romain. C'est _____ - ^^ ■ ■ . ■ — . . — ■ — I , » > (1) Fleury, Histoire ecclésiastique, livre Liv, 39. i

CHARLEMAGNE OU DE LA ROYAUTÉ. XLVII encore une erreur. Lorsque les Franks placèrent l'Austrasien Pépin sur le parvis, ce fut la royauté barbare qu'ils relevèrent. Malgré son titre impérial, malgré l'organisation officielle calquée sur celle de l'empire, Charlemagne reste essentiellement germanique (1) . Ce qu'il importe de constater, c'est que le Charlemagne de la Chanson de Roland appartient aux mœurs barbares. Ce n'est ni un César romain , ni un khakan tartare. C'est un kœnig germanique, un pasteur du peuple., comme on appelle le roi dans le poème de Béowulf* ; B'abord, le pouvoir royal, dans les idées des trouvères. de cette époque, émane encore conditionnellement de la nation. Ainsi dans la chanson des Enfances Guillaume, Louis le Débonnaire dit en recommandant son fils à Guillaume au Court Nez : • « Celui-là ira en châteaux et mes maroilles » Et ma Gorone se li François li laissent. , Telle était l'origine de l'autorité royale, mais cette autorité, depuis la conversion au christianisme, était rendue inviolable par le sacre. D'un autre côté, elle n'était pas absolue, et c'est là encore une condition favorable à la république » Charlemagne, disent les auteurs de l'Histoire littéraire (2) au milieu de ses ducs et de ses comtes, n'est que le président (1) Ozanam tome 11 page 341. (2) Tome XXII, page 744.

XLVIII INTRODUCTION. dent du conseil. Quand les chefs ont parlé , il doit suivre l'avis du plus grand nombre. » Le trouvère de Roland l'a exprimé dans ce vers qui est comme une déclaration de principes : « Par cels de France voelt il del tut* errer. » Charlemagne dit bien au comte Gane qu'il partira pour Saragosse parce que le roi le commande ; mais cet ordre est fondé sur le choix que les Français ont fait de Gane. Le prince a revêtu leur décision de la formule exécutoire. Le Charlemagne de la Chanson de Roland représente exactement la royauté telle que l'ont fSsdte le sang des Germains et la consécration de l'Église , la royauté idéale, c'est-à-diré a une autoril^ sanctifiée et contenue (1). » Charlemagne est supérieur sous ce rapport au roi Dacaratha du grand poème indien, qui est trop absolu^ et au roi Eaus, du Schanamehy qui n'est pas obéi du tout et à qui l'on ose dire qu'il serait mieux dans une maison de fous que sur un trône. C'est aussi l'écueil sur lequel devait échouer l'épopée française. Sous l'influence des idées féodales et pour plaire aux seigneurs, les trouvères ont fini par faire de Charlc?magne et d'Arthiu* des radoteurs, des Cassandre, joués par leurs vassaux. Quelques paroles de (jane font pressentir cette tendance. Un autre grand caractère de la royauté dans (1) Montalembert, les Moines d'Occident, tome I«r, page 27.

CHARLEMAGNE OU Df) ^A ROYAUTÉ, XLIX les poèmes
finançais, c'est d'être légitime. Tel est le sens principal de l'expression droit
empereur^ qui y revient si souvent. Aussi la monarchie estelle considérée
dès lors comme le palladium de la France : Puis que Franchois ont roy, n'y
arons raenchon ! crient les assiégeants, lorsqu'ils entendent dire que les
Parisiens ont élu Hugues-Capet. n y a encore ime circonstance à signaler, et
c'est celle qui grandit le plus Charlemagne. Je veux parler de la protection
directe de la Providence. Dieu renouvelle le ^miracle de Josué pour lui
laisser le temps d'achever la destruction de l'armée de Marsile. Dans un
combat contre Baligant, il allait périr si Dieu n'eût détourné le coup. Il
reçoit des songes. Un ange veille sur lui. Dieu l'aime : • Oiez^ Seignor, com
Diex ot Karlon chier^ Qu'il nel laissa honnir ne vergoingnier (1). Dans
Agolant^ on le compare & un ange : Ange ressemble du ciel jus dévalé (2).
La protection de Dieu lui donne presque un caractère sacré. On ne dit pas, il
est vrai, de Charlemagne comme de Rama qu'il guérit l'âme ; mais il bénit
ses guerriers (3) . (i) Gaydon, page 8^ édition de MM. Guessard et Saint-
Luce. (2) Édition Bekker, page 163. (3) Voir Agolent (Asprémont), vers 33,
et ia Chamon de RO' Umd, page 155 de ce volume. d

INTRODUCTION. I En résumé, le Charlemagne de la Chanson de Roland réalise le plus bel idéal du roi des rois. Je le trouve plus grand et surtout plus complet que Daçaratha, qu'Agamemnon, qu'Attila. Si Ton ne connaissait l'origine de Roland, on ne comprendrait pas que notre trouvère eût pu produire un héros encore plus grand que son Charlemagne. DE LA TRANSMON NATIONALE. Les diverses épopées des Ariens, et il n'y a que les Ariens qui aient des épopées, ne rendent pas le vieil idéal mythique de leur race d'une manière abstraite ou allégorique; mais, comme nous Va*vous déjà indiqué, chaque nation a marié ce type primordial au souvenir d'un fait historique qui lui est propre. Ainsi, dans le Ramaya'na, Faction fondamentale, c'est - à - dire la défaite du dragon par im dieu incarné et uni à une femme fatale, rappelle en même temps le triomphe des AriensIndoux sur les indigènes du Dekkan et la conquête de rile de Ceylan avec le concours de Ces indigènes soumis. V Iliade rappelle la lutte dès Hellènes de la Péninsule contre les populations des cités de TAsie-Mineure. Dans là dernière rédaction des Niebelungen^ l'antique fable de Sigurd, corome M. Amédée Thierry l'a démontré, a été remaniée sous, l'influence d'une situation créée par l'invasion des Hongrois, etc., etc. Ce caractère important né

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

DE LA TRADITION NATIONALE. LI manque pas à l'épopée
fratçaise, qui est inspirée pLt Fnnîon libre à la monarchie avec l'Église et
par l'esprit des croisades, qui en a été la conséquence. C'est l'esprit des
croisades qui a revivifié et consacré le souvenir des luttes de Charles Martel
et de Charlemagne contre les Sarrazins. La préoccupation de la croisade
domine tous nos poèmes de l'âge d*or. Ce ne sont pas seulement les croisés
de la Chanson cPantioche qui jîM*ent par le Saint-Séptdôre. IkiïS Raoul de
Cambrât/^ Gautier s'écrite : Par le sépucre où Jhésu fu couchiés (1) ! Dans
le< même po^mA^ Dernier, ppur expier la mort de Raoul, dit : Por
l'anMidisè im h Acte au pûri ' Servir au temple^ jà ni aura recort (3), c(
Dieu , dît Ogier en détresse , si vous m'ôteas sâin ôt Sauf de ce tourment.
Vos chevaliers serai tôt mon vivant Mer passerai en nef oti en calant A Saint
Sépulcre et à Jérusalem (3). Dans le poème de Qirafd de Viarte, dont
Taction précède immédia,tem'ent l'entrée de Charlemagne {1} Page 157,
édition de Leglay. fli) Page 134. Voir aussi Gann le Lohérain, tk U page 337
do la traduction de Paulin Paris. (3) Vers 6438, édition Barrois. Paris, 1842.

The text on this page is estimated to be only 12.43% accurate

Espagne, m ange Tient aépucr Koluad cl Ofiqui » battoil dans une
Ik dm BhAne cl leur dH: Des le Yis Mwie. de môd l& Là cspnifcs qâ es
kM«i Pni la lene le loi MssîSq̄b, Làcaaqp̄fn̄pcr fora l^ rcsioa Sflr SwmÎB
à fcrœ et à humikm (1). Loisque, dans le poCme dk ce nom, FSer Tient
l»aTer les dirétieDS, le troaTtee, après raconté qœ ce hâros enocure paym a
saccagé] et tné le Pape , ajoute comme dernier trait d renr: Si tÎBt JéfinkB,
qoi tant &ÎI à Et le «figue sépukie oà Diex Tint smciler (2.^). NnUe part ce
caractère n*est plos marqué qne dans la Chanson de BoUmd^ qui ^
eDeHonème une croisade contre les Sarranns. Un despayens, qoi y
combattent, a détroit le temple de Jérusalem et tné le patriarche. Enfin,
l'œuvre se termine par une invitation directe à la croisade : Seint Gabriel de
part Dea li vint dire : « Caries^ semon les oa de tan empire Par fcyrc̄e iras
en la tere de Sirie, Reis Vivian si sncurras en Impbe« A la citet qne paien
unt asise. Li chrestien te recleiment e crient. » (1) Poète français, page 120.
— Vers 3041 à 3047 dans l'édition de Bekker. (2) Vers 63 et 64, édition de
MM. Krœber et Servois. \

DE LA TRADITION NATIONALE, LU! À la tradition nationale se rattache l'amour de la patrie , qui est très-vif dans nos poèmes chevaleresques. Le zèle religieux n'étouffe pas le patriotisme et il lui vient, au contraire, en aide parce qu'il élève et consacre l'idéal national. (c Défendre le christianisme contre les infidèles, dit avec raison le traducteur allemand de la Ctum» son de Roland^ voilà le grand mobile; mais les Franks marchent à la tête des autres nations , tout disposés à commencer le combat; le drapeau autour duquel tous les peuples se rangent, c'est l'oriflamme. Le triomphe de la bannière rouge de Saint-Denis , la victoire de Dieu , voilà ce qui fait l'orgueil et la gloire de la France. C'est à cela que la Chanson de -Roland doit d'être une épopée nationale française.)> Cette patrie a deux caractères qui justifient l'amour des chevaliers français : sa supériorité et son charme. Quand Dex eidiit nonnante et dix roiaume Tôt le meiilor torna en douce France (1). La vue seule des fleurs de lis inspire la terreur aux ennemis dans le poème de Hugues Capet : Car les armez de France sont de tel essient Qui les voit en bataille^ grande paour l'en prent. Dans la Chanson de Roland la supériorité de la France est exprimée par la qualification de Terre(1) Id Coronemens Looy, vers 13-14. — La Chanson de Boland, pages 86 et 154 de ce volume.

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

UV INTRODUCTION, m^o* I[^] charaie particulier à uqXw p«ys est aⁿrimé par le mot douce France. Les Sarrazins eux-mêmes se servent de cette expression: « Tote iert la ville essiliée et gastée[^] Et doiïot Franoe tt prise et oonquestée (1). Les mœurs des âges héroïques accordent une grande importance aux richesses et plus particulièrement à celles qui sont conquises sur l'ennemi, au butin. C'est un signe de vérité et de naïveté qui se retrouve dans nos poèmes et dans nos chroniques rimées : Dat I quel eacheo fu iiluec oonqueates ! Cbascuns en ert menanx et asasez (2). Moult ayint bien Tan gré la nuit premièrement, Plttfi valut 11 esches de trois mil mars d'argentj Aus barons qu'il ama en Ast riche présent, Por ce monta en pris en Test moult durement (3). Roland parle aussi du butin, mais incidemment. En général, l'amour du butin n'a pas, dans les chansons françaises, le caractère d'apreté qui peut choquer quelquefois dans les Niebelungen[^] où la possession d'un trésor est le principal nœud de l'action comme dans Texpédition des Argonautes. ., (1) Li Covçnans Vivien, page 169, édition de Jopckbloet. — La Chanson de Roland, pages 2 et 31 de ce volume. (2) La Batailk dTÀleschAtnps, vers 6981. (3) La Chanson d*Antioche, chant iv-xxvii.

III LE CYCLE ET SES DIVISIONS. La Chanson de Roland n'est pas une œuvre isolée : elle fait partie d'un cycle complet et fort étendu, dont nous allons essayer de donner une idée. Les œuvres allégoriques et satiriques, les chroniques rimées et les romans d'aventure proprement dits ne rentrent pas dans les classifications suivantes. LBS TROIS MATliCRES. C'est à la poésie française elle-même qu'il faut demander des indications sur l'ensemble de notre cycle chevaleresque. Écoutons d'abord Jean Bodel, le trouvère de la Chanson des Saxons : Ne sout que trois matières à nul home antandant : De France^ de Bretaigrne et de Rome la grant. Et de ces trois matières n'i a nule samblant : Li conte de Bretatgne sont si vain et plaisant; Gtl de Bomê naai sage et de ma éprenant ; Cil de France de ?oir chaBcun jor apparent.

LVI INTRODUCTION. La matière que» Jean Bodel appelle de Rome comprend toute l'antiquité sacrée et profane. La matière de Bretagne ou de la Table-Ronde, comprend les chansons relatives soit à la cour du roi Arthur, soit à la recherche d'un vase mystique, le Graal, qui aurait servi à la cène de Notre-Seigneur. Nous laisserons complètement de côté dans ce travail les matières de Rome et de Bretagne pour ne parler que de celle de France à laquelle appartient la Chanson de Roland^ et qui en outre, est supérieure aux deux autres. Jean Bodel en donne la raison : La corone de France doit estre mise avant, Qar tuit autre roi doivent estre à lui apandant De la loi crestiene qui an Deu sont créant. ainsi que le trouvère du Coronemens Looys : Quant Dex esleut nouante et dix roiaume^ Tôt le meillor torna en douce France. Mais pourquoi la France est-elle supérieure aux autres nations ? Pour deux raisons : la première parce que Dieu présida lui-même par ses anges au couronnement de son premier roi : Le premier roi de France fist Dex par sou conmiandant^ Coroner à ses anges dignement an chantant; Puis le commanda estre en terre son sergent^ Tenir droite justice et la loi mètre avant. Cest commandement tindrent après lui li auquant : Anséys et Pépin, cil furent conquérant. Et Charlemagne d'Aiz qui Dex parama tant (1). (1) La Chanson des Saxons.'y- Voir aussi Histoire Uttérait de la France, tome XXII, page 481, et Guillaume d'Orange, par Jonck

LES TROIS MATIÈRES. LVII La seconde raison est que Charlemagne a mis dans la garde de son épée une précieuse relique, le fer de la sainte lance : Âsez avum de l'iance oit parler Dunt Nostre Sire fut en la cruiz nafTret. Caries en ad l'amure^ mercit Deu ! En l'oret punt Tad faite manuverer. Pur ceste honur et pur ceste bontet^ Li num's Joiuse a Tespée fut dunet : Baruns franceis ne Tdeivent ublier : Enseigne en unt de Munjoie escrier ; Pur ço ne's poet nule gent contrestre (1). On a aussi désigné la matière de la France par le nom da cyc/e carlovingien. Cette dénomination paraît bonne, soit qu'on sépare du cycle, soit qu'on y rattache les chansons dont Taction se passe sous la première ou sous la troisième race. Il est difficile de savoir le nombre de poèmes qui ont été composés sur la matière de France. Nous en connaissons à présent une soixantaine, écrits en vers de dix ou de douze pieds , ordinairement dibioet^ tome I^ page 1^ où suit l'énumération des qualités exigées d'un roi de France : Rois qui de France porte corone d'or Preudons doit estre et vaillans de son cors; Bien doit mener cent mille hommes en ost^ Parmi les pors en Elspaigne la fort. Et s'il n'est home qui li face nul tort^ Ne doit garir ne à plains^ ne à bos. De ci que l'ait ou récréant ou mort ; S'ensi nel fait^ France a perdu son las. Ce dit l'estoire^ coronés est à tort. (1) La Chanson de Roland y édition de Génin. Voir aussi à la page i 27 de ce volume.

LVIU INTRODUCTION. vuiés en stoophes inégales, d'une même assoni[^]dce où monorimes. L'étendue de ces poèmes ou, pour les appeler par leur nom, de ces chansons de gesk varie extrêmement. Les plus anciennes , aussi les meilleures , sont courtes, en vers de dix pieds et divisées en strophes assenantes. La matière de France a aussi ses divisions qui, comme celle en trois matières, nous a été donnée par nos anciens poètes et qui , à ce titre , mérite d'être conservée. Assurément, elle a quelque chose d'artificiel , mais il serait peut-être difficile d'en trouver une meilleure. Voici ce que dit le trouvère inconnu de Doon de Mayence : Bien soeivent li plusorj n'en sui pas en doutanoh^{^^} Qu'il n'eut que III gestes u réaume de Franche. Si fu la premeraine de Pépin et de l'ange ; L'autre après de Garin de Mon glane la franche; Et la tierce si fu de Dom de Mayence (1). La matière de France se divise donc en gestes. C'est l'expression consacrée ici pour dire famille ou descendance (2). Cette division, inspirée par les idées du temps, est chère à nos anciens poètes, qui ont fait entrer leurs héros de gré ou de force dans Tune des trois descendances, et qui ont même inventé des héros intermédiaires pour combler les lacunes ou pour donner des ancêtres à qui n'en avait pas encore. Avant d'indiquer les caractères (1) Édition de M. Pey. (2) Geste signifie aussi histoire. Voir la Chanson de Roland[^] pages 41 et 87 de ce volume.

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

LES TROIS QBgTES. LIX propres à chacpie gasto,
nrasticmiiioiui eertftmes œuvres, comme le cyele des LorraiDdi , qui font
bien partie de la matière de France ; mais (Jui n^ont pas leur place dans
l'une des trois gestes ou qui n'y entrent que difficilement (1). LBS TROIS
GESTES. Voici comment un de nos trouvères apprécie la geste de Garin : ..
r des III gestes que Damediea oféa^ fit pour garder sa loi dedens Freoohe
estor^. L'une est de Garin de Monglane decha Qni tout chel Toulousan de
païens délivra^ Et tout le Nerbonnais et Orange oombra> Venice (2) sur la
mer et Biaulande aquita, Puille et Galabre aussi et quanque il i a. CSiele
geste ama Dex et bien le demonstra, Que sus trestoute l'acrut et assaueha
(3). La geste de Garin est encore mieux caractérisée dans les vers suivants :
La tierce geste, qui molt fist à proisier^ Fu de Garin de Monglaive le fler.
(1) Cbarles dHérioault^ Essai sur torigine de tépopée française. Paris^
1860. (S) G^est peut-être Vaurenice dont il est fait mention dans Parise la
Duchêese: « Il tenait Vavenioe et la terre anviron « Beaucaire et Taracon et
Valence anviron. (3) Doon de Mayence, page 241.

LX INTRODUCrriON. De son lignaige puis je bien tesmoignier
Que il n'i ot ne coart ne lammier. Ne traltor^ ne félon losangier. Ainz furent
saige^ et hardit chevalier^ Et combatant et nobile guerrier. Ainz roi de
France il nç vorent boisier, Lor droit seignor se penoient d'aidier Et de
s'onor eu toz sens essaucier. Grestienté faisoient avancier Et Sarrasins
confondre et essilier (1). La pureté du lignage de Garin tient à ce que cette
geste à été groupée autour de Guillaume au Court Nez, le type de l'héroïsme
germanique dan» le midi, le Cid de la France. La famille de Doon de
Mayence, au contraire, a donné le jour au traître de la Chanson de Roland^
à Gane, c< al ouvert Ganelon. » Aussi cette geste esteUe appelée la false^
c^est-à-dire celle qui est traître. Lorsque Savary de Champagne aspire à la
main de l'héritière du royaume de France, Hugues lui démontre qu'il ne peut
l'obtenir, Car de Guennellon furent vo millour anchessour; Onquez bien ne
pensèrent vo parent ly millour (2). et il le tue. Mais il ne faut pas attribuer
un caractère absolu à ces qualifications. Le trouvère de Doon de Mayence
caractérise la false geste de la manière la plus avantageuse, et sans
restriction, dans ime longue énumération où j » (1) Girard de Viane, page 2.
Reims, 1850. (2) HugueS'Capet, page 35.

LES TROIS GESTES. LXI Gane n'est même pas nommé, et qui al)Outit à Godefroy de Bouillon (1) : Godefroi en sailli^ qui puis fu roy puissans Là en Jérusalem^ outre les mescréans. Cheste geste ama Dieu; sainte fn et vaillans. Encore i a des hers, garant es li apparans Que meillor gent n'en a, tant com Dex est puissans. Le chantre des Quatre fils Aymon ne trouve aussi que des expressions d'éloge pour la false geste à laquelle appartient le héros de sa chanson : Je vous chanteray une bonne chansons : Oncque meillor n*oystes^ bien dire le puest bons. Car c'est des vaillans hoirs du pieux contes Doons, Gl qu'on dist de Mayence, que tant fu vaillans hons. Le trouvère de Girard de Viane^ qui célèbre un héros appartenant à une autre geste, est plus désintéressé ; il va faire la part du bien et du mal : Et l'autre [geste] après^ bien est drois que je die. C'est de Doon à la barbe florie Ql de Maïance, qui tant ot baronie. En son lignaige ot gens fière et hardie : De tote France eussent seignorie Se il ne fuissent plain de tel félonie. De cel, où tant ot de boldie, Fu Guenelons^ qui^ par sa tricherie, En grant dolor mist France la garnie Dont furent mort entre gent paiennie Lj XII Per de France. Il compare ensuite les membres félons de cette geste aux anges déchus. (1) Page 241.

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

LXII INTRODUCTION. LA Chanstm de Roland appartient à la troisi^e geste, appelée de Pé!pm, de Ghàrlemagnè oupeùf commuDémenf da roz* Se mèoa^e que la matière de France, comme noua rayon» tu phia hAott ^ supérieure aux deux autres, la qe\$te du roi ôit la: piCH mière des trois : " . La tierclie geste après^e celle qui miêx valait, Chele fu de Pépin {i)..., : . A 9fi\u\ Penise^e en la maistre abale^e Dedans. I livre de grant ancesserie^e TraSve on esprit^e de ce ne dont je mie, N'ot que III gestes en France la garnie. Dou Roi de France est la plus seignorie Ei de richesce et de chevalerie (2). La geste du roi doit sa supériorité à Charlemagne et surtout à son neveu Roland. Aussi les trouvères se SQut-ils appliqués, comme pour Guillaume w Coiurt Nez et pour Doon de Mayence, à chanter leurs ancêtres et même à leur en imaginer, soit en créant de nouvelles fictions, soit en y rattachant des fables déjà connues : Cîou est du roi Floire l'enfant Et de Blancheflor la vaillant 4 De qui Berte as ^^ans pies fu née. Puis fu en France couronnée. Berte fu mère Gharlemaine (3). Mais avant de donner le jour à Charlemagne, Berte atait eu de Pépin la mère de Eoland ; II» * ni^iiiifc ■ iii< iM»**>>>»* (1) Doon de Mayence, page 242. (2) Girard de Viane. (3) Floire et Blancheflor, édition de M. Duméril.

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

LES TROIS QBSTES. LXIII là pftmi«rs des «ikfani^ de ce m
doutes mie, Que- Pépin ot de BeK6,>la blonde^ TeiM^evie, OrenHls une
fille sage et bien enseignie : Femme Milon d'Ayglent^ moult ot grant
seignorie. Et fu mère Rollant, qui fut sans couardiej Ainz fu preus et bardig,
plaiBs de chevalerie. Âpres ot Gharlemaine à la chièr hardie (1). Ainsi la
plupart des œuvres de la geste se grtmpeut autour d'un même personnage à
peine histot? nqae. La Chanson de Roland n'y ^ P^ simplement sa place
comme les autres : Roland est la cause de se^ propres ascendants. Mais ce
n'est pas seulement la geste du roi qae domine la préoccupation du dé

LXIV INTRODUCTION. et dans presque toutes les chansons de geste (1). D'ailleurs c'est un crime d'oublier le grand désastre : Ha ! barnage de France^ comme avez oublié ' Le graut duel de Rdlant guerpi et trespasé (2). L'aventure même de la Chanson de Roland est reproduite avec les mêmes détails dans le poème intitulé : li Covenans Vivien (3). Le retentissement de l'aventure de Roncevaux a été immense en dehors de la France. Mentionnons seulement que Dante n'a pas omis de nommer Roland et Gane (4). En entrant dans le cercle des traîtres, il entend un cor retentissant : Dopo la dolorosa rotta^ quando Carlo Magno perde la santa gesta, Non sonô si terribilmente Orlando. et il rencontre Ganelon parmi les traîtres : Gianni del Soldanier credo che sia Piu la con Gannellone e Tribaldello^ Ch*apri Faenza quando si dormia. (i) 'La Chanson des Saxons, page 12. — Huon de Bordeaux, page 171. (2) Aye d'Avignon, édition de Guessard et Meyer, page 11. (3) Parmi les passages où cette ressemblance de détail est la plus frappante, j'indiquerai les vers suivants de l'édition de Jonckbloet : 288, 292, 598, 673, 755, 1418, 1427, 1472, 1481, 1490, 1495, 1558. (4) Gbants xxxi et Taxa.

IV LES SENTIMENTS ET LES IDÉES. Après avoir recherché à quelle source a été puisée l'inspiration de notre épopée et quels en sont les liens avec l'histoire, après avoir donné une idée de l'ensemble du cycle chevaleresque, nous allons essayer d'en déterminer le caractère au point de vue des idées et des sentiments qui y sont exprimés. Nous laisserons, autant que possible, la parole à nos trouvères dans une série de citations empruntées à leurs meilleures productions. Occupons-nous avant tout des rapports avec le monde surnaturel. LE MERVEILLEUX. Si le merveilleux n'est pas franchement fantastique et destiné au seul divertissement, il faut qu'il soit sérieux et qu'on y croie : ainsi les féeries de l'Arioste amusent, tandis que celles de la Henriade ne peuvent apporter au lecteur qu'un insurmon

LXVI INTRODUCTION. table ennui. Le sérieux du merveilleux est peut-être le trait le plus caractéristique de l'épopée (1). Encore faut-il que ce merveilleux soit de Tordre divin, et non pas du merveilleux humain, c'est-à-dire de la magie, quand même on supposerait que la croyance y est complète et générale. Du moment que l'action surnaturelle, au lieu d'être exercée par la Providence ou le Destin, c'est-à-dire par Dieu, appartient à des êtres qui ne sont pas envoyés de Dieu, mais armés d'une puissance surnaturelle acquise par des voies plus ou moins illicites, on ne peut produire des effets de terreur ou d'intérêt, mais il faut renoncer au caractère épique (2). La magie a été nous le rappellerons bientôt, une des causes de décadence de l'épopée chevaleresque au moyen âge. Autant l'intervention du sorcier rabaisse le héros, autant la protection divine le relève. L'homme abandonné à lui-même ne s'élèvera, même au point de vue de l'art, aux hauteurs qu'atteint le héros guidé et protégé par la Providence, le héros qui est le complice de Dieu. C'est là qu'est la grandeur. En tout cas, je le (1) « Dans les œuvres des véritables poètes épiques, rien n'est imaginaire, rien n'est arbitraire. Le merveilleux même que nous y voyons n'est qu'une décomposition, quelquefois une parodie de l'antique tradition religieuse. Ce n'est pas une invention du poète. » (Mikievicz, Les Suèves, tome I, page 272.) « Les inventeurs ne sont pas les poètes, mais les générations dont ils consacrent les plus chers souvenirs. » {Hist. litt. de la France, tome XXII, page 270.) (2) Je m'écarte ici de l'opinion exprimée par les savants auteurs de l'Histoire littéraire de la France, qui admettent le merveilleux, même inférieur, pourvu que le héros y eroi. (Tome XXII, page 69.)

répète, c'est la seule condition où puisse se produire la véritable épopée. Dans les poèmes de l'antiquité, les héros sont toujours guidés par la divinité, et le plus souvent dieux eux-mêmes. Ce qui fait la grandeur de Rama, c'est l'incarnation de Vishnou (1). Achille n'a pas plus de fierté qu'Agamemnon, il n'est pas plus brave que Diomède ; mais il est le fils de Thétis. Ulysse est guidé par Minerve. Il en est de même en peinture et sculpture, où le surnaturel est l'expression la plus élevée de l'art (2). J'ai déjà eu occasion de signaler l'intervention de Dieu en faveur de Charlemagne dans la Chanson de Roland. Olivier et Thierry sont aussi sauvés miraculeusement (3). Ce merveilleux se retrouve dans tous les poèmes français du genre sérieux. Contentons-nous d'indiquer ici quelques-uns des passages où l'assistance divine se manifeste dans le cycle semi-historique de Guillaume au Court Nez c'est-à-dire la chronique rimée d'Antioche. Dieu protège Vivien dans un terrible combat où il est déjà blessé : Granz fa Testonr^ longuement a duré. De pasmoison B'eet Vivien» levé ; De son bliaut ti ont les flans bendez^ BIn un cheval est Vivien monté. (1) Si le ^mayema et le Mâha-Barata dépassent quelquefois les limites du merveilleux sérieux^ c'est dans les incidents qui ne tiennent pas & Tessenoe du si:yet, et qui doivent avoir été ajoutés à la donnée primitive. (2) Rio, De Tari chrétien introduction. (3) Pages XLTX, 68, 125, 198, etc., de ce volume.

Lxvm nfniODUcrnoN. Par mi son cors avoit V plaies tiens. De la
meiKur monisi uns amirez; Mes Dez le tint ei sa grant poestez (1).
Guillaume au Cooit Nez était brave , et if était aussi aidé de Dieu : li cueDs
Goilianme ot moult la char hardie^ Et Damledeu li estoit en aie. Or, ii*a
Guinamne mes seors ne' aie Fors Damledeu, le fil sainte Marie (2). Aussi
Guillaume dans un grand danger imploret-il l'assistance divine qui ne lui
fait pas défaut : il est en fuite et seul : En son un val XV rois encontra.
Quand Toit li cuens que plus paiens n'i a^ Escordement Damledeu réclama;
Très bien s*afiche par mi els s*en ira Et, se Deu plest, outre s*en passera.
Guer li revint, hardement recovra. Saint Esperit la force li doubla (3)....
Dans la Chanson cPAntioche (4), Godefroy de Bouillon fait le guet; les
Sarrazins l'assaillent à l'improviste : Or chevalcheli dus, Diex soit à cel
besong! Es-vous parmi Tost Dieu, poignant à esperon. Saint Jorge, saint
Domitre. qui vienent abandon. (1) Ia Covenans Vivien, vers 1404-1410.
Voir aussi le vers 1889. (2) La Bataille SAleschampSy vers 446 et 516. (3)
Ibidem, vers 1015. Voir aussi une belle prière à Dieu aux vers 580 et 1043.
Dans Fierabras, les Français reçoivent un secours inattendu par le mérite de
saintes reliques, page 159. (4) m, 35, et v, 20 ; pages 136 et 224 de la
traduction de M»» la marquise de Saint-Aulaire.

LE MERVEILLEUX. LXTX Li dus nés conut mie[^] à eus ne tint raison; Or, 8*en tornent ensemble têt troi li compaignon. Sarrasin ont connu la sainte légion : Fuiant s'en sont tomé[^] li enoriesmé félon. Un Sarrazin décoche un trait empoisonné à Enguerrand de Saint[^]Pol, Son escu li perça et son aubert doublier. Par desous les costés li fit le fer glacier : Damé Diex le gari[^] en char ne pot touchier. En résumé c'est Dieu, ce sont les saints ou les anges qui protègent nos héros dans les poèmes fi[^]p[^]nçais de l'âge d'or. À cette époque il n'existe aucune trace d'intervention de fée ou de sorcier en leur faveur. Nous trouvons bien ça et là, dans la Chanson de Roland[^] quelque mention de sortilèges et de diablerie : Signorel est désigné comme un magicien ; c'est Satan . qui a donné un bouclier au payen Abisme ; mais la manière même dont ces ressorts sont employés vient à l'appui de ce que nous disions. Ainsi, tandis que Dieu et ses anges favorisent les Français, le diable, d'où procède toute magie, apparaît de temps à autre à titre de complice des Sarrazins, des ennemis de Dieu. C'est avec le même sentiment instinctif ou le même art que Yalmiki, dans le Ramayana[^] fait intervenir les dieux en faveur de Rama et la magie au secours de Ravana. Ces apparitions sont, du reste, fort rares dans la Chanson de Roland ; non-seulement elles ne sont pas liées à l'action principale ; mais elles ne sont même le nœud d'aucun incident. Il faut, d'ailleurs, se garder d'attribuer à certains mots dans les

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

LM itiTRODUCTION. poèmes de l'âge dW, Wie sigtdfléatiôn ^'ib n'ont acquise que plus tard. Ainsi le géant ^ qui a pris dans la suite de si étranges proportions, indiquait primitivement un homme d'une taille au-dessus de l'ordinatte : t'ierabras, qui est désigné ainsi, n'avait cependant qu'un pied de plus en hauteur qu'Ohvier. Or, ce dernier était connu pour «ta petite taille (1). DE LA. PdTE. Bans certaines épopées, comme Y Iliade et \m Niebelungen 4 les passions humaines dominant \ dans d'autres, c'est le sentiment exalté du devoir ; à cette catégorie appartiennent le Ramayana et lu Chanson de Rolande Ce n'est aucune passion hu^^ maine, c'est la vertu même qui inspire Roland, Oli^ vier, Turpin, car on ne peut pas appeler passion te sentiment de l'honneur et le soin àç, leur propre réputation « Le Ramayana et la Chanson de Roland sont comme de la morale en action ; on peut in-* Viter sans réserve à l'imitation de Rama et de Roland. Ce sont des saints, ce qui leur donne un degré de grandeur au-deanis des autres héros épiques. Tel est aussi le caractère de Guillaume au Court Nez ; non-seulement il est Le meillor hom qui onc béust de vin (2) (1) Voir la note de la page 107 dans Raoul de Camhray. (2) La Bataille (TAleschamps, page 347.

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

DE LA PIÉTÉ. UQU mais le service de Dieu est le tmt de toute sa vie ; Moult se péna toz jorx de Dioa servir, . Et de sa loi essaucier et chérir* Il finit par se faire moine et a sa place dans les Àcta SanctorUm : Tant fist en terre qu'es ciex est coronez (1). Aussi le récit de la vie des dievalimrs, let notamment de celle de Gérftfd de Rosirtllon, étalt-U traité dans les abbayes comme légende des saints : Qûar on lit au mangier^ c'est chose toute certe^ j^nssin comme de saine les Dde Oinrrt èi BeHe. Le sentiment religieux des chevaliers français se manifeste avec éclat dans toutes les grandes circonstances de leur vie. Ainsi, même lorsqu'il n'y a pas à proprement parler de miracle, le héros ne s'attribue pas ses propres succès : Voit le Guillaumesi Damledeu en loa^ . Lui et sa mère doucement réclama. De celé honor forment le mercia Au moment où Olivier déjà blessé va combattre le terrible Fierabras, Qiarleinagne ne pense qu'à prier Dieu : (c Hé DiUd^ dist K&rlehmgiiee^ biam tàà de rmMê, De mon dru Olivier praigne vond en pitié^ (i) U Charrois de Hysmê, vers 13. (2) La Bataille d'Àleschamps, vers 1494. Voit filissi tes Vers 6016^ 6221> 6838.

LXXII INTRODUCTION. K*encore le revoie harlige et en santé ! » De son mantel de soie a son chief couTerté^ A sa capele vint^ le chief tint incliné^ Puis a du cruoefis les II pies acolés; Humelement de cuer à Jhésu réclamé K'il en aide soit Olivier^ son privé (1). Après la prise de Mautrible, le même empereur voit défilier ses chevaliers victorieux : Vers le ciel regarda par grant humelité : « Sire^ père de gloire^ tant m'avés hui amé^ « Eït donné en cest siuole si très grant poesté!.... » Puis a seignié son chief, s'a le ciel encline (2). La confiance dans la divinité est telle que, chrétiens ou musulmans, les combattants sont toujours occupés à établir une comparaison entre la puissance de leurs dieux. Vivien dit & ses compagnons pour les rassurer : Nos somes juesne et bacheler de pris^ Se avons armes tôt à notre devis^ Et bons cbevaus^ coranz et arabiz^ Et bien créons el roi de paradis^ Que il fu morz et puis fu surrexis; Et cil païen croient en or marsiz. Tuit lor Deu sont doloreus et chétis: li nostre Dex vaut mielz que cent et dis (3). Guillaume au Court Nez, assailli par les Sarrazins, s'écrite : — Dex^ dit Guillaumes^ or ai de vos mestier^ Secorez,- sire, le vostre chevalier ! (1) Fterabras, page 24, édition de MM. Krœber et Servois. (2) Ibid., page 155. (3) le Covenans Vivietty édition de Jonckbloet, vers 391.

DE LA PIÉTÉ. LXXin Lors esperonne par delez un rochier. Paien li crient : « N'en irez^ loeengier ! ^ Ja Yostre Deu ne vos aura mestier^ Ne T06 porra secorre né aldier (1). » Dans une autre rencontre, deux chefs sarrazins dirent au mèmex (c chevalier de Dieu d : N'aurez garant de Tostre roi Jhësu (2) ! Dans la Chanson de Roland^ Turgis, pour rassurer Marsile, ne trouve rien de mieux qu'une comparaison entre saint Pierre et Mahomet : Ne vos esmalez unches : Plus valt Mahum que saint Père de Rume^ 8e lui servez^ Tonur del camp est nostre. La Bataille d' Ateschamps contient un assaut théologique qui précède le combat par les armes et l'explique. On voit clairement que Guillaume et Aarofles ne se battent pas pour témoigner de la puissance de Jésus ou de Mahomet (3). Le chrétien a demandé à son adversaire s'il lui a fait qpelqpe tort et s'est déclaré prêt à le réparer ; le Sarrazin lui répond qu'il ne s'agit pas de cela : Dist Aarofles : « Moult as or fol pensé. Par Mahomet ! ne me vient pas à gré Que nus homs croie la Sainte Trinité^ Né le bautesme^ né la crestienté^ Né que Jhésus ait point de poesté.... Je me combat à toi^ et sez comment : (1) La Bataille d'Aleschamps, vers 977. Voir aussi le vers 1008. (2) Ibid., vers 1232. (3) Vers 1370 à 1420.

LXXIY INTRODUCTION. Grestienté qu*ele ne vâUt ûê^nt.... »
 ((Gloz^ dist Guillaimeft^ de tôt 6e to^ dèslhôtit. f> Non-seulement cha(|tte
 champion soutient la supériorité de sa foi ; mais il exige que son adversaire
 s'y convertisse. On trouvera un bel exemple de ces dialogues dans les
 paroles échangées entre Charlemagne et Baligant avant leur combat (1). Il
 en est de même dans les chroniques rimées : Renaut^ disi daraiont^ moalt
 as eaeiaoi : Car fais ce que te di»^ par itel convenant Que tu croies Mahom
 et no dieu Tervagant.... — Païen^ ce dist Henaus, que vas -tu sennonant? Né
 toi né tous tes dieus ne pris mie un besant. Renaut Porquet est fait
 prisonnier et Garsion le vient sermonner de nouveau ; Di va, Renaut
 Porquet, que as-tu empensé? Creras en Mahomet, n'en sa sainte bonté 1 —
 Nale, cd dist Renatis, né qu'en tm chien tué (2). Le paradis est promis au
 chevalier chrétien qui périrait dans le combat livré pour la cause de Dieu»
 Cette promesse se trouve dans tous les poèmes de la bonne époque.
 L'archevêque Turpin^ avant la bataille de Roncevauî, adresse aux Français
 ce sermon : Chrestientet aidez à sustenîr ! Bataille avrez, vos en este2 tuz
 flz, Kar à voz oilz Vée2 les Sarrazins. (1) Pages 181 et 182 dé ce volume. -^
 La Bataille ifAkschàmps, vers 6588 à 6642. (2) IV, 47 et 48.

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

DB LA PIÉTÉ. LXXV Çlasltz YOt oulpes^ si preiés DeU pwMit
Asoldrai tos pur voi anmes STuarir; Ëe TOS murez^ esterez seinz martirs^
Sièges avrez el greignor paréis. » Franceis descendent^ à tere se sunt mis^
E Tarcevesque de Deu les benêist^ Par pénitence lur cumandet à férir (!}.
Dans la Chanson (TAntioche (2), Vévèqae du Puy parle ainsi aux croisés :
El non nostre Seigneur soient li escu pris. Sor moi prens les pechiés^ les
grans et les petis; Par nom de pénitence ferés sor Ârabis. Gl qui morra des
nos^ bien soit ohascuns fls^ Avoec les innocenâ sera parés ses lis. Aussi ne
doit-on pas s'affliger de la mort d'un chevalier ni avoir d'inquiétude sur le
sort de son ftme: Dist li vesque del Puy : « Por quoi vous démentes?
Laissiés ester eest dol et joie démenés^ Et priés Dame Dieu> le roi de
nujestés^ Por nous^ qui somes vif, que il en ait pités; Quer se Grouses est
mors^ l'arme iert à salvetês. Mais c'est au moment de la mort que la piété du
chevalier se montre de la manière la plus touchante. La mort de Roland est
l'une des plus belles. 11 y manque, cependant, un détail d'un effet poétique
incomparaBle et qui se trouve, par exemple, dans le cycle des Lorrains
quand le héros s'administre à lui-même la communion avec (1) Édition de
Théodore MûUer^ page 71. — Voir pi^ 8d de ce volume. (2) n, 17 et m, 27.

LXrVI INTRODUCTION. des brins d'herbe. C'est un des actes de loi les pins dramatiques. Voici les derniers moments de Bégon (1) : « Glorious peres^ qai tos tans f as et ies Aiez de m*ame et mercis et pitié. Ha! Biantrix^ gentls frand^ moiillier^ Ne me verreB a nul jcnr d^oz ciel. Garins^ biaux frères, qoi Lobéndne tiens. Jamais tes cors n'iert servis par le mien. Mi doi afanty li fil de ma moillier. Se je véqnisse, vous fuissiez chevalier. Or, vos soit pères, li glorioos del ciel ! » Trois foilles d*erbe a prins entre ses pies. Si les conjure de la vertu del ciel, Por corpus Deu les reçut volontiers. L*ame 8*en va del gentil chevalier. » Or, en ait Diez et manaide et pitié. Il arrive aussi qu'au lieu de dire ses fautes à Dieu, le mourant se confesse à l'un de ses compagnons. Dans la Bataille d'Aleschamps, Guillaume au Court Nez assiste son neveu Vivien à ses derniers moments : A 8*àumonière mist Gnillaumes sa main. Si en tret hors de cel beneoit pain Qui fu seigniez sor l'autel Sain-Germain. a Niés, dist il cuens, or te ferai certain, . De tes péchiez vrai confès remain. Je sui tes oncles, n'i as gp plus prochain Fors Dt^nledeu le vrai souverain; En leu de lui serai ton chapelain ; ' A ce bantesme voil estre ton parrain : (i) Garin le Lohérain, tome II, page 239 ; dans la traduction de P. Paris, page 244. — Voir dans le même ouvrage la mort de Huon de Gambray, page 318. ^

DE LK PIÉTÉ. LXXVII Plus Y06 serai que oncles né germains....
» ^ Vivien fist en son devant cliner^ Monlt doucement le prist à acoler : Toz
li gehist^ ni lessa que conter De ce qu'il pot savoir et remembrer. Dans
Maoul de Cambray^ Bemier commence par maudire rennemi qui Ta frappé
à mort : puis il se recueille et se ravise : « Diez notre père^ qui pardon fist
Longis^ Par tel raison^ si com moi est avis^ La soie mort pardonna à
Longîs, i li doi-je bien pardonner autresis : Je li pardoins : Diex ait de moi
mercit ! » A icet mot apella Savari. De ses pichiés à lui confès se fit. Car
d*autre prestre n*avoit-il pas loisir. III lùelles d'erbe maintenant li rompi. Si
le resut por corpus domini. Ses II mains jointes anvers le ciel tendî. Bâti sa
cplpe et Dieu pria mercit; li oel li tremble^ la color li noircit, la cors s'estent
et l'arme s'en issi. Diex la résolve en son saint paradis (1) ! Je rappellerai ici
la piété des héros du Schana^meh. Ainsi Rustem pendant une partie de la
nuit qui s'écoula entre ses deux combats contre Sohrab, était resté prosterné
faisant ses dévotions au ToutPuissant. Rustem et Sohrab reconnaissent que
leur force vient de Dieu. Sohrab proclame qu'il dispersera les Perses, avec
l'aide de Dieu, Rappelons aussi les paroles de Rustem citées à la page xix.
On (1) Page 327.

UaVIU INTRODUCnON. trouvera bien ça et là dans le RarnuyanA qINlq[ae sentiments fatalistes (1) et même un chapitre dicté par les esprits forts des bords du Gange ; mais ces dissertations sont en opposition directe avec le ton général de l'œuvre et évidemment ajoutées à une époque relativement récente. DB l'idée pu Dsorr. L'un des caractères les plus saillants de noç épopées chevaleresques est la préoccupation du droit, préoccupation qui correspondait à un besoin impérieux de l'esprit public pendant la première période du moyen âge. Au même ordre d'idées se rsi^ttachent les inventions reproduites, par exemple, dans Reali di Franda et dans la légende allemande de saint Annon, et qui sont relatives, soit à l'origine des Franks, soit au droit de leurs princes à exercer l'empire. «Jamais, dit à ce sujet Ozanam, on ne produisit plus de titres faux, parce que jamais les peuples ne se montrèrent moins disposés à reconnaître les pouvoirs sans titres. Les imaginations étaient crédules, mais les consciences étaient exi-« géantes (2). d (i) « Le destin est irrésistible. » Tome III, page 69. — « Llioïame ici-bas n'est pas libre dans ses actes ni mattre de lui-même. C'est le destin qui le traîne à son gré ça et là dans le cercle de la vie. » Tome III, page 268. (2) Études germaniques, tome II, page 370.

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

DE î/mt^ PU owiT. utxnt Dal^l lo pofifnQ 4^ i{a(Hi/ de
Cambray^ la droit eit taiyows vm en «.vapl (1) ; Diex toit aa droit! à tort me
laîdangiez.... Car il ot tort^ siens ne fu pas li drois.... Mais Diex et drois aida
Berneçon tant..., De même, dans le cycle des Lorrains, on trouve defi
pbraaes comme celles-^ : li'honune déloyal ne peut durer. — Jusque-là il
avait le droit. -«• Il faut toujours s'en tenir au droit, si l'on ne veut pas
renoncer à Dieu (2). La même préoccupation se renQo^ive dw9 h
Ramayana et notamment dan^ le combat de Rama contre quatorze démons
(3), La victoire est attribuée à Dieu; mais Dieu donne la victoire à cehii qui
a le droit. C'est ainsi que, dd^s la gwne pQutre Baligant, les Français
proclament qu'ils doivent suivre Charlemagne, non*seulement parce qu'il
est leur empereur, mais parce qu'il a le droit : Caries a dreit^ ne li devons
faillir. Le combat s'engage, et l'emperçur après avoir excité ises chevaliers
à venger leurs parante tués 4 Roncevaux,' arrive à l'argument décisif : Ja
savez voys contre paiens ai dreit. i! Mais il faut que les Français le
reconnaissent : Respondent Franc : Sire, vos dites veir. (1) Pages 194, 233
et 121. (2) Pages 145, 272 et 312 de la traduction de M. P. PAHs. (3) Pages
146 et 208 du tome IV.

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

INTRODUGnON. Lorsque l'émir Baligant voit l'étendard, de m Mahomet renversé par Ogier, il doute de son droit, contre lequel semble déjà se prononcer le jugement de Dieu : li amiralB alqneB 8*eD aperoeît. Que il ad lort e Gariemagnes dreit. Le combat ne peut pas finir sans que la question de droit soit décidée : * Joaque li oiib son tort i reoonniîBaet. ' Dans la même chanson, Roland s'écrit au milieu des combats : Ghréiens ont droit et Sarrasdiis ont tort. Us ont tort d'être Sarrazins , c'est-à-dire renégats : Caries a dreit envers la gent resnie. Aussi sont-ils félons à Dieu, c'est-à-dire les félons, les traîtres, par excellence. .Cette théorie place les musulmans en dehors du droit des gens, comme on le trouve clairement expliqué dans la Bataille cCAleschamps (1) : Respont Guillannes : « Vos dites cmauté : Puisque li home n'aime crestienté^ Et qu'il het Deu et despit charité^ N'a droit en vie, je '1 di par vérité. Et qui l'ocist, si destruit un maufé... (1) Vers 1173 à 1180, et 671 à 675. — Voir aussi la Chanson de Boland, pages 6, 185 et 186 de ce volume.

DE L'mÉE DU DROIT. LXXXI Tuit estes chien par droiture
apelez^ Car vos n*avez né 161 né léauté. » Guillaume agissait en
conséquence : One n*ot nul jor vers païens de loisir^ Quand le tenoit^ ne*i
fesoit pas languir, Mes a droit ore l'&me del cors partir; Il ne'l met mie en sa
prison gésir. La loyauté envers un ennemi de cette nature, envers un chien,
n'était peut-être pas dans la théorie religieuse et politique de l'époque; mais
les mœurs chevaleresques étaient plus fortes que la théorie. Presque
toujours le Sarrazin est traité chrétiennement et chevaleresquement. Le
trouvère d'Agolant et bien d'autres n'hésitent pas à leur attribuer les plus
nobles qualités : " Agolans sire^ nobile justisier. Dans le roman de Raoul de
Cambray^ le payen Gorsuble a une oriflamme comme le roi très-chrétien ;
il dit à Bemier : Je vos comment m*oriflambe à porter (!}. Renouart, aux
prises avec le payen Baudus, défend à ses compagnons d'assaillir son
ennemi.

The text on this page is estimated to be only 20.52% accurate

LX3ⁿ INTROPyOTiPN. Ja en auroiz dolerense sop^{lé}. 4[^]
Quant François Toent[^] s'ont lor i«sq4 iiW» ; Tait quoi se tindrent en mi une
valée. La bataille ont toi çn pai3 ^{aid}, La première règle di; droit des geiⁱ
4a>[|] ^{^^} poèmes, était la théorie du respect dû aux mn**ass**adeurs. On voit
par la Chanson de Roland j par le roman de Garin[^] par celui de Fierabras[^]
par la Chevalerie Ogkr, pai! le roman des Quatre Fiis Aymm, «tmuH tQut
p«r hPrmde Pamp^{ltme}, que lesambao^{es} étaient chose fort daugereufCi
d'ftutwt plug qw lee mefiagera se faisaient un point d'homiew d'MrsB le
plu9 insolents. Le droit est souvent violé ^{nuôs} non impunément. Ainsi
Charlemagne fonde son agression contre lUmle sur ce iÇ[ue ce (Hrinee a
tué ^{ses} envoyés Basan et Basile. Il était reconnu, même par les payens
qu'un tel acte est une vilenie, ^{mo|n} pe pai^{ieuage} fqrt curieux du poème
m^m[^] où ^t racpi)t[^] VaiGsass^{nat} de B^{ia}[^] et de 3i^{sU}[^]. [^] Sarrazins se
précipitent sur up autre niessi^{ffir} pour lui faire un mauvais parti (1); Mes
Balugant sourviut che oy le remour. Oaapd v\\ &m mvip U frans aoi^s^{otir}[^]
As Païens escria ; « Très voyç arie^r[^] seigqo[^], Ce est grand vilenie, par
Dieu le roi de Sour! » A cist mot se trélrent arière tretous celour;.... Lour
s'en vint à Marsile Balugant plein d'urour. Et dist : ((Foy que doi Dieu, ci a
cétis labour. Quand pris e hpnour avés tome & desenour. » (1) La Prise de
Pampelune, édition de Mussafia. Vienne, 1864. Page 86. — Voir aussi page
12 de ce volume.

DE JL'jDÊP nu PROIT. W3PCIII Un payan protège aussi le due
Nayme . diins \$oii ambassade auprès d'Agolaot (1). C'est ainsi que, dans le
Ramayc^na^ Von trouve un discours sur les droits et les devoirs des
ambassadeurs, et que Lakshmana se croit obligé d'insulter le roi Sougriva
aupi'ës duquel il est envoyé en ambassade, comme Gane brave Marsile dans
la Chan^ son de Roland, Les luttes étaient aussi assujéties à des règles : il
fallait, comme cela se pratique encore aujourd'hui entre les montagnards
albaAaU ou montépégrins, pjrèvejiir son adversaire qu'il eût à se tenir sur
ses l^^ardes. Lorsqu'Olivier, aveuglé par le sang qui coule sur ses yeux, ne
reconnaît pas Roland et le frappe, celui-ci lui fait ob^ervqr qu'il ne l'a pas
défié. Pour sauver l'horreur du rôle de Gane, le trouvère de la Chanson de
Roland met à la bouclie du traître un défi public contre Roland et les douze
pairs. Aussi dans son procès, Gç^e dit-i) qu'il ne doit pas être regardé
comme tpaitra, attendu qu'il a défié publiquement les héros qu'il a fait périr.
Dans la Chanson de Girard de Viane^ Olivier et Roland, qui vont se battre,
échantent le dialogue suivant : — « Sire RQlaud^ puÎ9 Ne dites mais ke
yos i^e traï. Gardeiz voz bien; désormais vous défi. Devant le cop^ vos en
ai bien ga^ni. ii — Respont Roilan : « Je vos ai bien oï. » (1) Édition
Bekker, pages lxiv et lxv.

LXXXIV INTRODUCTION. Il est question sans cesse de ces défis dans le beau poème de Raoul de Cambray : De la lor part loiaument vos deffl. G'il deflai dedens son povilon. Voici un autre exemple dans lequel se trouve indiquée la formalité extérieure de ces défis : Il prent III pox de Termin qu'ot vesti. Parmi les mailles de Tauberc esclarci^ Envers Raoul les geta et jali. Puis li a dit : Vassal, je vos desfi ! Ne dites mie je vos aie trat (1). 9 Nous retrouverons dans le cycle des Lorrains les mêmes délicatesses de conscience sur la nécessité du défi préalable. Le roi lui-même est tenu de se conformer à cette règle, comme il résulte de ce passage de Garin (2) : Et chanterons dou riche roi Pépin... Li mesagiers au tref le Flamant vint^ Huec trouva sur une coûte assis. Gom il le voit fièrement li a dit : « Li rois vous mande^ qui chevalier vous fist^ Donna toi Flandre et Tonor à tenir^ Par votre orgueil avez son home assis. Flandres penra^ si en seras fors mis. » Et dit li quens : « Follie avez requis : Ains que Pépins soit de Flandre saisis^ En morront cent qui aincores sont vis. » Di li messages : « Je vous ai bien oT^ Il n'i a autre : de par lui vous défl. Se atandez que li rois vengne ici^ Il vous fera coureçous et marris. » (1) Pages 86,191 et 91. (2) Tome I«, page 211. — Page 85 de la traduction.

DE L'IDÉE DU DROIT. LXXXV Quant K mes ot la parole feni[^]
Tornés s'en est desor son bon roncín. A Loon vint lendemain ains midi. On
observait la même règle pour défier le roi. Guillaume au Court Nez veut
rompre avec Louis le Débomíaire : Il s'abessa[^] si a pris un bâton[^] Et dist au
roi : « Vostre fié vos randon ; N'en tiendrai mais vaillissant un bouton, Né
vostre amis ne serai né vostre homs (1). » Voici un exemple tiré de Garin le
Lohérain : « Vostre home estoie huímais, bien le savez. Et ge et nos estiens
accordé; Li vostre bornage soient quite clamé ! » Lors prent deus peus de
Termin engoulé. Au roi les a emmi le vis geté : « Girbers, dit-il, or soies
défiés ! » Le plus grand reproche qu'on puisse fsJre à un chevalier, c'est
d'avoir assailli son ennemi sans le défier : Haï, biaux sire, le ferez- vous
ensi? Foi que dois Dieu, tort avez envers mi. Isoré se repent : « Droit en
avez, dist Isorés le gris, S'ai contre vous trop durement mespris Mais contre
vous, foi que dois saint Denis, Ne t>orterai mais armes, biaux anmis. » Son
escuier apelle, si li dist : « Retome arrière et ta gent autresi (2). » (1} La
Bataille éCAleschampSy vers 3293 à 3297. (2) Garin le Lohérain, tome !•',
pages 170-172.

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

LXXXV! iN'rtldtJtJGiTÎON* L'envoyé du duc BégOil, frêlfe dé Odrû, Se plaint aussi à Pépin dé ce que lés hômines-liges l'ont assailli sans Tavoir défié, et sans que le roi ait fait cofltrë lui la iribindre iplaîiite; Lès làétiéÉ scrtiptdes se t-etrcJuVett déhë là VhdHJsoh i^AnHûèhè : Or, dites que pensés, Des bons barons de Franôé que destrulrd volés t.. . Se vous mal lot faiëléd, ce semblerait viUés^ Quant ne avés nhoot de nidBt eseriés (1). On accordait des trêves soit pour enterrer les moiHs, soit pour mettre fin aux hostilités. Api*ès la mort de Raoul de Canibray^ son onck Géri fait demander une trêve à l'eilneffii : « Geri vos mândë, li pi^iis et îî liArdis Respit et trives, par le corë sâlfat Dëtilà, Tant que ces niés soit âéieté téife fniS. h — « Nous l'otrions, dist Ybors li floris^ . Gl îés deitiââdë jusqui*al jor del juïs. m Au lieu d'accepter cette trêve jusqu'au jugemeiit) dernier, Géri veut recommencer le cpmlmt dès qu'il a fait enlever le corps de son neveu ; inais il faut que la cessation de la trêve soit dénoncée. Il dit à l'un de ses chevaliers : « Piere d* Artois, r^alez à ox corant : Rendes lor trives, n*es quier porter avant. » Et cil respont : « TOut à vostre commant. » As fix Herbert s'en va esperontiant. Si lor escrie hautement en oiant : « Gcris vos mande, par le cors saint Amant, (1) n, i.

The text on this page is estimated to be only 17.55% accurate

DE L'IDÉE DU DROIT. hXÀUtNn Tenez vos irives ; saichiès à
esciant, C*il en a aise, n'arés de mort garant. » Tout ce roman ronle sur le
droit des seigneurs et de leurs enfants à l'endroit des fiefs. C'est un grand
procès féodal. Le même ordre d'idées se trouve Amê tktrin et dtas H
Ckarroïè dé N^iïhes oft iStuï dit ft GtdUttmhe an Court Nez : th*en donc)a
terre au marchis Bérengier, Mbrt eôt 11 eaens; si prenez sa molller.
Guillaume, qui est, par excellence, le défenseur du droit, lui répond : U &*c
en IP^ance si hardi ebèvaiièt, S'il prent la terre au petit Bôrengieri À cesle
espée tost ne perde le chief ! Puisque ûonâ atons]^rlé du droit, rappdotift^
ayeô M. Guizot, qne^ a pendant le moyen Âg6, e'eet . la pupauté qui a été
l'interprète, le défenseur^ te palMn du droit des gens (1). d Du reste, mia té
rapport et êbvm beaucoup d'uùtite, il né fftut pai confondre, coninie on Va
fait trop souvent, l'âge dW d6 la poésie et de la ohèvaleriè avec les temps
qui ont miiti immédiatement. Ainsi, â l'époque où fa^» rent composés le
Héron et le Gbmbat des Trente^ \m mœurs et les sentiments ont bien
dégénéré de ce qu'ils sont dans nos anciennes chansons de geste; — ■ — ^-
'-■■• -.....- ,■■. ■ ■■, (1) ÏÏÈgliisé et ta àociété chrétiehne en 1861, page
1Ô3.

LXXXVIII INTRODUCTION. DB L^AMOUR. Après
rintervention du pouvoir surnaturel, Fa^mour est le ressort le plus habituel
des compositions poétiques. Mais ce sentiment s'y montre sous des formes
bien différentes, et la façon dont il est traité correspond au caractère de
l'œuvre. Dans toutes les compositions réellement épiques, Famour apparaît
avec une véritable grandeur et il ne s'écarte pas des lois de la nature. Ou
bien c'est le sentiment de personnes qui s'aiment pour devenir époux; ou
bien, et le plus souvent, c'est l'amour des époux dans toute la tendresse et la
gravité de la vie conjugale, comme Rama et Sita, comme Ulysse et
Pénélope , comme Sigfried et Krimhild, comme Gérard de Roussillon et
Berthe, comme Bégon et Béatrix , comine Rodrigue et Ghimène ; ou bien
encore ce peut être la passion physique dans sa vérité. Mais dans une
véritable épopée, on ne trouvera rien qui ressemble à ce sentiment faux, à
cette sensibilité nerveuse, à cette exaltation sophistique, à cette mièvrerie
énervante, à ces théories paradoxales, à ces débauches d'esprit qui jouent un
si grand rôle dans les œuvres d'un ordre inférieur et qu'on peut caractériser
et flétrir sous le nom de galanterie. La débauche et l'adultère n'ont été
poétisés que dans l'époque de décadence. Mais la galanterie a ap

DE l'amour. LXXXIX para de bonne heure dans les compositions des portes provençaux où elle s'allie assez malheureusement à un mysticisme religieux dont on retrouve m des traces, à la vérité épurées, dans les œuvres de Dante et de Pétrarque. La Chanson de Roland est remarquable par une afa[^]nce complète de galanterie (1). L'amour y apparaît, cependant, dans toute sa force puisque Aude meurt en apprenant la mort de son fiancé. La femme du roi des Sarrazins, Bramimonde est aussi un personnage plein d'intérêt. Ces figures d'épouses chastes, discrètes, dévouées ne sont pas rares dans nos poèmes de la grande manière. Nous nous contenterons d'indiquer Berte aux grans pies, Raoul de Cambray, Girart de Rossillon et Garin le Lohérain (2). Le duc Begon, frère de Garin, est dans son château avec sa famille (3) : Un jop fu Bègues au chatel de Belin[^] Dejouste lui la belle Biatris. Li dus 11 baise et la bouche et li vis[^] Et la duchoise moult doucement en rist. Parmi la salle vit ses deus fls venir. Ce dist la lettre; li ains nés est Gerius, Et li mains nés ot à non Hemaudin : L'un ot douze ans et l'autres en ot dix. Ensemble o aus sis damoisiaus de pris. Vont l'un vers l'autre et corre et tressaillir; Juer et rire et mener lor délis. .'

(i) Article de M. Vitet dans la Revue des Deux-Mondes du i« juin 1852. (2) Voir dans le t)œme saxon de Beowulf, au vers 1215, l'apparition de la reine à un banquet. (3) Tome II, pages 217 et 240, et pag« 233 de la traduction de F>. Paris.

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

ic INTftdDUctiOW, BxHt lé p6int d'expiréi- ŪaM tlnd cboteè i
ÊitM Bèèitit fttait votdu le dètonrMt*^ il s'ém4è t Ha ! Biautrix, gentis
franche mollieri Ne me verrez a nul Jor desoz ciel ! L'amour de Guillaume
au Court Nez pour sa fenmie est peut-être le plus touchant (1), Dans touteii
les circonstances de sa vie, la pensée du héros §% reporte immédiatement
vers Guiborc et il jure par elle : F 43 — Traduction de la marquise de Saini-
AtuldiNB, page 189.

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

DE L'ÂMOUR. XOI pKi p9t hsÉ êeiTWAm, pense aussitôt ft sa iémmé (et prie Dieu de bénir ceux qui lui feront du birà : Âhi ! amie bele^ ja mais ne me verres Né jou vous né vous moi, tant sui-je plus ifés* Hui matin quant t>àriis^ et je fui retornés^ Quatre fois me baisastes par moult gnnn amistés : Cil qui bien vous fera soit de Dieu honoréSé Aussi les femmes qui inspiraient de tels sentiments auK ckevaUers de la première - croisade en étaient bien dignes. Tancrede et Bohémond sont aux prisei avec les Sarrazins et aeoablés par la chaleur ; les fammes « de leur pays)i leur apportent à boire sur le champ de bataille : Li jors fu biaux et clers et li solaus levés^ Tout droit à miedi hi li joi:s escaufés. Li bamages ot soif, si fu moult oppressés; Forment désirent Taigue li chevalier Tangrès. Mestier lor ont eu celes de leur régné. Les dames et pucies dont il i ot assés; Quar eles se rebracent, les dras ont jus jetés, Ei portèrent de Taigue aus chevaliers lassés As pos et as escueles et as henas dorés : Quant ont bu li baron, tout sont resvigorés (1). Mais c'est encore dans la Bataille d^A leschamps (2) qu'on trouve le plus beau type de l'épouse dont on peut dire avec le grand poète allemand : a Mon ïiieu, donne une femme comme elle à ceux que tu aimei^ ! » ou avec Shakespeare. : ce 6 dieux, rendezmcd oigne de cette noble femme ! » Guillaume au Court Ne^ se rappelle sur le champ de bataille que (1) in, 12. I^age 105 de la traduction. \fl Vers èiOii, 2162 et 21Sd.

Xai INTRODUCTION. Guiborc a partagé ses travaux pour la défense de la chrétienté : Sainte Marie^ aiez de moi pitié ! Biax sire Dex^ menez-me à saveté A la contasse, qui moult m'a désiré ! Ensemble avons tant grant mal enduré Por essaucier sainte crestienté ! Lorsque Guillaume est rentré vaincu dans Orange où les Sarrazins l'asfeiégent, sa femme Tempèclie de se laisser abattre et lui conseille d'aller réclamer le secours de Louis le Débonnaire. Avec les autres dames, elle défendra Orange en son absence : « Sire Guillaume, dit Guiborc en plorant. Car i alez par le vostre commant. Je remendré en Orenge la grant Avec les dames dont il a çaienz tant.... Je ère armée a loi de combatant, D'auberc et d'elme et d'espée tranchant. Par cel apostre que quièrent pénéant , N'i a païen, Sarrazin né Persant, Se je l'atieng d'une pierre en ruant. Ne le coviègne chcoir de l'auferrant. » Ot le Guillaume, Guiborc vet embraçant. Par grant amor se vont entrebesant; li uns por l'autre vet de dolor plorant. Guillaïune va à Laon, il en ramène xme armée. Orange est délivrée, les Sarrazins battus. Le père, les frères de Guillaume et ceux des chevaliers qui ne sont pas blessés rentrent dans leurs pays. Alors le comte d'Orange est pris de douleur et de découragement en pensant à tous ceux qu'il a perdus à la première bataille d'Aleschamps, et surtout à son

DE l'amour. XGIII neveu Vivien ; mais Guiborc le soutient. Elle s'élève ici, comme compagne, bien au-dessus de toutes les autres femmes épiques, au-dessus de Pénélope et de Chimène. Je ne vois plus que Sita qui puisse lui être comparée (1) : Plore Guillaumes : Guiborc le conforta :

XCIV INTRODUCTION. DB l'amitié. Les chevaliers français sont entre eux d'une grande courtoisie. Ainsi Roland Vers Sarrazins rcgardei filment, E vers Franceis humôle et dulceneneni (1). Guillaume au Court Nei fait le n^ème éloge de son neveu Vivien : " Mes ainz lions ne fu si oorobatanz. N'estiez mie estoz né ramponanz, Desor vos pers orgueilleus né proisauz[^] N'onques ne fustes de proesce ventanz, Ainz estiez douz et humelianz[^] E2t sor paiens hardiz et conquôranz (2). m Cette courtoisie n'a rien de fi[^]le et n'exclut pas l'explosion de I9, passion. Mais nos chevaliers sont animés de sentiments plus intimes les uns envers les autres, {jorçc[^]pe l'un d'eux a fait im beau coup, les autres y applaudissent avec entraînement. Il y a entre eux une fraternité vraie. L'amitié de Roland et d'Olivier est le plus beau type connu de ce sentiment. Les deux chevaliers s'adoptent comme frères sur le champ de bataille. Ce sont les ÀMçfoTroiritt de la Grèce, les Po-brati (1) Édition de Müller, page 73. (2) La Bataille é[^]Alenchamps, page 236.

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

serbes. Rama contracte de mèiQe une fraternité d'armes avec Sougriva (1). Dans le roman de J^hierabras Olivier s'exprime avec enthousiasme sur son ami devant lequel il se rabaisse lui-même : Onques Dius De fisi li^fQiBf[^] [^]npt soit de haute gent, Si Roland s'i combat[^] ne faice recréant; Oiiviera ne vaut mie eucontre li I gant (2). '*■ ' . Aussi l[^]mitié des deux chevaliers était-elle deTwntue proverbiale : Plu« m a[^]foèrfui H(4aii9 e Olivier» (3). L'atfection des héros prend un caractère encore plus touchant qi[^]and elle s'imit aux sentiments dé lamille. Le duc Bégon entouré de sa femme et de [^]s enfants se met à soupirer. La duchesse lui explique qu'il a tout ce qu'un homme de son ran[^] peut désirer : Dist II dus : « Daipe vérités avez dit; Mais d'une chose î avez moult mesprîs. N'est pas richoise né de vair né de gris[^] Né de deniers[^] de murs n[^] de poncins; Mais est riejioiie {e par[^]ps et d'aiqins; lÂ cuerf d'un homme vaut tout Xw d[^]un pergié Pépips[^] Où je n'ai nul de mes prochains amins[^] Fors que Rigmt[^] et le sien père Hervi. Je n*ai qu'un h|[^]; le Lohérenc Garin[^] Bie[^] a set ans passés [^]e ne le vis. (i)Tomfl V, page38. (^j \$4itiPi) 4b mm* Krœlier et Servois[^], pages 17 et ii. (3) la Chevalerie Ogier[^] vers 3441.

\ XCVI INTRODUCTION. S'en 8ui dolens^ nouréciés et marris.
Or, m'en irai à mon frère Garin Et si verrai Tafant Girbert, son fil. Si m'ait
Diex! que je onques ne vis (1). j> LES PETITS. Je parlerai maintenant des
rapports des chevaliers avec les gens de la ville et de la campagne. Le
chevalier français aime ses inférieurs ; il a souci d'eux et il les traite en père
de la famille (2). Ainsi, lorsque le seigneur assiégé fait une sortie , c'est son
devoir et son honneur de ne rentrer que le dernier, quand tous les autres sont
déjà en sûreté et il n'y manque jamais : Mais Bemars sait de guerre à grant
plenté. Que bien en fu norris tout son aé ; Dist à sa gent : « Trop i avons
esté, Tomons nous en. » Et ils s'en sunt tornés; Trestout le pas ne s'i sant
arrêtés. Va s'en Bernars, li sires de Naisil, De toumoier ne fu plus
entreprins ; Les siens cumaine^ tout derrière s^est mis, Au chief du pont fu
grans li fouléis; Garins enchaue et ses niés Auberis ; (1) Garin le Lohérain,
tome II, page 220 du texte. » Page 234 de la traduction. (2) La solidarité
était si bien dana^ les mœurs au moyen fte, qu'un orateur politique très-
célèbre en parlait le 11 janvier 1864 au Corps législatif comme d'un des
caractères généraux de cette époque. « A côté des violences de ce temps,
disait M. Thiers à propos de n'importe quoi, la Providence avait placé le
sentiment de la protection du faible. »

LES PETITS.' XGVII Et dist Bernars : « Passez tôt à loisir. Ne doutez home tant corn je soie vis (i). » Dans la même chanson , le trouvère raconte qu'Aimon donne à ses gens le signal du retour dans la ville et qu'en chevalier courageux et hardi , il reste avec ses fils sur le dernier rang pour supporter le grand poids de la poursuite (2). L'auteur du poénie sur le couronnement de Louis le Débonnaire fait ainsi l'éloge de la cour da Charlemagne : Por la jostice, la poure geut i vet; Nus ne se clame qui très-rbon droit n'en ait (3). Dans la Bataille d'Aleschamps^ voici venir Renouart, L'espée au poing, plus est fier que sangler. Tout fier qu'il se montre, et il a lieu de l'être après les grands coups qu'il a frappés sur les Sarrazins , voyons l'accueil qu'il va faire à un paysan dont les fèves ont été endommagées (4) : Un pources homs li commence à crier : « Sire, merci. Je vueil à vos parler. Des Sarrazins me vieng à vos clamer. Que en mes fèves vi ler matin entrer : Onques por moi ne vorrent remuer, Totes lor vi essillier et gaster. Je's cuidai vendre et del pain acheter (i) GartVi le Lohérain, tome II, page 51. (2) Garin le Lohérain, page 259 de la traduction. (3) Vers 32, édition de Jonckbloet. (4) Vers 7063 à 7170. 0

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

Por mes enfant et p(Sr ffaèl gouvAiief t Ne lor avoia outre ohêe
à donei^^ Or les convient trestoz de fain enfler. » Dit Rêtoam : k Mar
Tosèreiit penser. Par saint Dekiisi ferai lor comparer^ Tôt le damage te ferai
restorer^ Chascune cosse nn denier acheter. » Dist |i vilains : « Jhesus voe
pulst ssUvcr I to Ayant obtenu de GniUainae au Court Nèz la peiS ioaission
de piihir 1^3 Sarj?azlns q[\ii ont « robe là vitailé â ses hommes, » Renbuart
■ ■ I 0 lui enmaine le pource home chenu. Desi as fèves ne sont arestéu.
Renoars monte sor tin fossé berbUi Voit maint païen armé et ferveu, A M
vob blâre l^s eori^ à hh't '^ « Fil à (1), Sarrazin mescréu^ Mar i avez la
favière abatu. Je gart les fèvçs^ g'en aurai le tréu : J'à en dourés mil mars
d'or fin molti Où jà serés par les gueules pendu. (*il à..... y trop éustes béu
^ Quant un pbnre home avez le sieii tolu»... PU à..r».*y mar entrastes es
fèvQ«; Ne's aviés errées né semées, Li pources hom les avait ahanées^ Se's
devoit vendre à petites denrées. » Après avoir aïtisi vidé la question de
droit, circonstance obligée dans une chanson de geste, Renouart tue les
Sarraitins et dioime Itiirt armes et leurs chevaux au paysan. Dist li vilains :
« Ci a bones soldées ; Or sont moult bien mes fèves achatées. Bien soit de
l'eure qu'eles furent semées ! » (1) GSourtisanes.

The text on this page is estimated to be only 19.23% accurate

LES SBTITS. XCIX Guillaume sa CSourt Nés, pourfinvi -psnÊ
les 6am taziBs^ sepréëniB sous les murs d'Ofange éi de^ m^iidè & sa
femme de lui ouvrir les portes. CeDé^i Ad Jte.veut faire qu'à bou escient.
Pendant que \é héros cherche i se faire reonnaitre^ les SaïqNlsüina
laaasaetent ses vassaux : la noble damd lui répMd qu'il n'est pas Guillaume
: - * Op puis je bien ppovef Que tu n*es mie dans Guillaume li béft, La
Fièrbrace qu^en sdiait tant loer; Ja n'en lessasses païens nos gen2 meûér^
Né à tel honte batre nef décorer; Ja ne's soffrisses si près dtf toi ihener (1).
Le même chevalier arjfive â tMtï p6ur réclamer le secours de Louis le
î)ébonnaire contre les Sarraèins qui assiègent Orange, n est dans le malhettr
; pël?6onne de la cour ne vient le saluer, ni prendre son cheval, nî lui offrir
l'hospitalité eiccp^èitii h&ù bourgeois (2) : Quand ils le virent qu'il ert si
denuez, Onques|ne fu basiez né aoolez; ' Mauvaisement fa li cuens saluez;
Mes par contraire fù assez apeles^ Et d'uns et d'autres eschamiz et gabez....
Un frans borjois, Guimar l'oï nomer, ' L'enmaine o lui^ si Ta M osteler^ Et
son oheval richemant establer. A une table l'a fet la nuit souper. Guillaume
raconte toutes ses affaires aubotf bour(i) Guillaume cT Orange, page 265.
Édition de Jonckbloet. La Haye, 1854. C2) La Bataille (TAleschamps, vers
26611 et »729.

G INTRODUCTION. geois Gilimar. Le lendemain , il force le roi à lui venir en aida, il y a une réconciliation générale et Guillaume est aussi fêté alors qu'il était dédaigné la veille; mais le a marquis au visage fier » n'oublie pas ses hôtes de la veille ; il les amène avec lui au banquet dans lequel l'empereur, l'impératrice et toute la cour célèbrent la réconciliation . Ab mestres tables^ sist la fior del barnèz. La fist Guillaume che frans bonis honorez. Qui dans Guimar et ses fiz a mandez. Et sa moiller au gent cors honoré : De joste lui les assist lez à lez. Li suens ostage fu bien reguerdonez.... Et dit Guimar : « Sire, merciz et grez. Dez me doinst vivre qu'encor vos serve assez ! » — « Voir, dit Guillaumes, de moi estes amez. » ^ais il ne faut pas croire que quelqu'un se soit scandalisé de la présence de Guimar à la table impériale. Transportons-nous, en effet, dans la salle où a lieu le repas du noble duc Aymon et voyons qui il y avait convié. A ung iour solempnel tint cour dévotement Après le saint serviche de Dieu omnipotent. Estoient ou palais assis moult noblement Au diner devant lui et ses hommes et sa gent, Chevaliers, escuyers et bourgeois molt gramment. Dames et damoiselles assez et largement. Et bourgoises ossy, clerc et prestre ensement. Chanoines et prélas, et tant maint autre gent : Chascun selon son estât fu assis franchement. De tous mes ont assez, dont ils orent talent. Vins vieulx et vins blans et clare et piment.... Après diner se lièvent li petits et li grands (i). 1 , (1^ Agolant, vers 55 à 110.

LES PETITS. a Le roman de Hugues-Capet est très-remarquable par le rôle politique qu'y jouent les bourgeois (1). Bu reste les inférieurs ne sont pas oubliés non plus sous le rapport du courage. Je me bornerai à indiquer ici le poème des Lorrains et plus particulièrement encore celui de Parise la duchesse (2), où Richier et les autres bourgeois se montrent héroïques à flaire envie aux douze pairs de France, si ces nobles chevaliers eussent été capables d'éprouver un tel sentiment. La bienveillance à l'égard des petits était tellement dans les mœurs que le trouvère d'Agolant attribue le même sentiment aux chefs Sarrazins : Et fier et fel envers les orguillios[^] Envers povres, et humbles et pitos (3). Aussi chacun s'intéresse au sort des héros : après avoir annoncé que Charlemagne finira par se réconcilier avec Renaud de Montauban, le trouvère ajoute : De quoy moult rejoy furent duc[^] conte et per[^] Chevaliers et bourgois, escuyer et bacheler[^] Et tous bons chrestiens delà et desà mer. Les petits ne sont pas oubliés dans les chroniques rimées; ainsi dans la Chanson d'Antioche (4), Et ribaut les férurent qui nés vont espargnant, A pelés et à hâves en vont moult oociant. Païen sont desconfi[^] si s'en toment fuint. (i) Pages cvni, 27 et passim. (2) Voir page 60 et suivantes. (3) Ver» 841. (4) n, 37. Page 89 de la, traduction.

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

II INTRODUCTION. J'souto^ queteUe est U grande tradition épiq^ Ainsi le roi Daçarafha appdle les quatre classes à la ^lébration de son grand sacrifice de rAsVamédak* Est-^il besoin aussi de rappela que, dans le Seha^ namehj qui a tant d'analogies aVee nos chansons de geste, l'énergique résistance d'un single forgèrcm dâirre la Perse de la tyrannie de Zohak [et que le tablier de cuir de Kaveh devient^ l'oriflamme des Iraniens ? De tout ce qui préeède, il résulte que le héros des grandes chaitsohs de geste représente dans toute sa vérité, l'idéal chevaleresque et chrétieÉi Cet idéal, saint Louis le réalise dans l'histoire; Guillaume au Court Nez, notre Cid, en est le type le *plus complet dans la poésie légendaire. Roland en eist l'expression vMtablement épique. Roland peut nous dirfe comme Béatrix à Dante : Guardami ben^ ben son^ ben son Béatrice ! Regarde-moi bieti^ je suis bien^ je suis bien BéetrIx , c'est-à-dire l'idéal.

The text on this page is estimated to be only 13.32% accurate

I>S LA FORME. \ CéUm des épopées iadieime, persane, greeqM, geraMJii^e, qui poussont paj^v^iuâsiy ont été si UbriMBefit remaniées par les rapsodes, pair les njeii» aisseurs, même pair les copistes , qu'on n'y ren^ Qùutn pas ordinairement l'unité qui e^t uns dMf aonditiôns de la beauté parfaite. Si les pommes 1»»»» mériitiues prés^atant aujourd'hui cette tmité, au wimM dand la forme, on sait qu'ils la doivent au travail des grammairiens. M encore, dèsq^w examine le fond mitaie du nécit, il n'est pas diffirr cile de trouver les traces de la rap^odie. Dans les Niebelungen^ il y ^9 pour ainsi dire, -deu^jc actions et même deux inspirations bien différentes , assez maladroitement cousues l'une à l'autre, si bien que mêmele^nom générique des béros y cba^^ de seps. IU Maha-Barata est une e^èce d'encydopédi^ 9^1 l'on aurait fondu en un même oorps d'ouvrp^ la Divine Comédie^ niiade ^t la Légende dorée.

CIV INTRODUCTION. Il y a beaucoup plus d'unité dans la Chansùjpde Roland. On peut dire^ avec r Histoire littéraire de la France, « que Fordonnance du poème est d'une régularité irréprochable et que l'unité d'intérêt lui donne une sorte d'avantage sur les autres épopées. L'action se lie, se développe et se dénoue avec une extrême clarté. » Un autre juge compétent, M. Vitet, trouve même que cette unité serait parfaite si l'on supprimait les épisodes de la guerre de Baligant et du procès de Gane. La forme de nos chansons de geste est celle d'un récit entremêlé de dialogues. Les batailles sont une série de combats singuliers auxquels les héros s'excitent par des paroles. Comme dans Homère, ils s'injurient avant de s'assailir, et ce dialogue, comme nous l'avons indiqué, est presque toigours consacré à la justification ou*à la glorification de la cause pour laquelle le héros combat. Ces explications préliminaires sont si bien entrées dans les mœurs chevaleresques que^ lorsqu'elles n'ont pas lieu, c'est une particularité que le trouvère se croit obligé de mentionner, comme, par exemple, au S38S" vers de la Bataille d'Aleschamps : LÂ ODt la nôtre gent paiene encontrée : Ni ot parole dite ne devisée. Tant chevalier corent de randonée. Se vont férir sanz nule demorée. • Les nombreuses citations qui précèdent* ont pu donner ime idée du style de noâ chansons de geste. Ce style est naturel et vivant ; il a un caractère bien marqué de sincérité et de force ; on se sent trans^

LA COMPOSITION ET LE STYLE. CV porté "dans une atmosphère saine. Cependant la floraison des chansons de geste ayant duré près de quatre siècles, il y a de grandes différences d'une œuvre à l'autre. La Chanson de Roland est la plus remarquable sous le rapport de la forme. (On reconnaîtra, disent avec raison les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, que le style en est simple, grave, imposant, d'une chaleur pénétrante... Le vers se forme de lui-même sans recherche, sans travail, sans ôter au langage ordinaire rien de sa libre allure. L'esprit poétique n'est pas dans un certain agencement de mots, dans l'emploi des comparaisons et des métaphores ; il résulte de la nature de l'action et de la grandeur des personnages. Cherchez, pour raconter les mêmes choses, d'autres vers et d'autres paroles : vous jugerez de la difficulté de mieux rencontrer en faisant autrement, et vous sentirez le mérite réel de ce mé estimable monument de la poésie nationale. L'auteur ne tombe jamais dans les lieux communs, les longueurs, les négligences (1). » Il appelle les choses par leur nom, comme la Bible, comme Homère et Dante. Il ne pense pas qu'il y ait des mots nobles dont on peut se servir en poésie, et d'autres mots qui ne doivent jamais entrer dans ce genre de composition (2). (0 Tome XXII, page 735. (2) a Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie n s'écrit de temps en temps Voltaire en ses commentaires sur Corneille. Greuzé de Lesser dit dans la préface d'un poème sur Roland : « Pour bien peindre des hommes qui se battent il faut pouvoir dire où ils se blessent. Cependant il y a très-peu de parties du corps humain qu'il soit permis de nommer en poésie française On

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

6 LA CHANSON DB NOtANII. Marsile a fait veDÛr dix mulM
Wanchflg^ Que lui donna le roi de Snalilê ; Les freins sont d'or, ks lelks
argmlées. Les messagers sont montés spr les mnks. Ils ont en main des
hrancfacs d'oUvicr. Ils rejoindront Chaiks, le roi do FiOBoe. Il ne ponfra
ftôro qu'Us oo lo trompent (1). àm. II COMMENT CHARLEMAGNE
REÇOIT LES AMBASSADEUBS DEMABSILE. Notre empereur est en
fête, en liesse, Cordoue est prise et le mur mis en pièces, Par ses pierriers il
a détruit les tours. Ses chevaliers en ont un grand butin D'or et d'argent, de
riches vêtements. 11 n'est resté nul payen dans la ville Qui ne soit mort ou
devenu chrétien (2). (1) Le texte dit : que algues ne rengignent^ e'esi-èKliiw
quib ne le trompent en quelque chose, un peu. (2) C'est dans les chansons
de geste un usage constant de tuer ceux qui refusent le baptême; cependant
plusieurs papes^ et notamment

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

LA æMPOSITION WF LS STYLE. CVlï là attaquer les infidèles. Le second combat, celui dans lequel le gros de l'apinée de Marsile, après la défoite de ^avant-ga^de, se rue sur les Français, est le nœud de Faction; il y a de ces luttes décisives dans presque toutes les épopées, et la nôtre n'a rien à envier au combat d'Ulysse et de Télémaque l^ntre les prétendants, ni à la grande tuerie qui termine le poème des Niebelungen. Les scènes qui suivent entre Turpin et Roland et les derniers iyiAfyiAT)K L'apparition de la fiancée dans la forme discrète du manuscrit d'Oxford vient terminer dignement Tceuvre de notre trouvère (2). (1} Études historiques pùur la défense de rÈgUse, p«ge 268. (d) Je ne puis pas^ comme le font les auteurs de V Histoire lUtérairey excuser les additions verbeuses qui dénaturent cette «dmirabie seèoe dans les auUw manuscrits. Tome XXII, |M(gB 7SS.

CVni INTRODUCTION. LES REPETITIONS. Les répétitions qu'on remarque dans presque toutes les épopées se trouvent aussi dans la Chanson de Roland et dans nos autres poèmes. Je ne puis nullement partager l'opinion de Fauriel et de quelques autres critiques qui y voient une imperfection. Ces répétitions sont souvent nécessaires pour indiquer une situation qui se prolonge. La poésie épique répugne à mentionner que le personnage a accompli tel acte pendant tant de temps : le poète répète alors ce qu'il a déjà dit, en mettant dans la forme des variantes et des gradations qui ajouteront à la vérité et à l'intérêt du tableau. Dans un récit en prose, on aurait mentionné qu'Olivier a invité trois fois Roland à avertir Charlemagne du danger où il se trouve ; il est dans le génie de la poésie épique ou dramatique qu'Olivier répète son invitation, à trois reprises, séparées par les refus de son ami. De même il n'est pas naturel de supposer qu'un homme, qui se sent mourir, n'a que le temps de recommander une seule fois son âme à Dieu ; il est plus vrai et à la fois plus dramatique de prolonger cette situation. L'historien dirait que le mourant s'est recueilli pendant quelques minutes ; le poète fait répéter plusieurs fois à Roland ou à Vivien le même culpâ et leur fait recommander leur âme à Dieu plusieurs fois, comme cela arrive dans la réalité. Ainsi dans le Ramayana, lorsque le^dé

Lii. CHANSON DE ROLAND. « Vous n'en aurez, certes, aucun plus noble. « Quand vous serez dans le royal palais^ « A célébrer le jour de saint Michel (1) , « Là vous suivra mon maître, il le promet; c< A vos bains d'Aix , que Dieu pour vous a faits, ((11 a dessein de se faire chrétien, d Charles répond : « Il pourra se sauver ! >» aoi. Le soir fut beau; le soleil était clair. Le roi fait mettre à l'étable les mules. En un verger il fait tendre une tente, Les messagers il y fait héberger ; Douze sergents les ont bien accueillis. Jusqu'au jour clair ils y passent la nuit (2). De grand matin s'est levé l'empereur ; .Charles ouït la messe et les matines , Et sous un pin l'empereur est allé. Pour le conseil il mande ses barons (3) : Par ceux de France il veut en tout marcher, aoi. (1) Le texte dit : Saint-Michel del péril, ce qui veut dire, patron du monastère de Saint-Michel en péril de mer. Voir Garin le Loherain, page 184 de la traduction. (2) Voir dans Gérard de Rossillon, édition F. Michel, pages 320 et 334, et dans Agolant, vers 1247, la réception faite aux messagers. (3) Ici et aux pages 4,5 et 10) le trouvère met : son cunseill finer ou fenir, ce qui veut dire : fixer sa résolution.

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

CaC INTRODUCTION. ne fedit pas une lecture suivie devant des enfants ou des femmes, sans être obligé, à chaque reprise et à certaines situations, d'improviser de ces résumés comme on les trouve tout faits dans la Chanson de Roland, dans le Ramayana et ailleurs. Quant au reproche portant sur ce que ces récapitulations sont souvent conçues dans les mêmes termes, je ne saurais l'admettre davantage. Lorsque le lecteur trouvera et rencontrera une forme saisissante et heureuse^ il a raison de la reproduire afin de la graver dans la mémoire, au lieu de compromettre son succès et la compréhension du sujet par la recherche puérile^ et pénible d'une variété artificielle, qui ne saurait être agréable qu'aux blasés et aux pédants. DE LA NATURE. En lisant nos poèmes chevaleresques, mais particulièrement ceux de la grande manière, il est difficile de ne pas être frappé de la vérité et de la simplicité des comparaisons tirées du règne animal et végétal ou des phénomènes météorologiques. Ainsi dans Garin le Lorrain^ aux pages 189, 204 et 208 du second volume^ Entre eux se fiert li Lorrains gentis Corne fukon entre oisillons petits. Diex ! corn le fait li Borgois Auberis Et li baron qui furent avoc li ! Charpentier semblent qui en gaut soient mit. Bien i parut quant U dus Bègues vint; Ensi les mainne com li lous fet berbis.

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

hk GIUK80N M HO^LANH. H « De SOU «Yoiv U m^afiËpa
grtnde p^l: « Ours et lions, lévriers enchainéa, « Sept ceuta chameaux et
hoUq autoun muet, « Trois oeuts ni^ilets chargea de l'op arabe (1) ; « Avec
cela plus de cinquante chars. « Mais il entend que je m'en aille en Franes. «
Il me suivra dans Aix, m^ résidenccei; « Il recevra notpe loi salutaire , ((
Sera chrétien , 4ft moi tiendra ses tafvfs i a Mais JQ ne sais s'il en a le
dessein.)i Et les Françaisdisent : « Prenons bien garde ! » AOi. T

GXII INTRODUCTION. Que li rossigpuius chante et la merle et la pie. Et Taloe s'en voise en Tair à vois série. Que li bos est rames et vers la praérie. A Glermont en Auv/ergne fii la chevalerie De France^ d'Engleterre^ de toute Normendie, Et prince et duc et conte^ chascuns a sa mesnie. L'Apostole de Rome quant la messe ot fenie, Issi fors del castel^ enmi la praérie. Tout se furent assis sor reii>e qui verdie. La comparaison suivante s'applique à la jeune princesse Alice (1) : La rose semble en mai la matinée : Elle est plus blanche que n'est noif tor gelée. Les rapports directs des héros avec la nature animée ou inanimée sont aussi simples, aussi pleins de charme : Li jors fu biaux^ li solaus esolarcis. Là quens Fromoqs se g^soit en son lit; La fenestrelle un seul petit ouvrit^ Et la clartés le fiert enmi le vis. Voici un autre passage du même poème (2) ; c'est le commencement d'une chasse : Or va le dus en la foret chascier; Li chien avant se prinrent à noîsier^ Quant il commencent ces raimes à brisier^ Truevent les routes dou pors qui a fumé. Li dus demande Brochart son liemier^ Par devant lui li amaine uns brenlers ; Li dus le prent et si Ta desloïé. Il li menioie les costes et le cief (1) La Bataille d'Aleschnmps, vers 3098. (2) Garin le Lohérainy tome II, pages 459 et 224.

DE LA NATURE. CXIII Et les oreilles por miens enoouragier;
 ^et l'en la route et il prent à trader, Jusques au lit vint li vrais liémiers. Entre
 deux chesnes (Aéus et esrachiés/ Si com li ruis d'une fontaine vient. Là se
 gisoit por son cors refroidier. Quant il entent le grant aboi des chiens.
 Encontre mont li sangles est dréciés. ' Il estela, en après s'est vuidiés. . Ne
 fuit pas, ains print à tomoier. Là giêta mort le gentil liémier, Nel vouldist
 Bègues por mille mars d*or mier. Comparez ce morceau si précis, si simple,
 si vrai, avec la chasse pompeuse de Giarlemagne décrite par ThéoduKe
 pour voir la différence qu'il y a entre la rhétorique et la vraie poésie. Le duc
 Nayme , dans Agolant, passe la nuit sur la montagne ; Li dus out froit, si li
 trembla la pel, La nuit n'ont dent dont ne féist martel. Il suffit d'ouvrir un de
 nos poèmes chevaleresques pour trouver des passages pleins de grâce et de
 sensibilité sur les rapports des chevaliers avec leurs destriers. Ainsi dans la
 Bataille d^Aleschamps (1), Guillaume au Court Nez, en détresse, parle à
 son cheval Baucent, harassé de fatigue : « Cheval, dist-il, moult par estes
 lassez... Mes or sai bien qu'aidier ne me poez. Si m'aist Dex, n'en doiz estre
 blasmez. Car tote jor moult bien servi m'avez. (i) Vers 538, 693 et suivants.
 — La Chanson de Roland, page 60 de œ volume. h

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

Petit fin ore De âUMÛ^ SM^V^ Et coréuz, point et espérqime§.
De ton servise te ri^t iQer

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

POPULARITÉ p[^] Q[^]i[^]S[^]If[^] DE QUESTE. O[^]V gy[^]iy^l style à tçut[^]a Jiaa épotp^{^^}a. P[^]NPYLARné I»S» CHANSONS IBfE 6E6TE. Pia 4# C4i9;u2^{^^} qui i[^]p[^]e[^]ktoAt de pliMm pfair lîf[^]fs 4â ^Qf» c[^]hw[^]ivi 4«[^] g[^]t[^].» cA an pootieilîeàî, ^ CJ&[^]rfSi[^]n de ^and pn[^]im le» yélritaUes épûn ^4g|[^] t'egt d'i[^] éci[^]tra mm une foosne aoeewlile à tous. Ce n'est pas une tâche facile de diviser les oeuvres de l'esprit suivajF[^]t j[a classe 4e la ^gi[^]t[^] ^ ^quelle elles s'adressent. p{éa;»84QiM q[^] ;lH)^Amalti« que les œuvres destinées au peuple seul sont généralement grossières et sans goût, comme en témoigne le recueil publié récfw[^]çiit par |4, ^^« fîîmz terai que le peuple est facilement accessible à la crédulité, mais quHl veut de la simplicité e;[^] une certaine fiwncbi[^]gj ^^[^]ppt fejufg[^]côs açççptg yplontiers la vulgariÛ des lénBes, il aime les saiives, les plaisanteries, grivoises sur)es fejnmes et sur les dercà, }és petitç[^] imbiét[^], Içs petites taxjui[^]eçies poM^{^^} mi[^] n exi|e impéi[^]ieiisemçnt }q bon 9èià: la Uttân[^]tU[^] de&[^]ée aux classes élevées tbitîbe jEetcHement dans r|mjqpLor£[^]té mondaine, dans les complications infinies, dans les subtilités de sentiment, dans les raffinements spirituels ; mais ■ elle est én[^]pi>einte i\][^] goût plii[^] délicat:

The text on this page is estimated to be only 6.95% accurate

n à fat Térildbie riaadeBr das ks oenicsde FcqnL 1» œawp»
ndkmsflt çmdcs sont acoeanUei i U/m^ «n»i âotÇDMi de lai gw—itiili
popahire que de; lai ralgarité bocrçeone et dn nfinaBcot ariflMxati^ttr, mais
ifnntwaml la ûmfêtâHé d la CraDcfaiſe aa bon «ni et an goAL Ce sera la
^cmëtmMlk de la pocac firaacawc aax pRmien sièelcs dn mojieD ftge de
n'arairélé ni raftique, ni bourgeoise, m anlocntiqae, aait nationale. tSe
s'adfaae, en effet, à tonks lei daaws de la aodélé. Éeonfoni le
ImnittedMMfcyy Or,eataâa^ fomt Dm k cmiar, (QbH Bow gnde par b «oie
doMfcor!) MMKKtflM>m SSOdCSu OOOQQM CS et edm des Quatre H&
i4jfi9iofi r Sognean^ or, fiâtes pôiy dM^rafioB et Et rois ci ducs et eootes ci
priaees de Bt pfélif ci lioiif]S"MSy s*^^^ ifB^oPiy Ces œones étaient
diantées non-senlanent dana' le cbâtean, mais sur les places publiques à la
foole assemblée dans les jours de fête (1). Pendant tout le moyen âge, la
Chanson de Roland fdt, sous nne forme ou nne antre, le chant de guerre de
Farmée (1) Leroux de Liney, Chants hùtoriques français, page sa. — >
HMaire littéraire de la France, tome XXII, page 282.

POPULARITÉ DES CHANSONS DE GESTE. CXVII française, ainsi qu'en témoigne l'aventure si connue de Taillefer, à la bataille d'Hastings : Taillefer^ qui moult bien cantoit^ . Sur un ronin qui toet aloit Devant eux s'en aloit cantant % De Carlemagne et de Rolant Et d'Olivier et des vassaus Qui mounarent à Ronœvaus. La poésie chevaleresque au moyen-&ge faisait vibrer les mêmes sentiments chez tous les Français sans distinction ; car, si elle faisait appel aux facultés les plus élevées et les plus délicates de l'âme, c'était sous une forme accessible au plus humble comme au plus orgueilleux ; c'était dans une langue née de l'idiome populaire, qui avait complètement remplacé la langue des conquérants et qui n'avait emprunté à ces conquérants que les ailes de l'épopée. La manière même dont les chansons de geste ont circulé a agi sur le style en l'obligeant à être clair et simple (1), parce qu'il devait être compris en même temps par le seigneur d'origine franke et par le paysan gallo-romain. D'ailleurs entre ces deux hommes de race, de condition et de destinée si différentes, la croyance commune était un lien et les mœurs du moyen-âge ne créaient pas une séparation absolue; ils vivaient beaucoup ensemble et côte à côte. Qu'on se représente la table du seigneur pendant le repas du soir, telle qu'un éminent romancier nous en a laissé le (1) Guillaume de Tonnage, par Jonkbloet, tome 11^ page 811.

The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate

GXVtli mTRODUCTION. tableau dah§ le tonlah Â^Ivanhoë, où
plutôt, Isàns passei>le détrdit> tl*âns^ortdtis-nbus dé faouveau àù banquet
du duc Aymon, dont nous avons déjà parlé et où les seigneurs sont asDis
avec les bourgeois et les bourgeoises, chà^turi ieltn son estât, La table était
commune : grâce à ce contact, le plus intime de tous et qui a même quelque
chose dé religieux, le grand ne pouvait pas s'isoler dans des sublilitës
oisettôëë et immbrèles i il àVaii uii ailciitôire dHotinhes siihpieë et occupés
de rudeë labeurà'; mais, en même temple, le petit, habitué à entend là
conVén^tion sur les grands intébétiâ de lài^ligiott, de là patrie, dé là
province, ne pouvait pas toihbër dans uhe grossièreté qtd n'y edt pas été
tôlêrêë. ts. vie commune était un obstacle â l'un et à l^aub^ niai. Tout d'un
cbup, le trouvée du lé jbiiglèW, ^ atàitpHs piace àlà thème tablé, coninielé
hiàh^hànd fbWih bti le hicndiàïit, titoit son betit Ibstruitietit et (âiàhtàit à
tohtes les oreilles attentives ta Cktnsùh de Jto/rihtf où h SàtaUlé
d'Ale^chafnpéi NileprStrë, ni là jéùhë iillë^ nbblé bù paysanne,
n'éUttehtëxt^dSël^ à rougir, car le récit était ausil piëux rès de Tùr^ih
blfesée j^bùf que L'arcevsque^ que Deus mist en sun num^ leur donnât
Tabsotite avant de i*endre le déliiier

The text on this page is estimated to be only 3.50% accurate

POPULARITÉ isÉS vâkMblii^ de qeste. dtK şett^i^. lïiBt lé
mmè ^aiûmmti^ bdiMëfit k traître Gane serait puni ; si Guillaume htt èovm
ftël «â)&]^flëMt ftti aê^trë tkàsê pàjt ^H iâl^ifadént mnm «t MjdiÀaifàit sh
tillë d'Dfahgéi !» bdttlètMiM 9é U m^%m, ôft iliië bbilllétë et hmii^ éjpbti^
lfflèltMlrli|t^r; atthatitdé^rétilpiUlls^qtl'iliidhi^ fmit bVméiA fi% abit^ttis
lâisséir liëii téiis&ùitsxpbsés ^mm kn)X>îàh. lÂ ^^^aiinë sdUtiAit kmi û^
crètement ope \A j^hiS g^lldë ÛAtaè, iix ifi^tulfttaafil aë tiuUMhi k\k m
àm^iè àtUc^e» là bèibité m ààthës aë la éoui> tilall ëkpà^i^ teh ffiàfl.
ÈiÉtttm 'pxè m aipim ae RoUbà tni aé ôtiii^ lâiinië ixà Côtuft Ne^ ; le
m^Aéra ëiigâ^t SHtt ao^dll ^dif ^ër feôdUnittiie lés énbëlnis éë blëtt ; mSS
il ii'f allait fâsSëill : |>lhs d*^ p^ tt été ftiiM «héiitè ^ léâ t^dtÀlrëâ, k^tès
àfôtf étS llispîK 'pw édx. Gë n*^ pa â6\ii^niélif la ^êşîë; Am {*\ià pl8=
ilcfiië t}ni kTitit éë bù^Actèré ^ciëttic dé {(cplàiiité. Les éëttlptui«6 aëà
ëgUsès étiilëlit àVJItlt tdUi ^liSaà^ mm dà i^plë Ig&wsiii (1). » in.
Vidllèf4ë^gd6, 68iilalaii reilti, à iili paÛTİé Bûchéroii;.! «db! fitii
Mdsdmiéiâeiit b'eftt pu pëi«ef l& lodMé ètlrëld^itè . . . (1) Ces paroles de
David çl'Aneers sont citées par M. Ileoa^i à la page 204 du Xls* \

GXX INTRODUCTION. Un homme n'a pas besoin de cultare pour en être touché (1). » Saluons donc avec amour, avec vénération, avec reconnaissance, les monuments écrits ou sculptés qui ont pu unir dans un même sentiment les hne^ de tous les Français, non point en les écrasant sous le niveau de la bassesse, mais en les entraînent toutes dans les sphères les plus hautes et les plus pures, sur les ailes de la poésie et de l'art. Du reste, le moyen &ge n'a pas joui longtmps de cet avantage. Une scission s'est opérée peu à pei|| dans*la société , qui a perdu insensiblement tout caractère simple et patriarcal. La transition est déjà indiquée, dans le roman de Walter Scott, par la différence qu'il y a entre les mœurs de Cédric et celles de WilMd d'Ivanhoé. Combien le père est supérieur au fils sous le rapport social! La séparation des classes s'étant ainsi opérée dans les m«eurs, ce qui conserva l'enveloppe extérieure de l'épopée s'égara dans la galanterie , la magie,les rafanements et les intrigues du roman d'aven^, tures. Descendue des hauteurs pures de l'épopée vraie j d'où elle éclairait et réchauffait tous les coins de la France comme un soleil de midi , la po^e n'a plus fait que dorer quelques sommets d'une lumière froide. Bientôt, sous la conduite de Jean de Meim, le poète de Philippe le Bel, cette littérature vint encore donner sur le récif de l'allégorie anti* religieuse et antisociale. En supposant que ces (1) Revue des Deux-Mondes, tome LVI^ p. 803.

POPULARITÉ DES CHANSONS DE GESTE. GXXI œuïres pussent encore être comprises de tous, ce qui n'était pas, Cédric le Saxon n'aurait jamais permis qu'on les récitât devant sa nièce et devant son porcher. Il fallait à ces délicates horreurs le huis clos du salon. Quant au roman d'aventures, il vint échouer misérablement dans la vulgarité de la* Bibliothèque bleue (1). On a eu tort de reprocher à Cervantes d'avoir tué les épopées chevaleresques. Le mutilé de Lépante n'eût pas raillé la Chanson de Roland. Lui et Arioste n'ont fait que donner le coup de grâce aux derniers romans d'aventures, pour qui c'est déjà trop d'honneur d'avoir reçu d'aussi grands coups. L'esprit bourgeois ne s'éleva pas au-dessus des roueries de Maître Renart, c'est-à-dire d'une satire, qui, assez inoffensive au début, devient à la fin aussi irréligieuse et aussi révolutionnaire que l'allégorie aristocratique. Le peuple était encore tombé plus bas dans la grossièreté, comme on peut malheureusement s'en assurer en étudiant certaine classe de fabliaux et de facéties (2). Il n'est pas inutile de mentionner ici que, lorsque (1) M. Jonokbloet (tome 11^e page 55)^e a bien caractérisé les conséquences de cette séparation pour nos épopées. « Cette tendance de plaire par des détails grotesques, dit-il, se manifeste à la moment où le peuple et la noblesse ne se trouvent plus à la même hauteur de civilisation. Les barons prêtent plus facilement l'oreille au genre de poésie plus cultivée; les anciens chants épiques, trop simples et trop naïfs, restent du domaine du peuple, mais non sans perdre quelque chose de leur dignité, de leur majesté primitive. » (2) Le roman de Bérart contrefait^e dit avec raison M. Moland,

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

luû ëSBayii èttoôrc de chantei^ ^elqôâ hjëb Hh ri^tix ist
TTatiiienf jpo^iilMré^; ôh H4fûliva, dâiis là thtoni^e rimée, «Téc le ton
^iqoe^ la fiîrfiite y^ tfe95ii)te à IMs. Le dâmt de la «Annihile flè
Duguesclin le prouve bien Or^ me veiUei cfr^ cfaenlier ei iPffBdiin,
Boujjoues et boaijois, prestres^ ciefs. Jacobins ! Et je v(NLB diânierd
bommetieeibeiiit et îln Dé là Yie vtf HÉnt Êertrtn DngUtt^ii; Ce qu'on est
convenu d'appeler la Jt^noïssaiice vint, suivant Texpression de M. Littré, a
faxiobler le courant naturel de la littérature firançaise, » et consumma la
scission dans le domaine des lettres et des arts ps^ le culte indiscret et
iilopportun de l'antiquité mal comprise. Le pauvre peuple s'intéressait, avant
le seizième siècle, aux représentations plastiques de l'ancien Testameiii'et
dii nouveau testament, au bas-relief du jugement dernier comme au vitrail
déroulant la vie àe saint Martin, de sainte Geneviève ou de saint Louis. Et
parce qu'il fallait intéresser à ces représentations la plus simple paysanne
comme la plus noble cnÀtelaine, i'artiiste, on ne saurait trop le répéter, avait
dû rester simple et grand. David d'Angéré, en vrai aftetë^ iBtpëdliaitéfaient
formulé bette loi, dahsteptaMf^ cl^à eité : a Lés sculptures gothiques étaient
lés àrehite^ A\x peU^lë igborant. 11 fiillait ûtyM que CPette ëél tine œtivire
tôuiô kbtir^edlde^ et de là mdvennô plutôt ^é 8b ià hiLiiie bôurgébi&lé.
C'est t'esprit^ les idéëé^ la sdèâcë^ tēs j^Uments et les besoins de cette
classe

The text on this page is estimated to be only 8.81% accurate

POPULARITÉ D'Être tiMX^adNà DE OESTE. doXH m^^mûè^i
!ii Usiitilè 4tlè êhkétlii ^ùl là é)M^iiënéi^; % Mais Ibfs Ûë la
HenàlÉsàtifeé, Ittpii^ Û (M|âdôb, ^e le pkxMè peuple iië eôiii^i^nd ^ dit
f()tti, yàbllètent m\& là ibatltëisé iiifideticë dé \^ià Hàtiéh a^& en
déeadèndè {i),dy iôtubèbèni d'at^ iàii pids bdièttielit içjbë les elaljs^
éci&iiëèè èHë^ MaSHA à& ptéatScApAim pèn dil sënâ ^rojfôild de «êfi
mythes. kaM éà-û dèVèni trèa-diffiëilé, ^dft iin^ iÉ)Ib, éM dliféi«ttlës
tlasseâ de Id société db ^fè iëS
âëmëiiliVtës(2).0ti'iln^6iHe&uddiie^^ë4biâd1iy âêrt; AU ictdtlfâtëiir dbHi
le labéiir notis iidiirHt tÔâS; ft âSù fils ^1 fi te &lrë kef ëh GHfiide îàm
mm poiàUfifA, i rAÛVfopat r^ hôM àpp(iÈ\iS èè V^ n ëi à bd tèihiAe
îUndélëttè ^ fltitis ifaëèâfè «[?(% ^àMinoiie lé ôhiii^bôa de bbi^, ^'Mpd^ I
tôtiâ cë8 iloiiiieëtéè ë«nâ, ûo% îtkk^ en JëstU-Chrlèt et nos compatriotes, que
leur impoHè 6é i}tië ffbviS ^âlô&iiën {(rdsëbtiëii tél^ de tdtltê dUnèMbu
mi deS sujète qâl létir sOht lldiMëiis et êAtià toè ĪBà0B ^'ils tië
cdlii^réhnébt plus ? Qtlèl VéStiM éimûgë et bien digië de &ii

GXXrV INTRODUCTION. différences de race et les institutions sociales élevaient, entre les diverses classes de la société» des barrières infranchissables, tous les Français, sans distinction, s'intéressaient au même art et s'enivraient à la même source de poésie. Et, aujourd'hui que toutes les autres barrières sont détruites, il s'est dressé entre les uns et les autres la barrière du goût. Ce n'est pas, du reste, le peuple qu'on doit accuser le plus de cette séparation anormale, et par conséquent de la grossièreté des habitudes et du langage. C'est bien plutôt la faute des rhéteurs, des légistes, des pédants, et celle des classes supérieures qui se sont séparées de la communion intellectuelle et morale avec le reste de la nation, et qui, en outre, ont trop souvent donné l'exemple de la frivolité, de la démoralisation, de l'égoïsme et de l'incrédulité. ' Sous le rapport de la popularité des œuvres de l'esprit, je suis plus que libéral^ je veux le partage. Aussi, je demande aux œuvres de l'esprit d'être accessibles à tous pour atteindre la véritable grandeur ; mais je leur demande surtout d'être grandes pour devenir accessibles à tous. Prions Dieu que nous puissions écrire un jour, en tête de nos œuvres, la strophe que les rhapsodes du Gange ont placée au début du saint Ramayana : Tout homme qui , pur et F esprit attentifs lit, dans un jour saint , cette histoire du magnanime Rama, est lavé de ses fautes pendant sa vie, et son

POPULARITÉ DBS CHANSONS DE GESTE. GXXV àmit,
après sa mort, s'en va heureuse par la route des élus. On verra j s'ils ont lu
cepoëme^ le prêtre s^ élever à toute la supériorité de la parole; le guerrier
s'élever Jusqt^à posséder le trône de la terre ; le commerçant s* élever à F
opulence par la fructification de ses marchandises, et le paysan même qui
en écoute une lecture j s'élever sans aucun doute à la grandeur!

The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate

(^ÇSLQUES MOTS V» Qwm m^mu^ nAm^nm^ fa Chanson de Roland est écrite dans la \anguç 4*^11, qui est ftincien finançais des provinces du nord^ Op^ cette langue n'est pds seulement difficile * suivre cortune cêÛe de RabelaiSj^ de Montaigne ou dç Charles d^Oriéans : elle n*est pas compréhensible ppur les personnes qui n*en ont pas fait une étude spéciale.^ 0^ ne sera pas en mesure dé lire utilement et agréablement h Okanson de Roland, sans avoir étudié la grammaire tfofl, et sans recourir fWquemment aux lexiques. C'est dire assez que le texte même de la Chanson de Rotaja^ ne pourra jamais être abordé que par un petit nombre d^âbs, et qju'il n'arrivera pas à la popularité. Assurément ii ftiut reproduire ce textej^ Tétudier, l'épurer, le conserver précieusenient et engager toui| ceux qui en ont le loisir à se mettre en état dq \^ goûter; mais si ce que nous avons dit de notre épopée est

CXXVIII vrai, k France n'a-t-elle pas le droit de demander davantage? Ne peut-elle pas exiger que son épopée soit mise à la portée de tous autant que la Déesse des Niebelungen Ta été en Allemagne, où ce poème a exercé sur le génie national une influence aussi incontestable qu'utile? n en serait de même chez nous, a C'est aux chansons de geste, dit avec raison M. Paulin Pfris , qu'il appartiendra de raviver les sources de notre littérature moderne. C'est elles qui nous feront entrer» si jamais nous y entrons, dans la terre promise du romantisme. » Il fallait donc traduire la Chanson de Bo» land, M. Jônain l'a reproduite en vers de dix pieds.; MM. Delécluze, Génin, Yitet et A. de Saint-Albin en ont publié des traductions en prose. Le but que je me suis proposé, en travaillant à cette traduction d'après un autre système, c'est de vulgariser les précieux restes de nos épopées nationales sans en altérer les traits, sans leur ôter la couleur, sans en abaisser le ton, c'est-à-dire en leur laissant la vie. Je n'ai pas cherché à refaire la. Chanson de Roland : on ne refait pas à une époque le poème d'une autre époque. Ce que j'ai essayé c'est de reproduire plutôt que de traduire; c'est de conserver le style de Théroulde. Pour atteindre ce but, il fallait s'appliquer à ne pas altérer la forme. On ne pouvait pas se permettre d'ajouter un seul ornement ni de changer l'allure du texte original. Je n'ai donc rien ajouté et j'ai modifié le moins possible. Le vers de la Chanson de Roland n'a que des assonances. Pour y ajouter la rime, il aurait fallu modifier le texte, et l'on n'aurait pu le faire sans altérer la forme, sans compromettre le ton épique de Théroulde. Je ne l'ai pas tenté, reconnaissant avec les auteurs de

CXXTX f Histoire littéraire de la France qu'en voulant remplacer les assonances par des rimes exactes, les trouvères postérieurs ont corrompu le caractère et altéré le style de la composition primitive telle qu'elle se trouve dans le manuscrit d'Oxford. Devais-je garder l'assonance? On aurait pu l'essayer ; mais j'ai cru devoir sacrifier l'assonance, qui, à la vérité, dit quelque chose à l'oreille, et qui a de la valeur dans les œuvres chantées, mais qui ne parle pas beaucoup aux yeux. J'ai conservé le vers de dix pieds, d'abord parce que c'est le vers même de Théroulde; en second lieu, parce qu'il me paraît préférable à tous les autres pour la gravité et la vivacité du récit épique. Il a une allure plus libre que l'alexandrin et il n'offre pas les mêmes difficultés. D'ailleurs le vers décasyllabique employé dans les chansons de geste probablement dès le dixième siècle, est né sur le sol français et c'est à nos poètes que les Italiens l'ont emprunté. Me voici donc arrivé à faire des vers blancs de dix 'pieds, comme M. Hertz a traduit en allemand la même chanson par des iambes libres. Or je crois, par ce procédé, ne pas trop défigurer un texte qui n'a que des assonances. Un vers existe par lui-même et isolé. Ce qui le constitue essentiellement, c'est le nombre de pieds et la position des accents (1). Privé du moyen de faire sentir la versification par la rime, je me suis imposé, d'une manière absolue, la règle de placer les accents de mon vers de dix pieds, là où Théroulde les a placés, et comme l'usage l'a généralement consacré, c'est-à-dire à la quatrième syllabe et à la dixième. ■ (1) Sur l'accent, voir Quicherat, Versification française.

LA CHANSON DE ROLAND COMMENT LE ROI MARSILE
ENVOIE DES BfESSAGERS A CHARLEMAGNE (1). Notre grand roi,
Fempereur Charlemagne Sept ans tout pleins en Espagne est resté. Juscp'à
la mer il conquiert le pays. Il n'est château qui tienne devant lui. Cités ni murs
ne restent à forcer^ Hors Saragosse, en haut d'une montagne. Marsile y
règne : il n'adore pas Dieu, (i) CSes divisions n'existent ni dans les
manuscrits ni dans les Mitons qui ont été publiées en France et en
Allemagne. Le mot AOi se trouve à la fin d'un grand nombre de strophes de
la Cfumson de Boiand, Le sens de cette particule n'est pas bien oonnu : les
uns y voient une exclamation guerrière^ tandis que d'autres pensent que
c'est une indication musicale à Tusage du jongleur qui chantait ce poème. 1

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. Sert Mahomet et réclame Apollon
(1). Il ne pourra se garder de malheur, aoi. Le roi librsiR était àSarCi^siB. Il
est slue dfans mi verger à l^mbre, Sur un perron de marbre il s'est couché.
Autour de lui sont plus de vingt mille hommes. Il interpelle et ses ducs et
ses comtes : ((Sachez, seigneurs, quel malheur nous encombre : « Car
l'empereur Charles de douce France (2) « En ce pays nous est venu
confondre. ((Je n'ai d'aroiée à pouvoir le combattre^ ' « Ni gent capaMe à
dispenser la âenne. a Conseillez-moi comme mes honmies sages : ((
Préservez-moi de la mort^ de la honte. » (1) Les muBÛfmans h'aaof^ht|>a8
M'àhomët^ lirais telïien mii|p&. Les poésies chevaleresques eonfdntfeiiit ees
in^ftdèlBt livvè 1^ fMJVifc de Tantiquité, et leur attribuent un culte à
Jupiter et à ^fo^x», A ces noms, celui qui s'ajoute lé plus soufe'nt^ esi celui
âé TÛrvagan^ dans lequel on a ifiéfohé a rec

The text on this page is estimated to be only 11.23% accurate

LA CHÀK9DN 1» HOLAND. FoccttHUMndrîû^ dn Oistél de Val-Fonde (1). Blancandrin fat des plus sages payens ; « Un chevaliëit de beaticotip de cottrage; Homme de Hmi 'jpbtir ftidef soïi sel^ëiâr. n dit au rôl i: te He iwttt teflfipayc* pas. « Ofteèk à Cfeàâfle, îif org^eiHéiïx, au ftet

LA CHANSON DE ROLAND. « Il est bien mieux qu'ils y
perdent leurs têtes

LA CHANSON DE ROLAND. Estamarin et son pair Eudropin,
Et Priamus et Garlan le barbu, Et Machiner et son oncle Maheu, Et Joymer
et Malbien d'Outre-mer, Et Blancandrin pour conter ses raisons. Des plus
félons il en appela dix. ce Seigneurs barons, allez vers Charlemagne. c(En
la cité de Cordoue il réside. « Branches d'olive en vos mains porterez, «
Signifiant paix et humilité. « Si par votre art vous pouvez m'accorder, «
Vous recevrez beaucoup d'or et d'argent, « Terres et fiefs, tant que vous en
voudrez. » — a Nous en avons assez, » répondent-ils. AOi. Le roi Marsile a
fixé son dessein. Il dit aux siens : a Donc, seigneurs, vous irez, « Branches
d'olive en vos mains porterez « Et vous direz à Charlemagne, au roi « Que,
pour Jésus, il ait merci de moi ; « Qu'il ne verra ce premier mois passer «
Sans que je vienne avec mille des miens ; a Je recevrai la loi de chrétienté, «
Serai son homme^ et de cœur et de foi «c Et s'il en veut, il aura des otages.
» Blancandrin dit : a Vous aurez bon succès, i» agi.

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

0 LA CHANSON DB ROLAND. Marsile a fait venir dix mules
hlanoheSi Que lui donna le roi de Suatilie ; Les freins sont d'or, les sellfi
aj^gepUeê. Les messagers sont montés spr les mules, Us ont m main des
branchas d'olivier. Ils rejoindront Charlds, la roi do France. Il ne pourrez
bire qu'ils ne le trompent (i). im. II GOMMENT CJURLEMAGNE
REÇOIT LES AMBASSADEURS DE MARSILE. Notre empereur est en
fête, en liesse, Cordoue est prise et le mur mis en pièces, Par ses pierriers il
a détruit les tours. Ses chevaliers en ont un grand butin D'or et d'argent, de
riches vêtements. Il n'est resté nid payen dans la ville Qui ne soit mort ou
devenu chrétien (2). (1) Le texte dit : que algues ne l'engignent^ c'est-Mire
quelle ne le trompent en quelque chose, un peu. (2) C'est dans les chansons
de geste un usage constant de tuer ceux qui refusent le baptême; cependant
plusieurs papes, et notamment

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

s • LA GJEIANSQN D£ EOLAND. Notre empereur esl dans un grand T^^^i Sont avec lui Roland, sire Olivier, Sanche le due et le fier Anséis, GeofiBroy d'Anjou, gonfalonier du roi, Gérin y fut et son ami Gérer. Il y avait aussi bien d'autres preux : De dquo^ France ils étaient quinze mille. Ces chevaliers sur de beaux tapis blancs Jouent au damier pour s'amuser entre eux, Au jeu d'échecs les vieux et les plus sages. Les bacheUe]^ léggers jouent à l'escrime. Dessous un pin, auprès d'un églantier Est un fauteuil qu'on a &it tout d'or pur. Là sied le roi qui tient la douce France. Blanche est sa barbe et sa tête fleurie ; Noble est son corps, sa contenance fière. Le cherche-t-on, n'est besoin qu'on le montre ! Les messagers dfi^OQndent de cheval ; Avec respect et gr^ } l\$ te «ah^ent. C'est Blancaudfip qui parle le premier. Il dit au roi : « Soyez béni de Dieu, saint Grégoire le Grand, s'étaient prononcés contre les conversions forcées. Voir d'sntres exemples , dans Fhire et Blanche flor, Éd. Duméril^ page 123^ et dans Guy de fourgogr^, page 10^ : L'arcevesque Turpin va les fons aprestant. Le seignor i baptisent et des siens ne sai quans ; Et qui Dieu ne veut crûre, tous les vont ociant.

8 LA CHANSON DE ROLAND.

LA. CHANSON DE ROLAND. « V0118 n'en aurez, certes,
aucun plus noble. (c Quand vous serez dans le royal palais, « A célébrer le
jour de saint Michel (1) , « Là vous suivra mon maître, il le promet ; « A
vos bains d'Aix , que Dieu pour vous a faits,

10 LÀ CHANSON DI BOLIAND. \ III PROPOSITIONS DU ROI
MARSILE. Notre empereur est allé sous u^ pin. n a mandé ses barons au
conseil, Le duc Ogier, Farchevèqiie Turpin , Richard le vieux et son neveu
Henry, Le vaillant comte Asselin de Gascogne , Thibaut de Reims et Milon
son cousin ; Gérer y fut et son ami Gérin . Le preux Roland y vint en même
t^mps , Avec le noble et vaillant Olivier, Des Franks de France (1) ils
étaient plui^ de mille. Ganes y vint , qui fit la trahison. Lors commença ce
conseil de malheur, aoi. a Seigneurs barons , dit Charles l'emperQUc* a Le
roi payen m'a transmis un message. (1) C'est-à-dire de la France proprement
dite. Le moi franc* servait aussi à désigner les hommes libres.

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

((De son «~~¥~~«w U m^ci&a gnade ptii: « Ours et lions, lévriers
candiainés, c(Sept ceute ehameau: et mîlle^ autoun mués, a Troif eauts
ndulets ohargAs de Top arabe (1)] « Avec cela plus de cinquante chars. a
Mais il entend que je m'en aille en ^^ranee. c(Il me suivm dai^ Ai(, m^
iiésidenoei ; « Il recevra aotpa loi salutaiiK» , « Sera chrétien , 4f^ moi
tiendi^ ses ivpm i c(Mais JQ m sais s'il en a le dessein.)i
ËtlesFrançaisdisent : « Prenons bien garde ! » aoi. Notre empereur a fini ses
raisons. Le preux Roland , cpri ppillt m l» «tpifrouve, Saute sur pi^ (â) ^t
vient y eontredif^t Il dit au roi ; i(}(e myy^^ P^ MarsUe) ((Depuis sept
ans nous soïnmes m Sspagne* « Je vous conquis et Noples et Coifombto,

12 LA CHANSON DE ROLAND. a Ils VOUS disaient tous ces mêmes discours. ((De vos Français vous prîtes les avis. « On conseilla quelque accommodement. « Vers le payen vous mandâtes deux comtes ; a L'un fut Basan et le second Basile : « Il leur coupa la tête auprès d'Haltille (i). « Faites la guerre entreprise par vous ; « Vers Saragosse amenez votre armée , c(Assiégez-la plutôt toute la vie , a Et vengez ceux qUe le félon occit. » aoi. Notre empereur tient la tête baissée , Flatte sa barbe et tire sa moustache , A son neveu ne répond bien ni mal. Tous les Français se taisent, hormis Gane. Il saute en pieds ; il vient devant le roi , Et fièrement commence ses raisons, a N'écoutez-pas, a-t-il dit, les vauriens, (1) L'histoire de Basan et de Basile est racontée dans le roman de la Prise de Pampelune, dont M. Adolphe Mussafia vient de publier une édition à Vienne en Autriche^ 1864. s. Lour dist as siens païens : « CSes mesaces che voi « Prenies si li pendes dehors en mi l'erboi. » Lour li conrèrent sour plus de cent et vint trois Des Paiens et pristrent li dous à celle foi. Et pues les meinèrent sens nul autre coroi Dehors, si li pendrent Ensi furent pendus sens nul délaïement Li roessagiers Garlon. (Vers 2640 à 2650.)

LA CHANSON DE ROLAND. 43 K Ni moi ni d'autre , hors qu'il
vous en profite. (t Lorsque le roi payen vous fait mander c< Qu'il deviendra
votre homme à deux mains jointes, « Par votre don tiendra toute l'Espagne,

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

LA CHANSON DIB B0LAN1>i IV COMMENT ROLANB FAIT
DÉSIGNER OANB POUR AUKR EN AMBASSADE AUPRÈS DE
MARSILE. « A Saragosse , auprès du roi Marsile ? » Nayme répond : c<
J'irai , si vous voulez ; ((Donnez-m'en dottcle gant «t ^ batoR (i).)» Le roi
répond ; « Vous Mes lioiBflae «age{ «eigneups^ ^^ourrons-nouft envf>yer .
c(Au Sarrazin 4|ui garde Saragosse? » .Roland répond : « J'y puis aller
kà64»eli . » . . Olivier dit : ieti odAiàè ^ôJt faire hommage de lui-même.
Dans Fierabras, page 10 : Karies tient son gant destre, Olivier l'a baillé^ "te
liiqùtnà Vehrechut, si Ten a merchiie. Il en est de même chez l'es Sarrazins.
Voir Gaufrey, page 47.

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

la: chanson de roland. 15 c(Et je cMkidi!^ fiie vous vous
dispiitkb. a Si le ici veut^ j'y |^uis aller trè64)iea. » Le roi répond : « ToBs
les deux, taiseE-vm»; « Ni vous ni lui n'y pc^rtefez les ^eds* « Par cette
barbe^ ici qu'

16 LA CHANSON DE ROLAND. tt Vous n'enverrez aucun qui soit plus sage. » Le comte Gane en eut beaucoup d'angoisses. Il rejeta son grand manteau de martre ; Il reste alors en blouse de satin ; Ses yeux sont clairs et sdli visage fier, Son corps est noble et sa poitrine large ; n est si beau ! touâ impairs le regardent.

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. il a Pour un message, il fetut un homme sage; Gane répond : « Pour moi tu n'iras pas : aoi. « Tu n'es mon homme et je ne suis ton sire (1)« « Si l'empereur, pour son service, ordonne, « J'irai trouver Marsile à Saragosse; a Hais j'y mettrai quelque retardement

The text on this page is estimated to be only 13.68% accurate

48 JLA CHANSON DB RCMUND. « Droit emperei^r (1)| vfê
joSad deywt voui : « Je veux, rem][^] vat)[^] «oinmAndeiudQt. ■ '•■.■ ' ...I -v
. « Je sais qu'il faut qua j'aille a Saragosse. 491. « Qui va làrbas, ne peut en
revemr. ((J'ai cepeodaut épovuié votre isoBur : « J'ai d'elle un fils : il n'en
.est [^]fb[^] Wl[^] I ce Baudoin I l'(n) di/; déjà cpi'il fW|ra hfêJfe, « Je laisse à
lui ines)[^]e& et me« d[^]

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

JfA CHANSON DE ROLAND. 19 Le roi lui dit : « Youb avec trop de haine , « Or, voua irez, puisijue je le commande. » — « J^y peux aller, mais n'aurai de garants : AOi. «c Basan n'ea eut, ni sop j^ère Basile (1) ! » Le roi lui tend le gant de sa main droite ; Mais Ganelon voudrait n'être, pas là« 11 va le preivdre et le gant tombe à terre. LesFranks de dire : a ODieuI qu'est ce présage? c< De cet envoi nous viendra grande perte. » — a Vous en saurez, dit Gane, des nouvelle^. » n dit au roi ; « Donnez-moi le congé. K S'il faut aller, je n'ai plus à tarder. ï> Le roi lui dit : a Pour Jésus et pour moi ! » II le bénit| l'absout de sa main droite, Et lui remet 1^ bftton et la lettre. Le comte Gane à son hôtel retourne : D'équipements se met à s'occuper, Prend le meilleur qu'il a pu iebx>uver (2), Fixe à ses pieds des éperons d'or pur, A sM eMé ceint Murglës, son épée, Sur Tachebrun, âon destrier, il inonte. (1) CSomparei* e% qvA sait avec le récit de l'ambassade de Qane au près de Baian dans Fierabras, pages 164 à 167. (2) Gért^d de RossiUm, page 313. Michel.

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

20 LA CHANSON DE ROLAND. C'est Guinemer qui lui tint
Tétrier. Vous eussiez vu maint cheTalier pleni^r . Ils disent tous : « Quel
dommage pour vous ! a Vous avez tant hanté la cour du roi ! « Noble
guerrier' l'on vous y proclamait. a Celui i^ vous désigna pour aUer, « Mèine
le roi ne pofurrai le défendre. > ((Le preu;;; Roland n'èât dû penser & Vous
: « Vous êtes né de si gimaiide fámille; « Ganelon part et s'est aoheininé.
aoi. i , ■ I ■ ■ • ■ ■ : Il chevauchait :i90usvim' haut oiivÎ6r(l) . Sont réunii
les messa^eiis payelis> } ; ;. l \ < (1) Les trouvères placent Tolivier sous
toutes les zpnes. Ainsi : Li baron vinrent à la cart à Paris^ A pié descendent
par de soz les olis. {Raoul de Cambrai, p. 34.) Voir aussi la page 264. Il y
avait un olivier à JLaon. Devant la sale avoit un olivier. {La Bataille
(Taleschamps, vers 2549.)

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 21 C'est Blancandrin qui, pour lui, s'attardait. L'un parle à l'autre avec grande finesse. Blancandrin dit : « Merveilleux homme est Charles ! » Il prit la Fouille et toute la Calabre, c(Passa la' mer (1), entra dans l'Angleterre, a Dont il conquiert le tribut à sùht Pierre (S), a Que nous veni*il cherchevisnr notre terre ? Gane répond : a Si grand icst son oourage I ce Homme jamaisne vaodra teontre lui» ii Aoi*. ■ • I •■,! f Blancandrin dit ^ . , Gane répond : «c Je n'en connais pas d'autre^

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

23 LA CHANSON DE ROLAND. « De tous les rois j'ofii^ & vous les eouronnes ! -^ ((Son grand orgueil le devrait bien confondre, a Car chaque jour il s'expose & la mort. « Roland occis^ nous aurions tous la paix !)» AOi. Blancandrin dit ! a Roland est très-cruel, « Qui veut dompter toutes les nations, « Et disputer ainsi toutes les terres. a Par quelle gent croit-il exploiter tant ? » Gane répond : a Par la gent des Français. ((Ils Taiment tant qu'ils ne lut faudrait pas s « 11 leur a tant donné d'or et d'argent, « Mulets, chevaux, armures et soieries ; ((Même le roi Mt tout à son caprice. ((Jusqu'au Levant (i), il lui conquerra tout I y> AOt. Chevauchent tant et Gane et Blancandrin Que l'un à l'autre ils engagent leur foi : Ils chercheront que Roland soit occis. Chevauchent tant, par voie et par chemin. Qu'à Saragosse ils viennent sous un if. (1) D'ici qt^en Orient est une locution familière et proverbiale qui rappelle Tépocîue et la préoccupation c|es. crQi8,ades. On la retrouve dans Huon de Bordeaux, page 171; dans Raoul de Cam^o^y page 105; dans la Bataille d'Aleschamps, vers 5977, çtc., este. Ce vers a douze pieds dans le texte. L'on en rencontre quelquefois de cette mesure dans les poèmes décasyllabiques.

LA CHANSON DE ROLAND. 3& Les Sarrazins : a Empêchons
la mêlée ! d Les chefs payens ont tant prié le roi. Qu'en son fauteuil Marsile
s'est assis. Son oncle dit : a Vous avez mal agi, a Quand vous cherchiez à
frapper le Français : a Vous le deviez écouter et l'ouïr. » Gane lui dit :

24 LA CHANSON DE ROLAND. c(Il est de France ; il est
homme puissant. a Sachez par lui si c'est la paix ou non. r^ —

LA CHANSON DE ROLAND. 3^e aoi. Auprès du roi Gane s'est
avancé ; Puis il lui dit : ce A tort vous vous fâchez,

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

26 LA CHANSON DE ROLAND. « Quand Temperenr de Fmace
vous &it diM a De recevoir la sainte loi cbrétieiiiié. « Yous garderez la
moitié de l'Espagne ; ((Il donnera Tantre paft & Roland. «c Quel partenaire
orgueilleiiiiit iléons aurez ? a Si ne voulez accepter cet àcc6rd, c(A
Saragosse il va vous assiéger ; oc Vous serez pris de fbrçè et mis aui
diaines. c(Puis vous serez conduit dans Als!, en France. « Vous n'y aurez
palefiitri M mûletj ((Ni defririer pour oheràudief Aeissfaa ; c(Serez jeté sur
un mauvais sommier (1). « Par jugement, vous f^eràtëz la téie. « Notre
empereur vous ^rît 6et(é letfrë. » Il l'a remise en la main du payen. VII
COMMENT MÀRâU^ pfiWJPW ÀV^IG C^AWi Marsile était tout pAlë de
colère. 11 rompt le sceau, dont il jette la cire, (1) Le chevalier znontèe la
bataille et h la parade mt destrier, en route un palefrtM OU ui^ quUet. La b^
^ charge s'appelle roniiMl^ sommier ou bidet.

LA CHANSON DE ROLAND. 27 Voit les raisons écrites dans la lettre : « Charles m'écrit, qui tient la douce France, « En rappelant la peine et la colère « Qu'il ressentit pour Basan et Basile, « Dont j'ai coupé la tête au mont d'altile. « Si, de mon corps, je veux sauver la vie, «(Faut envoyer mon oncle, le calife; « Sinon, jamais Charles ne m'aimera, » Alors le fils de Marsile parla ; Il dit au roi : « Gane a dit des folies ! « Il a tant fait qu'il n'a plus droit de vivre. « Livrez-le moi, j'en ferai bien justice. » Gane l'entend; il brandit son épée. Et sur le tronq du pin va s'appuyer. Dans le verger s'en est allé le roi, Et les meilleurs dos payens avec lui. C'est Blancandrin, à la tête eienneue ; Jurlet, fils et l'heritier du roi ; Son oncle aussi, le fidèle eaUfe. Blancah^^ dit : « Ap^lèiile Français; a De nous servir il m'engagea sa toi. y> Le^roi lui dit : « Vous-même, ameneie4e. r> Il a pris Gane au doigt par la main c^ite. Dans le verger Fa mené jusqu'au roi. On pourparla l'injuste trahison. Aoi.

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

28 LA CHANSON DE ROLAND. « Be&u sire Gane , a dit le roi Marsile, (c Je vous ai fedt tout à l'heure une offense (1) :. a Qu'il plaise à Dieu vous bien •récompenser ! » aoi. ht-: I ÎM Le roi lui dit : a Gane, sae^eïrlebîeli, D'«ètpiâà teL; (c Nul ne]e voit, «èt^'àipù leooiinslftDey (c Qui ne diba qife^eiiapék'eur est n;oble. a Je ne saurais le louer et vanter « Autant qu'il a d^lkonneiur et de b(mté. « Et sa valeur, qui pourrait la conter? (1) Jo vos ai fait algues de leg'erie.

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 39 a Dieu fit briller en lui tant de noblesse ! c(Mieux vaut mourir que quitter son service ! » Le payen dit : « Je sui^ émerveillé « Que l'empereur soit 'si vieux et chenu ! à Je sais qu'il a bien deux cents ans et plus !

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

30 L4 CHANSON DS BOLàND. a Son compaignon OHvier est si
bravai a Les douze pairs, que Cliarles aime tant, a Font ravant-garde avec
vingt mille Franks. A0I« — a Peau sire Gane, a dit le roi Marsile,

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

1A CHANSON DS ROLAND. 84 L I ■ • ■ ' . » • " \ ■ m, . ■ ■ > . i
„ • • » » 1 1 . . î . Le roi Téjfcma (que diraient-ils de plus?) : « Bon
conseiller celui dont on s'assure. (i) Terre mafui^, ^tahmie, pftsêe élttÈtée,
émgmétà U WnSiôê. Et quant ge vin de Fran^ làlbéeV (Agolard, vers 792.)
L'on dit aunst k grant régior^. VMr Parise h Budufst^pÊiif^ 10.

32 LA CHANSON DE ROLAND. a Donc, s'il y est, jurez-moi de trahir I » Gane répond : « Qu'il soit comme il vous plait. » Sur la relique en son épée enclose, n a juré : la trahison est faite ! aoi. n y avait im fauteuil en ivoire. Le roi Marsile y fût porter un livre Qui renfermait la loi de Mahomet (1), Ceci jura le Sarrazin d'Espagne,*^ S'il peut trouver à l'arrière Roland, De le combattre avec toute sa troupe Et, s'il le peut, de le faire mourir. Gane répond : répond le comte Gane. Puis à la joue, au menton ils se baisent. (1) Le texte dit : La lei i fut Mahum e Tervagant.* (2) Mangons^ pièce de monnaie.

LA CHANSON DE ROLAND. 33 Arrive après le payen
Glimorin. Clair et riant, il dit à Ganelon :

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

34 LA CHANSON DE ROLAND. Le roi demande au trésorier
Mauduit : « Les dons pour Charle avez-vous préparés ? » Le trésorier
répond : « Oui, sire, bien : a Sept cents chameaux chargés d'or et d'argent^ »
Il monte en selle et se met en voyage (1). aoi. (1) La tradition a maudit lo
lieu où cote. tr^tûaon a ét4 préfA* rée. Voir Aye (V Avignon, page iiO : Si
grant vertu i fist Damedieix por Karlon Que des loriere qui furent là planté
environ Aine puis n'en porta nul ne foille ne boton.

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 35 XI CHARLEMAQNE SE
MET EN ROUTE AVEC LA GRANDE ARMÉE. Notre empereur regagne
ses quartif^rs : Il est venu d^n^ la cité de Gaune. Le preux Qpland Ta prise
et yejiversée ; Pendant cent ans elle en re^iei déserta. De Ganelon il attend
des nouvelles Et le tribut dn ^anidi pays d'Espagnçi. Or, un matin, ^uand
l'aiibe apparaissait, Le comte Gane arrive au campemei^t. 401. De grand
matin l'empereur s'est |eyé, Charles ouït la messe et les matjmes. Sur l'herbe
verte, il est dwant s^ tei^t^. Roland y fut et le brave Olivier, Nayme le duc,
^aucoup d'autras aussi. Ganelon vij^t, le traître, le parjure 1 Avec astuce il
commence à parler Et dit au roi : a Soyez béni de Dieu ! « J'apporte ici les
clés de Saragosse. ((De grands trésors je vous fais amener.

36 LA CHANSON DE ROLAND. ce Et vingt enfants ; faites-les
bien garder ! « Le brave roi Marsile aussi vous mande « De ne le pas
blâmer pour le calife. c(Car de mes yeux j'ai vu trois cent mille hommes, a
Casques fermés, vêtus de leurs hauberts, « Ceints d'une épée à garde d'or
niellée, a Qui se sont tous embarqués avec lui, a Fuyant le roi parce qu'ils ne
voulaient

LA CHANSON DE ROLAND. 37 L'empereur dit que sa guerre est finie ; Vers douce France il tourne son armée. Le preux Roland fixe son étendard En haut d'un tertre et vers le ciel dressé. Par le pays les Français s'hébergeaient. Et les payens, par ces longues vallées, Vont chevauchant, enseignes déployées, Casques lacés et ceints de leurs épées, ECUS au cou et les lances dressées. Sur les hauteurs, dans un bois ils s'arrêtent : Quatre cent mille y attendent l'aurore. Dieu ! quel malheur que les Français l'ignorent ! aoi. Le jour s'en va; la nuit devient obscure. Charles s'endort, le puissant empereur. U songe alol*s qu'il est aux défilés; Entre ses mains il tient sa lance en frêne, Quand Ganelon vient la saisir sur lui. Qui la secoue et la brandit si fort Que vers le ciel en volent les éclats. Charles dormait; il ne s'éveille pas. Après, il songe une autre vision. Qu'il est en France, à son Aix-la-Chapelle. Un ours le mord au bras droit durement. Il voit venir d'Ardenne un léopard

38 LA CHANSON DE ROLAND). I Qui fièrement s*attàque â son
cbl^d mênê. Un lévrier sort alors dû {Valais ; Il vient à Charle au galop et
par bonds, Tranche d'abord l'oreille droite â l'ours, puis, furieux, conibat le
léopard. Les Franks disaient ; « Quelle gt^ahdiB bataille ! y> Mais on ne
sait lequel la gagnera (î). Charles dormait ; il ne s'éveille pas. aôi. IX
COMMENT GANE FAIT DÉSIGNER ROLAND POUR COMMANDER
L'ÀkaiÈRJE-CARDË. La nuit s'en va, l'aube claire apparaît. Notre
empereur chevauche fièrement. Sur son armée il regarde souvent.

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

tX CrtANSÔN bÈ nOLAND. 39 « Nommë2M(juiàlqa'un {k)up restera Tarrière. » Gané f*épôiid : « C'eât Rohnà, moti ftlàtt^ (1) : « N'avez baron d'un aussi grand courage. » Le roi l'entend, fièrement le regarde. Puis il lui dit : a Vous êtes un vrai diable (2) ! « Mortelle i^ge au corps vous est entrée : « Et qui fera devaût moi l'avant-garde t » Cane répond : « Ôgier de Danemark : « N'avez baron qui mieux que lui la lasse. >> Le preux Roland entend qu'on te désigne ; Aot. Il a parlé comme un Vrai chevalier : « Je vous dois bièin aimer, sire parâtre : « Vous m'avez fait désigner pour l'arrière. « Charles, le roi de France, n'y jperdra, « Je le promets, palefroï ni mulet, « Ni destrier qui puisse chevaucher ; « Il n'y perdra ni roussin ni sommier ((Qui n'aient été vendus cher à l'épée. » Gâhê répond : a C'esi vrai, je le sais bien. » aôî. Quand Roland sait qu'à l'arrière il sera, Avec colère il parle à son parâtre : « Ahi ! pervers, de mauvaise nature. (1) Beau-fils, c'est le mot correspondant à wwr

10 Jji CHANSON DE ROIAND. a Tu croyais donc que le gant me cherrait, c(Comme te fit le bâton devant Charles ! » Aoi. « Droit empereur, dit Roland le baron, « Donnez-moi Tare que vous tenez au poing « Ils ne pourront, certes, me reprocher « De le laisser tomber, comme fit Gane, « Quand il reçut le bâton dans sa main. » De Tempereur le front se rembrunit, n tient sa barbe et détord sa moustache, Il ne peut pas s'empêcher de pleurer (1). Après Roland le duc Nayme est venu ; Il n'y a pas plus brave homme à la cour. Il dit au roi : « Vous l'avez entendu ! « Le preux Roland, il est fort irrité ! « L'arrière-garde est assignée à lui ; « N'avez baron qui la conduirait mieux (2). « Donnez-lui l'arc que Vous avez tendu , (1) Dans Fierabras, page 10 ^ Clialemagiie manifeste ainsi sa colère de ce que Ganelon a fait désigner pour un combat dangereux Olivier, déjà blessé : Se il est mors ne prins, je te di en verte, Ne te racateroit tous Tors d'une chité, Ke ne te faice pendre ou ardoir en un ré. Et trcstout ti parent seront désireté. (2) F. Michel et MûUer lisent : N'avez baron ki jamais là remut. J'ai suivi la leçon de Génin : N'avez baron qui ja nuex la remut.

LA CHANSON DE ROLAND, 41 a Et trouvez*lm des gens qui
l'aident bien.)> Le roi le donne, et Roland l'a reçu. Notre empereur
s'adresse à son neveu :

42 TA CHANSON DE ROLAND. Béranger vient, et le preux
 Josde aufiiâ, Ja[^]tor y vient, et le vieil Anséis, Le fier Gérard de Rossillon y
 vient (1), Y est venu le puissant duc Gaifer. Turpin a dit : « ĨPar ma tête,
 j'irai ! » — « Et moi de même, a dit le preux Gautier ; « Je suis son homme
 et ne lui dois faillir. » Se sont choisis vingt mille chevaliers, aoi. Le preux
 Holand dit à Gautier de Luz : « De nos Français de France prenez mille «
 Pour occuper les hauteurs et les gorges ; tt Que l'empereur n'y perde aucun
 des siens. » aoi. Gautier répond ; a Pour vous je dois bien faire. » Puis il a
 pris mille Français de France. Gautier parcourt les hauteurs et les gorges. •
 Quoi qu'il apprenne, il n'en descendra pas. Avant qu'ils soient distants de
 sept cents bnune6(^2), Almaris , roi du pays de Belfeme, Leur livrera le jour
 un dur combat. (1) La présence de Gérard de Rofes'Uon à Bontievam[^] et ft
 mort racontée' p*us bas, ne concordent pas avec les poèmes français et
 provençaux consacrés à ce célèbre chevalier. (2} Voici le tcxLe de ce
 passage[^] dont le sens est assez diffldie à préciser[^] et que j'ai traduit très-
 librement : N'en descendrai pur malvaises nuvelles. (.) Enceis qu'en seient
 VII. C. espées traites[^] (.) Ileis Almaris del règne de Beiferne Une bataille
 lur liverat le jur pesme.

LA CHANSON DE ROLAND. 43 Hauts sont les pics, les vallons
ténébreux, Les rochers gris, les défilés sinistres. Dans la douleur les Franks
passent ce jour. On entendait leur bruit de quinze lieues ; Us approchaient
de la Terre-major, Voient la Gascogne, une terre française. Il leur souvient
de fiefis et de domaines, De fiancée ou d'une noble épouse ; n n'en est pals
qui de pitié ne pleure. Hais l'empereur Charles est plein d'angoisse, Aux
défilés il laisse son neveu. Pitié l'en prend, ne peut ne pas pleurer, aoi. Les
douze pairs sont restés en Espagne, Vingt mille Franks* sont en leur
compagnie. Ils n'ont souci ni crainte de la mort. Notre empereur retourne
vers la France, Sous son manteau cache sa contenance. Auprès de lui
ctievàuche le duc Nayme. n dit au roi : « Pourquoi cette tristesse ? >>
Charles répond : « Le demander m'offense ;

44 LA CHANSON DE ROLAND.

LA CHANSON DE ROLAND, 45 XIV COMMENT DOUZE
CHEFS PAYENS S'ENGAGENT A TUER ROLAND. S'est avancé le
neveu de Marsile Sur un mulet qu'il touche d'un bâton. Il dit au roi
bellement en riant : a Beau sire roi, je vous ai tant servi ! « J'ai tant souffert
de labeurs et de peines, « Et tant gagné de batailles en champ ! « L'honneur
du coup de Roland donnez-moi (i). « Je l'occirai de mon épieu tranchant, «
Si Mahomet me veut être propice ; « J'aSranchirai tout le pays d'Espagne, «
Depuis les ports jusques à Durestant. « Charles lassé, les Français rebutés, «
Vous n'aurez plus de guerre en votre, vie. » A lui Marsile en a donné le gant.
agi. (1) Le texte dit : Dunez m'un feu : ço est le colp de Rollant. Feu signifie
fief, don, honneur, grâce. Il était dans les mœurs chevaleresques de
sollicitep l'honneur du premier coup. Dans la Chanson (fAntioche, Baudoin
Caudron le demande au comte de Flandres et l'obtient. Voir la traduction de
M»» la marquise de Saint- Aulaire, à la page 71.

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

46 LA CHANSON DE ROLAND. Quand le neveu tient le gant à son poing, Il interpelle avec fierté son oncle *: « Beau sire roi, m'avez fait un grand don ! « Choisissez donc onze de vos barons, « Nous combattons les douze compagnons. » Tout le premier, Falseron lui répond (Il était frère au roi payeii Maisi}^): « Mon beau neveu, voua et mpi nous isQi^ ». « Certainement nous ferons cette attAgue ; « Les Franks que Charle a l'apure a lai^s^^ a Il est jugé q^^ nous le^ opcirops.)» Aql. Le roi Corsai (1) arrive d'.autre part, Un barbaresque et de très-grande a\$tupe. Il a parlé comme un bon chevalier : Il ne voudrait pour riep (2) être couard. Voici venir Malprimis de Brigal ; Plus vite il court que ne fait un cheval, Devant Marsile il s'écrie hautement : « Je conduirai mon corps à Roncevaux, « Et si je joins Roland, je le tuerai. » (1) Qjrsal^ QQrsalis ou Corsablis. Il est fait meation de ci» Sn* razin dans d'aujtres poèmes, notammeDt dans le Covenant Vivipij yen 106G; danp Baopilde Cambray, page 258; dans la Chevalerie ûgi^ de Danemarche, page 48; dans Foulque de Candie. (2; Le texte dit : pur tut l'op Deu.

The text on this page is estimated to be only 12.36% accurate

LA CHANSON PS ROLAND. 41 M^S) visage Il d^t lAomV^
4ur ^9 cheval de guerre, Et se fedt fier de ses armes qu'il porte. Pour le
courage, il est bien renommé : S'il eût été chrétien, quçl noble prew (i) !
Devant le roi Marsôto U s'êa(ia : j ■ c< A Roi^^qçvaw, je coiwjuiw WQH
cojpi c(Roland est mort ^ jfi puii))ç trpuvco:', c(Comme Olivier ^\ tous les
douze pws* « Les Fraivks ptQWTOQt en deuil et gi^ande a Clw?)^ lei
Magn^ esit vieux et r^^doteur ; « n sera las de m^uçir cette guerre, « Il
laissera notre Ê^pagnç eu repos ! » Le roi payçn l'a heaucpup remercié, aoi.
n y avait uu émir dQ Moriane Le plus félon en la terre d'Espagne. (i)
ÇS^tW péflespQP ost tf^-firéquenta dus noa pcXMMS. Voir (îflriNr k
Mért^^, page 37 (io la iraduotioo, e^ lat Tara auivanta 49 fifrçihw, page i9 :
t 9ê il vau^ist Jhésn eroire ni afirer^ Nul millieur chevalier ne péust on
trouver. L*on appliquait Ui même réflexion aux })elles Sarraziies : Aaaez
fi) ge^te^ a'ele fuat baptiaïée. {Foulque de dmdie, page 22.)

48 LA CHANSON DE ROLAND. Devant Marsile il fetit sa vanterie : a A Roncevaux, je guiderai ma troupe; a Us sont vingt mille avec écus et lances, a Je garantis Roland mort, si le trouve. « N'y aura jour (fae Charles ne s'en plaigne.)» aoi. Arrive après Turgis de Tourtelouse. n était comte et maître de la ville. De nos chrétiens il veut &ire un grand vide; Devant Marsile aux autres il s'ajoute : tt Ne craignez rien, sire, car Mahomet a Vaut plus, dit-il, que saint Pierre de Rome. a Vous le servez : l'honneur du champ est nôtre ; « A Roncevaux j'irai joindre Roland, a Nul ne pourra le garantir de mort. a Voyez ma lame, elle est et bonne et longue, a A Durandal (1) je la veux opposer. « Vous apprendrez laquelle a le dessus. c(Les Franks mourront s'ils s'exposent à nous. (1) Durandal est Tépée de Rolaud. L'on raconte plus loin ooiO' ment elle lui fut donnée. Les épées avaient un nom et étaient l'objet d'une g^nde vénération. Ce trait est conunun à tous les poèmes chevaleresques. Les dIus illustres épées sont Tœuvre d'un forgeron Scandinave , nommé Galant ou- de ses fils. Voyez BaotJ de Cambray, au glossaire, et pages 19, 343, 347 ; Garin le Loni* rain, page 111 de la traduction; Ftera6râ^, pages 20 et 21; Dam de Mayence, vers 5031; la Chevalerie Ogier, page 471, etc. P. Michel et Depping, Véland le Forgeron; Wieland der Schmied, von Karl Simrock; Ozanam, Études germaniques, tome !•', page 262; Bekker, notes sur Fierahras.

LA CHANSON DE ROLAND. ' 49 «c Charles le vieux en aura
deuil et honte, HL Plus ici-bas ne portera couronne. » Arrive après Escremiz
de Yalteme. n est payen et maître de sa terre. Devant Marsile il s'écrite en la
foule :

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

50 LA CHANSON DE ROLAND. a Venez-y, poi, vous le verrez
vraiment , a De l'empereur nous vous ferons présent. x> Vient en courant
Margariz de Sibille (i). Jusqu'à Samar il possède la terre ; Pour sa beauté,
dames lui sont amies ; Il n'en est pas qui ne s'épanouisse En le voyant et qui
ne lui sourie (2). Nul payen n'a tant de chevalerie* Par-dessus tous , du
milieu de la foule. Il crie au roi : « Ne vous effrayez {^s, a À RoncevauX)
j'irai tuer Roland ; « Sire Olivier n'y sauvera sa vie ; tt Les douze pairs
restent pour leur martyre. « Et cette épée , enmianchée en or pur, tt Don de
l'émir de Prime, je vous jure « Qu'elle sera teinte de sang vermeil : «
Français mourront, France en sera honnie. (1) Si estoit Ysembars c'on
nomxnoit Margariz. {Üluges-Capety page 19.) (2) Tant fnst amez des
darnes^ s'il les priât d'amer^ Froiecuier Ti^lent la geni d'outre l» mer. •
(Foulque de Candie.) Je croix que Dieux l'a fait^ et qu'il est tous escrits '
Pour estre de ces damez apellez dous aihis. Il n'est dame eu ce monde^ tant
soit biaux ses defis^ Se Hues ly daignoit faire ung gracieulx ris^ Que ly
cuers de son ventre ne soit tous esclarcis. ^ [Hvgties-Capet, page 146.)

LA CHANSON DE ROLAND. 51 « Charles le vieux, i la barbe fleurie, « Jour ne sera qu'il n'ait deuil et colère. (c Au bout d'un an nous aurons pris la France, ce Nous coucherons au bourg de Saint-Denis (1)1 » Le roi payen fait un profond salut, aoi. Arrive alors Chemuble de Montnègre. Ses longs cheveux vont balayant la terre ; 11 porte un faix plus lourd en s'amusant Que ne le font quatre mulets chargés. Dans le pays, ditK)n, dont il était , Soleil ne luit et le blé ne peut croître ; Jamais de pluie et jamais de rosée ; Pierre n'y a qui ne soit toute noire. Quelques-uns croient que les diables y restent (2). Chemuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée, c(A Roncevaux, je la teindrai vermeille ; (1) Le poi de France est appelé le roi de Saint-Denis. Voir les Quatre Fils Aymon, vers 351; Huon de Bordeaux, page 296, etc., etc. (2) Dans le Covenant Vivien, au vers 1619, il est aussi fait mention d'un pays où le soleil ne se lève jamais et où rien ne pousse. Il n'est g^ère admissible que le trouvère, si exact dans ses mentions géographiques relatives à la Fraiboe, ait imaginé arbitrairement les noms des pays sarrazins. Je crois que ces noms se rat* tachent tous à quelque souvenir ou à quelque tradition. Mais, après beaucoup de tentatives, suivies d'autant de déceptions, j'ai renoncé , pour mon compte , à trouver l'explication de la plupart des noms de pays qui se trouvent dans la Chanson de Roland, Peut-être arriverait-on à quelques découvertes intéressantes à l'aide des racines arabes, mais plutôt pour les noms dliGfmme.

52 Ui CHANSON DE HOLAND. c(Si je rencontre en mon chemin Roland « Et ne l'attaque, on peut ne plus me croire ; « Je conquerrai Durandal par l'épée, « Français mourront, France en sera déserte, n Les douze chefe payens sont réunis ; Ils conduiront cent mille Sarrazins. A la bataille ils s'excitent, se pressent, Et vont s'armer dans une sapinière. XV comment olivier reconnatt que les sakrazins s'approchent. Ils se couvraient de leurs hauberts moresques, Dont la plupart sont d'une triple maille ; Ils ont lacé leurs bons casques d'Espagne ; D'acier viennois ils ceignent des épées; Écus sont forts, les épieux de Valence, Les gonfalons blancs et bleus et vermeils. Ils ont laissé mulets et palefrois , Sur destriers ils chevauchent serrés. Clair fut le jour et beau fut le soleil ; Ils n'ont sur eux rien qui ne refluambole. Pour que ce soit plus beau, les clairons sonnent. Gf*and est le bruit : les Français l'entendirent.

LA CHANSON DE ROLAND. 53 Olivier dit : (c Ami Roland, je crois « Que nous aurons bataille des payens. » Roland répond :

54 LA CHANSON DE ROLAND. Sire Olivier est monté sur un pin ; Or il voit bien le royaume d'Espagne Et les payens qui sont en si grand nombre. Il voit briller ces casques d'or gemmés (1), Et ces écus et ces hauberts frangés, Et ces épieux et ces drapeaux hissés ; Mais il ne peut compter les bataillons, Tant y en a qu'il n'en sait pas le nombre. Il en est fort en lui-même troublé. Du miçux qu'il put, il descendit du pin. Vint aux Français et leur raconta tout. Olivier dit : « J'ai vu tant de payens, c(Jamais sur terre un homme n'en vit plus. « Là, devant nous, ils sont bien cent mille hommes, « Casques lacés, vêtus de blancs hauberts, ((Lancer en l'air, les épieux bruns luisants. ((Bataille aurez comme il n'en fut jamais. a Seigneurs français. Dieu vous donne courage ! c(Tenez au champ, que ne soyons vaincus ! » Et les Français : « Malheur & qui s'enfuit ! c(Mais pour mourir pas un ne vous faudra. » agi. (1) Gemmes, c'est-à-dire ornés de pierreries.

LÀ CHANSON DE BOLAND. 55 XVI POURQUOI ROLAND
NE VEUT PAS SONNER DE SON COR. Olivier dit :

56 LA CHANSON DE ROLAND. « A mon côté ceinte, ma bonne
épée ; a Vous en verrez la lame ensanglantée.

LA CHANÔON DE ROLAND. 57 Roland répond : a Mon
courage en grandit. a À Dieu ne plaise, à ses saints, & ses anges, K Que,
pour moi, France y perde son renom ! ce Mieux vaut mourir que la honte
me vienne.

58 LA CHANSON DE ROLAND. Quand Roland voit qu'il y aura bataille, Il se fait fier plus que tigre et lion (1). Il parle aux Franks, interpelle Olivier : Mon compagnon, ne parlez pas ainsi. Notre empereur nous laissa des Français, Il en fit mettre à part ces vingt mille hommes ; A son escient, il n'y a pas un lâche ! Pour son seigneur, on doit souffrir grands maux, Tout endurer, et grands froids et grands chauds. On doit y perdre et son sang et sa chair. Va de ta lance et moi de Durandal, Que me donna le roi, ma bonne épée (2) ; Et si je meurs, qui l'aura potura dire ; — Fut cette épée à noble chevalier. — » (1) Lors fu plus fiers que liépart pe lion. {La Bataille d'Aleschamps, vers 349.) (2) L'on verra plus bas dans quelle circonstance Charlemagne donna Durandal à Roland. Consulter les notes de l'édition posthume de Fierabras par Bekker.

LA CHANSON DE ROLAND. 59 XVII COMMENT

l'archevêque DONNE l'ABSOLUTION AUX FRANÇAIS AVANT LA RENCONTRE. D'autre part est l'archevêque Turpin. Il éperonne et monte sur un tertre, Parle aux Français et leur dit ce sermon : ((Seigneurs barons, Charle ici nous laissa. Ils mettent pied à terre et se prosternent. Au nom de Dieu les bénit l'archevêque : Pour pénitence, il enjoint de frapper. (1) Le texte dit : Clamez vos oulpes. (2) Il y a de nombreux exemples de ces promesses de paradis dans les poèmes chevaleresques^ dans le Covenat Vivien, yen 375^ et dans la Chanson d*Antioche, etc*

60 LA CHANSON DE ROLAND. u Et les Français se remettent sur pieds. Ils sont absous et quittes de leurs fautes. Au nom de Dieu Turpin les a bénis> Ils ont monté leurs destriers rapides. Ils sont armés comme des chevaliers; En appareil de bataille ils sont tous. Le preux Roland interpelle Olivier : « Mon compagnon, vous le savez très-bien, « Que Ganelon nous a mis dans un piège. « Il a reçu de l'or et des présents. « Notre empereur nous devrait bien venger ! « Le roi Marsile a fait marché de nous ; « Mais il sera payé par nos épées. » aoi. Voici Roland aux défilés d'Espagne, Sur Yaillantif, son bon cheval rapide (1) Il est armé ; ses armes lui siéent bien.

(1) Dans toutes les chansons de geste^ le cheval a une personnalité bien marquée; il est Tami du chevalier : voir Garin le Lohéram, page 342 de la traduction; Fierabras, page 8; Aubéry le Bourgoing, etc., etc. Voir l'histoire touchante du cheval dans la Chevalerie Ogier pages 228, 428, 441 ; celle du cheval de Guillaume au court nez dans la Bataille d'Aleschamps, de celui de Nayme dans Agolant, etc., etc. Il en est de même dans les épopées anciennes, notamment dans le Schanameh, où Raksch joue un rôle irès^animé auprès du héros Rustem.

. LA CHANSON DE ROLAND. 61 Le baron va tenant son fort épieu (1), Ciontre le ciel le fer en est tourné ; Un gonfalon tout blanc tient au sommet. Les franges d'or lui battent jusqu'aux mains. Noble est son corps, son front clair et riant. Son compagnon vient après, le suivant, Et les Français l'appellent leur garant. Il regardait les payens fièrement^ Et les Français d'un air modeste et doux. Il leur a dit ces mots courtoisement : « Seigneurs barons, allez d'un pas tranquille.

62 LA CHANSON DE ROLAND. « N'oublions pas la devise de Charles ! » Et les Français poussent leur cri de guerre. Qui les ouït alors crier : a Monjoye I » D'un grand courage aura le souvenir. Ils partent, Dieu ! avec quelle fierté ! Éperonnant pour aller le plus vite ; Ils vont frapper : qu'ont-ils de mieux à fedre? Les Sarrazins ne sont pas eSrayés. Franks et payens^ voici qu'ils se rencontrent ! XVIII ,1.- ■ : . . . ; CE qu'il advient aux chefs payens qui avaient JURÉ de tuer ROLAND. C'est Aôlrotb, le neveu de Ma4:sUe, Qui le premier chevauchait en avant. Sur no9 Francis il dit de mauvais mots : « Férons (1) Français, aurez affaire à nous. (1) Les Sarrazins^ comme les chrétieDs^ font un grand usage du mot félon. Il ne faut pas toujours l'entendre dans le sens spécial de traître. Il signifie aussi méchant^ pervers^ astucieux, comme il est indiqué dans le glossaire de Burguy. On l'a vu avec ce sens à la page 5. Mais le mot félon ù., dans les chansons de geste, un sens technique. Il signifie implicitement traître à Dieu, infidèle par excellence, ou, comme disent les orientaux, Ghiaovr.

LA CHANSON DE ROLAND. 63 * « Vous a trahis, qui devait vous défendre. c(Fol est le Roi, qui vous laisse en ces gorges : « La douce France en perdra son renom, a Et Tempereur le bras droit de son corps. » Roland l'entend : Dieu! qu'il en eut grand deuil! Il éperonne et lance son cheval. Il va frapper Aélroth tant qu'il peut, Lui rompt l'écu, détache le haubert. Tranche le sein et lui brise les os, Toute l'échiné il sépare du dos ; Du coup de lance il lui fait rendre l'âme , Frappant si bien qu'il fait brandir le corps Et du cheval l'abat à pleine lance. En deux moitiés il a le cou brisé. Bien qu'il soit paort, Roland lui parle ainsi : a Outre, brigand l'empereur n'est pas fou (c Et n'a jamais aimé» la trahison. « Il a bien fait de nous laisser aux gorges.. • « N'y perdra pas do France sa gloire. ((Frappez, Français l le premier coup est nôtre ! (c A nous le droit, et ces gloutons (1) ont tort (2). » Aoi. (1) La mot «loutoa n'a pas Je sens spécial de la gourmandise. Il est très-fréquemment employé dans les chansons de geste. (2) Dans nos pommés du moyen-âge , la préoccupation du droit domine toutes les autres. Nul n'attaque sans affirmer son droit : la croyance universelle est que le droit triomphe, mais avec l'assistance de Dieu. Voir plus haut, page 33.

64 L'À CHANSON DE ROLAND. Un duc est là qu'on nomme
Falseron n'était fi^{re} au roi des Sarrasins Et possédait Daflen et Balbion. Il
n'y a pas félon plus endurci. Entre les yeux il a le front très large, Grand
demi-pied Ton peut y mesurer. Il a grand deuil de voir mort son neveu ! Il
sort des rangs, il s'expose en avant, Poussant le cri de guerre des payens ;
Puis il commence à provoquer les Franks :

LA CHANSON DE ROLAND. C5 Il interpelle ainsi les Sarrazins : c< Nous pouvons bien soutenir ce combat, « Car les Français y sont en petit nombre. « Ceux qui sont là nous devons dédaigner. c(Charles ne peut leur en sauver un seul ! « Yoici le jour où leur faudra mourir !)) Hais rarchevêque avait bien entendu. U n'est personne à lui plus haïssable. n a piqué des éperons d'or fin, Va le frapper d'une si grande force. Qu'il rompt l'écu, déconfit le haubert. Et dans le corps lui met son grand épieu. Frappant si bien qu'il &it brandir le corps ; A pleine lance il l'abat mort à terre. n se retourne et voit le glouton gir ; Ne laisse pas de lui parler ainsi : a Maudit payen, vous en avez menti !

The text on this page is estimated to be only 21.10% accurate

60 L'À tiHÀNSON DE ROLAND. Angelier rompt la boucle de cristal^ Dont la moitié lui tombe sur la tcfirrei Rompt le haubert, pénètre dans la cbair Et dans le cor^ts enfonce son épieu. Lé Sarrazin tombe tout d'une pièce, L'Ame de lui Satan emporte vite (i). hQi. Gérer atteint l'amiral Balaguer^ Lui rompt l'éou j démaille le haubert; Et dans le ccœur il lui tnet son épieii, Frappant si bien qu'il traversé le corps Et l'abat mort par terre à pleine lande. Olivier dit : « Notre bataille est belle I » Sanche le diiê Joint l'éniir de Moriane Brise Téeu couvert de fletirs et d'or,^ Le bon haubert, (pii ne peut le aetuver; Lui fend le cœur; le foie et le poumon Et l'abat inôrt, q[u'on plètire oli iju'on ^ ite (d). Turpin hd dit : «(6'est un edup de baron) % , -« _■ (1) Cette p^visioïi de la destinée fiituré des payétis èi âeà mU très se rencontre dans presque tous les poèmes, dans le Covenant Vivien, vers 1628, dans la Chanson d'Antioche, pagej 77 et 101 de la traduction, dans Parise la Duchesse, 2« édition, pages 19 et 22. (2) Dicton qui se retrouve avéb des variantes dans d'autres poèmes, notamment dans In Bataille d^Alqschamps, vers 3231.

The text on this page is estimated to be only 27.94% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 07 Puis Anséis laisse aller son cheval, n va frapper Turgis de Tourtelouse. L'écu lui rompt au-dessus de la boucle, De son haubert brise la double maille^ Lui met au corps le fer du bdn épieu^ Frappant si bien que tout le fer traverse. A pleine lance il le renversé mort. Et Roland dit :. « Yoilà le coup d'un brave! » Puis Angelier, le Gascon de Bordeaux, Son cheval pique et lui lâche les rênes. Il va frapper Escremiz de YaltemCj Lui froisse et rompt l'ecti qu'il porte au cou. Sur la tunique il fausse* le haubert (i), Le frappe au corps entre les deux mamelles; A pleine lance, il Tabat tûort de selle. Il dit aprèl t « Yùùs êtes tous perdus ! » Aoi. Et Gautier frappe un payen, Estorgant, Sur le rebord de Téeu^ par devant^ Dont il enlève éi îe roùgé et lé bMc. * . ■ • ' De Mn haubert il s^^are les pans, (0 Voir la noté de Génin^ page i09.

68 LA CHANSON DE ROLAND. Lui met au corps sou bon épieu tranchant, Et l'abat mort de son cheval courant. n dit après : a Vous n'aurez de garant (1). » Et Beranger ! Il firaippe Estramariz, Brise l'écu, déconfit le haubert, Lui fait entrer au corps son fort épieu Et l'abat mort entre mille payons. Des douze pairs payens dix sont ocds. n n'est resté que deux qui soient vivants : Le roi Chemuble et le preux Margariz (2). Margariz est très-vaillant chevalier. Et bel et fort et rapide et léger ! n éperonne ; il atteint Olivier, Brise l'écu sur la boucle d'or pur. Et lui conduit l'épieu le long des côtes. Dieu ne permit que le corps fût touché : La lance fix>isse et n'abat pas la chair. (1} Ici et à la page 94 ^ j*ai conservé la rime en ant. (2) Les autres ont été tués dans Tordre même où ils s'étaient offerts à Marsile. Chemuble va bientôt succomber; mais Ton ne voit pas la mort de Margariz et cependant il ne reparaît plus. Dans la suite de ce premier combat^ Turgis et Falseron sont tués une seconde fois. On peut supposer que quelque remapieur ou copiste aura supprimé ou altéré une strophe relative à Margariz. Peutêtre aussi Ta-t-on confondu avec Uarganice, voir plus bas.

LA CHANSON DE ROLAND. 69 Rien ne l'arrête, il dépasse
Olivier, * Et, pour rallier les siens, du clairon sonne. La bataille est
merveilleuse et confuse ! Le preux Roland ne s'en effraie pas. Tant que le
bois dure, il va de l'épieu. A quinze coups, il le rompt et le perd. Il tire alors
Durandal, son épée. U éperonne et va frapper Ghemuble, Lui rompt le
casque où luit maint escarboude (i), Coupe le cuir avec la chevelure, Coupe
les yeux et toute la figure, Le blanc haubert dont la maille est menue ; Et
tout le corps jusques à Tenfourchure, Avec la selle en or pur incrustée.
Jusqu'au cheval l'épée est arrivée. Et fend l'échiné en suivant la jointure (2).
Homme et cheval tombent sur l'herbe drue. Il dit après : « Brigand, malheur
à toi !

72 1A CHANSON DE ROLAND. Roland lui dit : «c Je vous nomme mon firère (i) ! ce Pour de tels coups notre empereur nous aime ! n ' De toutes parts on s'écria : ce Monjoye ! i» Aoi. Le preux Gérin est sur son cbeval Et son ami Gérer sur Passe-Cerf. Ils ont lâché la rêne, ils éperbnnent (2) Et vont frapper le payen Timozel^ L'un sur l'écu, F^autre sur le haubert, Les deux épiéux lui brisent dans le corps ; Sur un sillon ils le renversent mort. Je n'ouïs dire et je ne sus jamais Lequel des deux y fut le plus agile. Esprévariz, fils d'Abel, était là; C'est Angelier de Bordeaux qui le tue. Turpin après leur occit Siglorel ; Cet enchanteur a d^à vu l'enfer. Où l'a conduit Jupiter, par magie (3). c(* Nous en voilà délivrés î » dit Turpin. Roland répond : « Le brigand est vaincu ! « Frère Olivier, que de tels coups me plaisent I if> (1) Roland^ depuis cette adoption^ donne souvent le nom de frète à Olivier, dont il devait épouser la sœur Aude. (2) Ici et aux pages 62 et 93, le texte dit : brocher ad ait, ce qui veut dire : à toute force, àj'envi. (P. Génin.) (3) Le moyen âge considérait les dieux du paganisme comme ayant une existence. j:^eUe en qualité de démons ou de magiciens. Voir la note de F. Génin.

LA CHANSON DE ROLAND. 73 Et la bataille est devenue horrible ! Franks et payens merveilleux coups y rendent. Frappent les uns^ Ids autres se défendent. Et mainte lance est brisée et sanglante , Blaint gonfalon rompu, mainte devise. Tant de Français y perdent leur jeunesse, Ne reverront leurs mères, ni leurs femmes, Ni ceux de France attendant aux passages. Aoi. Charles le Magne en pleure et se tourmente^ Mais à quoi bon ? Il ne peut les aider ! Mauvais service a rendu Ganelon Lorsqu'il vendit les siens à Saragosse. Il y perdit ses membres et sa vie, Quand la cour d'Aix à mort le condamna; Puis avec lui trente de ses paa^nts, . Qui de mourir n'axraient pas la pensée. Aoi^ La bataille est merveilleuse et pesaiite. î frappent bien Obvier et Roland, Notre archevêque y rend bien mille coups. Les douze pâiï^ né sont pas en retard. Tous les Français frappent de même cœur. Meurent payens et par mille et par cents.

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

74 LA CHANSON DS ROJUIND. Qui ne s'enfuit, n'évitera la mort. Qu'il veuille ou non, il y laisse ses jours. Mais les Français y perdent leiu» mfiiUcmt (1)^ Qui ne verront lei^» pèred tn hum picoobe^y Ni l'empereur qui les attend aux gorges. On sent en Frattce une tourioèste étrwge^ On y entend le tonnoere et le vent. Il pleut, il gcète, «ft démeaurémpiit» La foudre tombe et souvent et menu. On sent treiobler |a terre en vérâté De Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, De Besançon jusqu'au port de Wisàant (2). Pas de uMôfion doâtlesmuEs ne se Gr|vepir A midi même y * grandes téftèhtes. Pas de clarté si le ciel nese huà^ Nul ne le voit ffnà |f>^ ae s'épofavMite. Plusieurs disaient qie tout est tttcminé, . . Que c'est l4i fin de ce siècle pnésenf ^u L'on ne sait rien et l'oft ne ditpaft viait C'est le gMmiàéBxài pour la mort de Bkdand t (1) Le texte dit : lor meilleurs g^amemenz. Ce qui signifie vêtements^ équipement^ aisément e^ auss^ 4é(6^8^^. > (2) Le port de Wissant entrp Boulogne et CSalais est souvent mentionné dans les poèmes du moyen âge. voir G'Uy db'BoUi^jbgne', vers 80^ la.BataiUe (fÀle8ch

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

LA CHANSON DK ROLAND. 7li ^x LA GRANDE ABldS DBS
SAURA CTWS AXTi^UB ^ 8(Xf IQfJR MOTBB ARRIÈRR-*Gi8D£:.
Tous les Français ont fimppé de bon eeettr. Ils ont occis les payens par
milUeis. De cent milliers il ne s^en sauve deux. ^ Roland a dit : (c Nos
hommes sont très-braves ! « Et sous le ciel nul n'en a de meilleurs. « Il est
écrit dans la Geste française « Que Charlemagne a de bons eombattaûtsl)>
Les Français vont parle ckamp de bataille. Chacun recherdie avec amotir les
sâens, Et tendrement pleure sur ses parents. Surgit Marsile avec sa grande
armée ï aoi. Marsile vient le Icmg d*mie vallée, Avec le gros des payens
réœiis, Qu'il a rangés en trente bataillons. De pierres d^or les casques
reluisaient, Lps bons écms, les cuirasses frangées. MiUe ^kwons y
somment 1^ fanfare; Grand est le bruit par toute la contrée.

76 LA CHANSON DE ROLAND. « Frère Olivier, mon ami, dit Roland, c(Le félon Gane a juré notre mort, a La trahison ne peut être celée. a Grande vengeance en prendra Tempereur. a Bataille forte et rude nous aurons. «(Homme ne vit im tel rassemblement. a J'y frapperai, moi, de maDurandal, « Et vous, ami, frappez de Hauteclaire. c(En tant de lieux, nous les avons portées, « Et nous avons gagné tant de combats ! a On ne pourra faire chansons contre elles ! » aoi. Marsile voit le martyre des siens. Il fait sonner ses cors et ses trompettes. Puis il chevauche avec sa grande armée (1). Devant chevauche un Sarrazin, Abisme. Il n'y a pas plus félon dans la bande. Il est souillé de vices et de crimes. Il ne croit pas en Dieu, fils de Marie. Il est tout noir comme la poix fondue. Il aime mieux trahison et carnage Que tout l'argent et tout l'or de Galice. On ne le vit jamais jouer ni rire ; Mais il est brave et d'une grande a^dace9 (1) Le texte dit : Sa grant ost banie; c'est-k-dire, convoquée par le ban. De même^ à la page 12^ Roland dit à Gharlemagne: En Sarraguce menez vostre ost banie.

LA CHANSON DE ROLAND. 77 Et pôtur cela cher au payen
Marsile , lient le dragon où sa gent se rallie. Jamais Turpin n'aimera ce
payen. Dès qu'il le vit, il voulut le frapper. Tranquillement il se dit en lui-
même : « Ce Sarrazin parait fort hérétique !

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

78 LA CHANSON DE ROLAND. De diamants, d'esearboudes
ardentes ; L'émir Galaf lui transmit cet écU^ Qu'au Yal-Métas un diable lui
dotma. Sans épargner^ Turpifa frappe Técu j Après ce coup> il ne rdut un
denier. Wxm flanc à l'autre il pei^ le payen Et l'abat mort sut* une place
vide. Et les Français disent : a Quel grand courage ! a Avec Turpin la croix
est bien gardée I y> Les Franks vajràieilt les f^f^iis si nombreux ! De toutes
p&ttÉ les champs bu sôit coUTerts. Chacun réclame Oliviei* et Roland ,
Les douze pairs pour étte Iburs gérants. Alors Turpiii lèilt dii tout ce qu'il
pensé : « Seignenhr bmràs^ n'aUes pas débiller l «c Au nom dé Dieu, qtie
tous ne fuyiez pas I a Qu'on n'aillé pHà èhansonner contre nous ! a II nous
vaut mietix n&ourit en combattant I (c C'est notre s6i4; : nous finirons ici :
((Après ce jàiiT, Hé séTbnd j^lus vitantt. a Mais je Yonè suis bien j^sirant
d'une diose; « C'est que le saint paradis vous attend : a Vous siégerez parmi
les bienheureux ! 2> Et sur ces mots, les Français s'enhardissent. 11 n'est
aucun qui n'ait crié : « Monjoye ! » aoi. •-9

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 79 xxt EXPLOITS
MERVEILLEUX d'oUVIER, DE TURPIN ET DE ROLAND. Il y auidt tti
bhef dé BdragMtMi J Une moitié de la vUlë est à lui : C'est Climorin, qiû
il'êteti paé prod'hommfe ; Il a reçu la ibi dli eo&tè GAiiè^ Par amitié le
baisa iltir h, botiche Et lui donna ion bUMpiè à Baràgosse (1). Il dit qu'il
Yètrt hôiliir Te(rlSB-maj6^^, Qu'à Charlemagne il prendra la eotlroiilè.
Son bon cheval, qu^ôn ridiÀme BarbàJiiMéhe; Est plus léger qu'é^rvier,
^'hirôtlde. Il l'éperoimë et M l&che les rênes. Il va fi*appêr Ângelier de
Gascogne^ Que n'ont sauvé l'écû ûi la euilhassè^ De son épieu lui met la
poiite aîi ec^rps. L'atteint si làèà qtJÀ tout te 1er pasiie ôiltre : (1) Voir
pages 32 et 33. Le nom de Climorin est ici légèrement modifié^ comme
celui d*Estramariz^ à la page 70. Climorin a donné un casque à Gane.
L'épée lui a ^ offerte par Viddabrtiii^ qui va bientôt reparaître^ et au sijget
duquel on rappellera cette épée donnée h. Gane. Aussi y a-t-il dans le texte
qui dit ici épée une erreur évidente que j'ai dft corriger 6n mettant castfue.

80 LA CHANSON DE ROLAND. A pleine lance, il l'abat mort à terre , Après s'écrie : « Ils sont bons à confondre, « Frappez, payens, pour rompre cette presse. r> Les Franks disaient : a Dieu ! quel deuil de brave homme ! j AOL Le preux Roland interpelle Olivier : « Mon compagnon, voilà mort AngeUer ! « Nous n'avions pas plus vaillant chevalier, — « Dieu me le donne à venger, répond-il, » Il a piqué des éperons d'or pur; De Hauteclaire est l'acier tout sanglant. Avec vigueur il frappe Climorin, Brandit son coup et le Sarrazin tombe. Les démons vite ont emporté son Ame. Puis Olivier occit le duc Alphen. D'Escabadiz il a tranché la tête. Désarçonné sept cavaliers arabes, Qui plus jamais ne pourront guerroyer. a Mon compagnon, dit Roland, est fitché, aoi. Ailleurs était le payen Valdabrun ; 11 éleva le roi Marsilion. Il est le chef de quatre cents vaisseaux ;

LA CHANSON DE ROLAND. 81 Tous les marins ne réclament que lui. Par trahison il prit Jérusalem ; Il viola le temple Salomon (1),
 Devant les fonts occit le patriarche. Il a reçu la foi du comte Gane, Et lui donna l'épée à riche garde (2) . Son bon cheval, qu'il nomme Gramimond, Est plus léger que ne l'est un faucon : n l'a piqué des éperons aigus ; n va frapper Sanche, le riche duc, Lui rompt Técu, hii brise le haubert. Lui met au corps les pans du gonfalon, A pleine lance il l'abat des arçons. « Frappez, dit-il, payens , nous les vaincrons ! x^ Les Franks disaient : « Dieu ! quel deuil de baron ! p AOI. Le preux Roland, quand il vit Sanche mort. On peut savoir quel grand deuil il en eut. * (1) Le trouvère veut parler sans doute de l'église du SaintSépulcre et des autres lieux-saints de la Palestine. La préoccupation de la croisade se retrouve dans presque toutes nos chansons de geste. (2) Voir la note de la page 79. Le texte porte : Il li dunat s'épée e mil manguns. Le trouvère ne veut pas dire que cette somme a été donnée à Gane : c'est une réminiscence de ces vers : Tenez m'espée^ meilleur n'en at nuls homs! Entre les helzaé plus de mil manguns. (Page 32.) 6

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

82 LA CHANSON DE ROLAND. Il éperonne, il éo^àH à totitë
fotCé, Tient Durandal, qui TAut plus qtfe Tto fin, Et va frapper Valdabrun
tant itjt^{il} petit Sur son bon casque oi^{né} de pierreiHieB[^] Tranche la tête et
Tarmure fet le cor^{^^} Avec la selle, incrustée en or pUr[^] Profondément entre
au dos dû chef al : f Tous deux sont morts[^] qu'on le blâme ou le lo^é.
Payens disaient : « Ce coup nous est trop dm*! i> Roland répond : u Ne^{ùis}
aimer IeH vôtres; ce Par-devers voua est l'orgiieil et le tôrl ! d aoï. . i • r ■ . •
. » Un ÂMcain est ià[^] venu d'Âfricgie. C'est Malcùidant, le fils du roi
Maleud. Son armement est tout en or battu. Plus que tout autre au soleil il
reluit Sur son cheval qu'il nomme Saut-PerdU; Aucune bôte au*ji vite ne
court. n va frapper Anséis svœ l'écu, ftànl le vëriiniBil et l'azur sôUl brfeès';
De. son haubert il fracasse les pans[^] Lui met au corps et le fer et le bois. Le
comte est mort et son temps est fini (1). Les Franks disp^{ient} : ce Qnët
dommage, baron ! » (1) Dans Gaufreif, p^{ge} 4, Anséis ceft pettt-fils dfe
Doon de Mayence et fix de h sitpr Knllon.

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 83 Tôirpiiii fiUàit par le champ de
batoille ; Tel tonsuré jamais nechanta messe, Qui de son corps ait fait tant
de prouesses. (1 Dieu te le rende, a-t-il dit au payen ;

84 IJi CHANSON DE ROLAND. Seigneur d'Envers sur Rhône et de Valence, Il l'abat mort. Payens s'en réjouissent. Les Franks disaient : a Comme les nôtres tombent! b Le preux Roland tient son épée en sang, n entend bien que les Français se troublent, A si grand deuil qu'il est près d'éclater. c(Dieu te confonde, art-il dit au payen ; « Tu m'as occis qui je te vendrai cher ! » Il éperonne, et son cheval s'élance : Lequel paiera? car ils sont en présence. Grandogne était et prudhomme et vaillant, Et vigoureux et brave combattant. Sur son chemin il rencontra Roland. Dès qu'il le vit, il le reconnut bien Au fier visage, au corps qu'il avait noble, A son regard comme à sa contenance. Il ne peut pas s'empêcher d'avoir peur, n voulait fuir, mais il ne le put pas. Roland le frappe avec tant de vigueur ! Jusqu'au nasel il lui fend tout le casque. Tranche le nez, et la bouche, et les dents. Le corps entier et la cotte de mailles, Les bords d'argent de la selle dorée. Et du cheval le dos profondément.

LA CHANSON DE ROLAND. 85 Homme et cheval sont occis sans remède. Les Sarrazins tout dolents gémissaient; Les Franks disaient : a Notre garant bien frappe ! » XXII GOMMENT APRES LE CINQUIEME CHOC, IL NE RESTE PLUS QUE SOIXANTE FRANÇAIS. Et la bataille est grande et merveilleuse ! Les Franks frappaient de leurs épieux brunis. Vous eussiez vu grande douleur des gens ! Tant d'hommes morts ou blessés et sanglants ! L'un glt sur l'autre ou de face ou de dos (1). Les Sarrazins n'y peuvent plus tenir. Bon gré, mal gré, ces payens déguerpissent : Les Franks les ont chassés de vive force, aox. (1) Nos trouvères excellent dans la peinture de ces mêlées. Voir notamment Garin le Loliérain, page 208 de la traduction et surtout RaoiU de Cambray, page 117^ strophe GXLV : Lors véissiés une dure meslée. Tant hanste fraindre^ tant targe troée^ £2t tante broigne desmaillée et Causée : Tant pié^ tant poings tant teste colpée^ Tant bon vassal gésir goule baée. Des abatus est jonchié la prée, , Et des navrez est Ferbe ensangletce. *

86 LA CHAISON DE ROLAND. La bataille est merveilleuse et hâtive ! Les Franks frappaient avec force et colère, Tranchaient les poings, les côtes, les échine. Les vêtements jnsques à la chair vive. Et le sang clair coulait sur l'herbe verte. Terre-major, Mahomet te maudit : Plus que toute autre est ta race hardie (1) ! Il n'est payen qui n'ait crié : « Marsile !

LA CHANSON D{ : ROLAND. 87 Notre archevêque i^vec son épieu frappe. Des payéns morts on connaît bien le nombre, Car c'est écrit dans les chartes et brefs. La Geste (1) dit plus de quatre milliers. Â quatre chocs les Franks ont résisté ; Mais le cinquième est cruel et foneste ! Tous sont occis, ces chevaliers français, Soixante hormis ; Dieu les a préservés ! Ils se vendront bien cher avant qu'ils n^eurent. XXIII ROLAND SONNE DU COR ET COMIVIENT SES TEMPES SE FENDENT. Roland des siens a vu la grande perte, agi. Il interpeUe olivier, son ami. "' ' « Beau cher ami, par Dieu qui vous protège, « Voyez gésir à terre tant dé bravéïs f «Plaindre pouvons France douce, la belle, « De tels barons qu'elle reste déserte ! ' « Roi, notre ami, que n'êtes vous ici? a Frère OUvièr, comment pourrons-nous faire ? « Comment à Charle envoyer des nouvelles ? •(1) Voir la note de la page 41, et Aubery le Bourgoing, page io9.

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

88 LA CHANSON DE ROLAND. Olivier dit : ce Je ne sais nul
moyen. ((Mieux vaut mourir que d'encourir la honte, d AOI. Roland lui dit
: « Je sonnerai du cor : a Charle entendra, qui passe aux défilés. a Je
garantis que les Franks reviendront. » Olivier dit : « Ce serait grande honte ;
a Pour vos parents ce serait un afiDront Wht G«r«nl ée FMar. A«de êUit
iSanne à RoUad.

LA CHANSON DE ROLAND. 89 Roland répond : a Pourquoi cette colère? » Olivier dit : « Ami, c'est votre faute. « Car le courage est sens et non folie. « Mesure vaut mieux que témérité. « LesFranks sont morts, c'est par votre imprudence! a Charles de nous n'aura plus de service. « Vous m'eussiez cru, le roi fût retourné, « Et nous eussions gagné cette bataille. c(Le roi Marsile eût été pris ou mort, « Nous a perdus votre témérité. a Charles le Grand de nous n'aura plus d'aide, Un homme tel, on n'en reverra plus (1) ! a Vous y mourrez : France en sera honnie.

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

90 LA CHANSON DE ROLAND. a Que le Roi vienne ; il pourra nous venger. oc Il ne faut pas que les payens échappent. a Nos Franks ici descendront d^ cheval, aoi. Avec doulQUT) avec si grand elfbrt. Le preux Roland a sonné de son cpr Que le sang clair lui jailUt par la bpuche. (1) Le texte dit : en aîtres de musters. Ce mot, dérivé du latin atrium, signifiait parvis. La place qiii est devant les églises servait de cimetière. Atre signifie aosti cimetière. (Note de F. Génin.)

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

1A CHANSON DE ROLAND. 91 De son cerveau les tempes sont
rompues. Le bruit qu'il fait de son cor est très-grand. Charles, qui passe aux
défilés, l'entend ; Naymé l'entend : tous les Français écoutent. « Tentends le
cor de Roland, dit le Roi. ce Il les ocoit et ^t laver le phamp (c Pour que
leur sang |ie parût pas sur l'bf^ (jf)• a Pour un seu| Uèvpe il corne tout*un
jour | « Avec ses pairs il e9t à* plaisanter. « Qui, sous le ci^, Jîoserait
provoquer? « Chevauchez 4

92 LA CHANSON DE ROLAND. XXIV CHARLEMAGNE
 RETOURNE SUR SES PAS AVEC LÀ GRANDE ARMÉE. Le preux
 Roland a la bouche sanglante, De son cerveau les tempes sont rompues, n
 corne encore avec peine et douleur. Charles Tentend et les Français
 l'entendent. Le roi leur dit : a Ce cor a longue haleine. y> Nayme répond : a
 Roland est en détresse, ce Bataille y a ! Celui-ci qui voulait « Vous le
 cacher, il l'a trahi, c'est sûr ! a Adoubez-vous ! criez votre devise ! « Et
 secourez votre noble famille % a Bien l'entendez, Roland se désespère (1).
 n (1) Il y a une scène analogue dans la Mort de Garin le Lohé* rain. Tel
 paor ot rorguillex Fromendins Qu'il ne tornast pour tout Tor que Dicx Qst.
 Le destrier broche, si s'en est départis Et prist Glarel, si le sona trois cris.
 Quant Font ol et parent et ami^ Dist l'un à l'autre : Avez le vus oï? (Page
 228 de l'édition de M. Duméril.}

LA CHANSON DE ROLAND. 93 Notre empereur a fait sonner ses cors. Français ont mis pied à terre ; ils s'adoubent De bons hauberts^ de casques et d'épées, De beaux écus et d'épieux grands et forts. Les gonfalons sont blancs, vermeils et bleus. Tous les barons montent leurs destriers, Éperonnant tant que les gorges durent. Tous l'un à l'autre ils se disaient en route : « Si nous voyions Roland avant qu'il meure, K Ciommie, avec lui, donnerions de grands coups !)» Mais c'est en vain : ils avaient trop tardé ! L'ombre de nuit s'éclaircit ; le jour vient. Sous le soleil reluisent les armures ; Casques, hauberts jettent grande lueur, Et les écus qui sont bien peints en fleurs, Et les épieux et les drapeaux dorés. Notre empereur chevauche avec colère. Et les Français anxieux et dolents. n n'en est pas qui durement ne pleure. Et pour Roland n'ait une grande peur. L'empereur fidt prendre le comte Gane ; Il le confie aux gens de sa cuisine. Puis interpelle ainsi Bégon, leur chef : ((Bien me le garde ainsi, comme un félon.

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

94 LA CHANSON DE ROLAND. (c Qui m'a trahi ma noble parenté. » Bégon le prend, lui donne pour gardiens Cent cuisinieita, des meilleurà éi deii ^ii*èsi; Ils épilëiéht 1^ Wrbe et seis niôtistaèheij; Chacim du Ipoiyyg le frâ^^t^iàit ^^atité tà^pé. Ils l'ont battu dé batoûd et dé vé^gêts. Puis ik d)it iMs Uh ooUiei' à i^h éott, Et comme ûA o\m il l'y ont èhèhàlné. Par déshonâèttt font inis strf ûii sôftiiiiiôî?. Ils le ti^âârobt taht îjU'iiChk^ië iti 16 i^etidêtit. Les mony iôfiit Ym\à et tSiiébl^UJi: ëf ^tSâHSi; M. Les vaux profonds, rapides les torrents : Clairons sonnaient et derrière et devant. Ils répondaient tous au èb)^ ^ ^

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

tA CHANSON DE ROLAND. 95 Comme, èvèò hd>
frap]^éraient-ilB gaimentt Mais à quoi boh? G'eiftt inutilement^ Trop ont
\\ÈJt6è ! m t>etivtent être à temps ! aoi. Le roi c&ex^uchct avec jurande
eolèite> Sur ^cto^^ûHse i^t sa blâmée bâi^i Tous les barons de Financé
ép^onnaient. Il n'en eét]^ C[à ne montra

96 LA CHANSON DE ROLAND. c(Meilleurs guerriers, jamais on n'en a vu ! ((Si longuement vous m'avez tous servi ! a Vous avez pris tant de pays pour Charles ! « Pour quel malheur il vous avait nourris ! a Terre de France, êtes si doux pays, a Par ce désastre aujourd'hui dépeuplée (i)!

98 LA CHANSON DE ROLAND. « Tu le paieras avant de me quitter, ((Et tu sauras le nom de mon épée. » En vrai baron il va frapper Marsile« Il tranche au roi le poing de la main droite ; Puis prend la tête à Jurfaleu le Blond (C'était le fils du roi des Sarrazins). Payens criaient : « Aide*nous, Mahomet I ce Vous tous, nos Dieux, vengez-nous donc de Charles! ce En cette terre il nous mit tels félons ce Qui pour mourir ne fuiront pas le champ. » L'un dit à l'autre : a Or donc, enfuyons-nous I » Et sur ce mot, cent mille hommes s'en vont. Qu'on les rappelle, ils ne reviendront pas ! AOi. Mais à quoi bon? Si Marsile est en ft^te. Est resté là son oncle Manganice (1), Qui tient Carthage à son frère Garmale * Et l'Ethiopie, une terre maudite. La noire gent, dont il est le seigneur^ A le nez grand et les oreilles larges. Ensemble ils sont plus de cinquante miUe. Ils chevauchaient fièrement, en colère. Et répétaient la devise payenne. « Nous recevrons, dit Roland, le martyre j ce Je le sais bien, nous n'avons guère à vivrez (1) Ne pas le confondre avec Margarîz de Sibille. Voir page 68.

100 LA CHANSON DE ROLAND. Ils se disaient : Là,
Marganice est sur un cheval bai, Il pique bien de ses éperons d'or, Frappe
Olivier dans le dos par derrière, Le blanc haubert lui détache du corps. Et
fait sortir l'épieu par la poitrine. « Vous recevez un bon coup, lui dit-il,
Olivier sent qu'à mort il est frappé, Tient Hauteclaire au bon acier bruni. Et
va frapper le payen sur son casque (1), Dont les fleurons et les pierres
jaillissent. n lui trancha la tête jusqu'aux dents. Brandit son coup dont il
l'abattit mort. Il dit après : a Payen, sois-tu maudit I

LA CHANSON DE ROLAND. 101 Olivier sent qu'à mort il est blessé : De se venger il n'aura le loisir. Dans la mêlée, il frappe comme un brave. n leur tranchait les lances, les écus, Les pieds, les poings, les selles et les côtes. Qui l'aurait vu démembrer les payens. L'un jnort sur l'autre à terre les jeter, D'un bon guerrier pourrait se souvenir ! Le cri de Charle il ne veut oublier : aoi. Roland regarde Olivier au visage : Le teint est bleu, pÀle et décoloré ; Le sang tout dair coule le long du corps. Et sur la terre en retombent les gouttes. « Dieu! dit Roland, je ne sais plus que fah*e. a Votre courage, ami, vous est funeste. a Nul ne sera qui vaille autant que toi (1) !

(1) Dans cette strophe et dans d'autres passages que j'ai laissés intactSy le trouve^{re} comme certains auteurs latins du moyen âge[^] emploie dans une même phrase le singulier et le pluriel du pronom de la deuxième personne. Voir aussi la Bataille (TAleschamps, aux vers 1374-75 et 7725.

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

102 LA CHANSON DE ROLAND. « Eh! France douce, aujourd'hui restes vide « De bons guerriers j confondue et déchue (1)! a Notre empereur en aura grand donunage I » Sur son cheval, à ces mots, il se pftmel aoi. Voici Roland pâmé sur son cheval, Et son ami blessé mortellement. Il a saigné tant que ses yeux sont troubles; Il ne peut voir ni de près ni de loin. Ni clair assez pour distinguer quelqu'un. 11 rencontra Roland, son compagnon. Frappa si fort sur son casque doré Qu'il le fendit jusques à la visière ; Mais dans la tête il ne pénétra pas. Sur un tel coup, Roland Ta regardé; 11 lui demande avec calme et douceur : a Mon compagnon, le fltes-vous de gré T a Je suis Roland qui vous a tant aimé. a Vous ne m'aviez défié nullement (2). » (1) Void ces beanx yen, dont } *ti rendu le nwnvemeni d'orné manière bien imparfaite : E^ France dulce^ cum hoi remeindras guaste De bons vossals^ cunfunduc et chaiète ! (2) On ne pouvait s'attaquer ni chercher à se nuire avant d'avoir^ par un défl, prévenu son adversaire de se tenir sur set gardes. Gane a eu soin de défler Roland et les douze pairs (page 17)^ et il le i;appellera au début du procès. Le roman de Girard de Vianc raconte les aventures à la suite

LA CHANSON DE HOLLAND. 103 Olivier dit : ne vous entend
parler,

104 LA CHANSON DE ROLAND. Le preux Roland le pleure et se désole. Jamais sur terre homme plus désolé ! Quand Roland voit que mort est son ami, Et gît couché la face contre terre, A le pleurer il se prend doucement : a Mon compagnon, vous étiez trop hardi. a Des jours, des ans ensemble avons été. a Mal ne me fis, ni je ne t'offensai, a Et quand tu meurs, ce m'est douleur de vivre! i» Puis, à ces mots, Roland tombe pâmé Sur son cheval qu'on nomme Yaillantif ; Mais retenu par ses éperons d'or. Par où qu'il penche il ne peut pas tomber. XXVII COMMENT HI NE RESTE PLUS QUE TROIS FRANÇAIS VIVANTS. Dès qu'il a pu recouvrer connaissance Et revenir de cette pâmoison. Bien grande perte apparut à Roland. Français sont morts : il les a tous perdus,

ÙL CHANSON DE ROLAND. 105 Fors l'archevêque et fors
Gautier de Luz. Gautier revient de là-haut, des montagnes, Oû ceux
d'Espagne il a bien combattu ; Ses gens sont morts : les payens ont vaincu.
Qu'il veuille ou non, par les vallons il fuit ; Il appelait Roland à son secours.

106 LA CHANSON DB ROLAND. « Lâche est celui qui les
laisserait fair ! i» Lors laliuée et le cri recommencent ; De toutes parts on
vient les assaillir, aoï. Le preux Roland est un noble guerrier t Gautier de
Luz est bien bon chevalier, Et rsurchevèque homme brave éprouvé !*
Aucun ne veut rien laisser faire aux autres. Dans la mêlée ils frappent les
payens. Mille d'entre eux avaient mis pied à terre, Sur leurs chevaux ils sont
quarante mille, Qui de trois Franks n'osaient pas s'approcher. Ils leur
lançaient des piques, des épieux. Des javelots, des flèches et des dards. Aux
premiers coups ils ont occis Gautier; Turpin de Reims a son écu percé.
Brisé le casque et la tête blessée ; Tout son haubert est rompu, démaillé ; n
est blessé de quatre épieux au corps. Et dessous lui son cheval est occis.
Or,c'estgrand deuil quand l'archevèquetomb^lAoï. Turpin de Reims, quand
il se sent tombé, Et dans le corps frappé de quatre épieux. Rapidement, le
brave, se relève. Cherche Roland, accourt auprès de lui

LA CHANSON DE ROLAND. iff Et dit ces mots : « Je ne suis
pas vainctij

108 LA CHANSON DE ROLAND. Il veut savoir si Charles
reviendra. Souffle en son cor, qui sonna faiblement. Charles s'arrête, il
écoute le cor : a Seigneurs^ dit-il, nos affaires vont mal. a Mon neveu va
nous manquer aujourd'hui; a J'entends au son qu'il ne vivra plus guère,
Soixante mille avec force ont corné : Monts résonnaient^ vallons y
répondaient. En l'entendant, les payens ne rient pas. Ils se disaient : m Nous
allons avoir Charles I a Charles le roi revient ; de ceux de France, AOi. a
Nous entendons les clairons résonner.

LA CHANSON DE ROLAND. i09 Lors quatre cents se
rassemblent en armes, Et des meilleurs qui soient dans leur armée ; Avec
vigueur ils attaquent Roland. Le noble comte, assez a-t-il à faire ! aoi. Le
preux Roland, quand il les voit venir, Se fait plus fort, plus fier et plus
solide ; Ne lâchera tant qu'il sera vivant. Sur son cheval, qu'on nomme
Yaillantif, Il pique bien des éperons d'or fin ; Et dans la masse il va les
assaillir. Ensemble avec l'archevêque Turpin. Les Sarrazins se disaient : a
Sauvons-nous ! c< De ceux de France on entend les clairons ; c(Charles
revient, le puissant empereur ! » Le preux Roland n'aima jamais les lâches,
Lea orgueilleux, ni les hommes méchants, Ni chevalier s'il ne fut bon
guerrier. Il appela l'archevêque Turpin : « Moi, je chevauche et vous êtes à
pied ; mbre des ennemis vivants.

110 hk CHANSON DE ROLAND. a Nous allons rendre aox
payens cet assaut.

LA CHANSON DE ROLAND. Li XXIX COMMENT
l'archevêque Turpin donna l'absoute à Français.
Payens s'en vont, faciles et courroucés ; Devers l'Espagne ils se
précipitaient. Le preux Roland ne peut pas les poursuivre, Il a perdu son
cheval Yaillantif. Qu'il veuille ou non, à pied il est resté. Puis il alla pour
aider à Turpin, Il délaça son casque de la tête^ Il enleva le blanc haubert
léger, Il découpa son surtout en entier. Il en plaça les morceaux sur les
plaies, Contre son sein il embrassa Turpin, Sur l'herbe verte avec soin le
coucha Et doucement lui fit cette prière : « Homme de cœur, donnez-moi
mon congé. Nos compagnons qui nous étaient si chers, « Ils sont tous
morts : ne les oublions pas. c< Je veux aller les chercher dans la foule, tt Et
devant vous les porter et ranger* » Turpin lui dit : (c Allez et revenez : « Le
champ est vôtre et mien, grâce à Dieu ! »

112 LA CHANSON DE ROLAND. Roland tout seul, par le
champ de bataille, Fouille les vaux et fouille les montagnes. Le preux
trouva Gérer avec Gérin, Et Béranger et le marquis Othon, Puis il trouva
Sanche avec Anséis, Trouva Gérard, le vieux de Rossillon. Le preux Roland
les a pris un par un, Les a portés tous devant l'archevêque. Et les a mis en
rang à ses genoux. Turpin ne peut s'empêcher de pleurer. Lève sa main et
bénit les Français. n dit après : c< Vous eûtes du malheur ! a Seigneurs, que
Dieu place toutes vos âmes a Au paradis, parmi les saintes fleurs (1). a Ma
propre mort me donne tant d'angoisses t

LA CHANSON DE ROLAND. 113 A Roland retourne, il cherche dans le champ. Lors il ifetrouve Olivier, son ami, Contre son sein étroitement l'embrasse, Du mieux qu'il peut, l'apporte à l'archevêque. Sur un écu près des autres le couche, Et l'archevêque absout et les bénit. Lors la douleur et la pitié redoublent. Et Roland dit : ((Olivier, bel ami, m Vous fûtes fils au vaillant duc Renier,

m LA CHANSON DE ROtAND. Il s'attendrit, il commence à pleurer. Et son visage est tout décoloré ; Il a tel deuil qu'il ne peut se tenir ; Qu'il veuille ou non, à terre il choit pâmé. Turpin lui dit : (c Vous fûtes trop vaillant ! t> Quand Tarchevèqtue a vu Roland pâmer, Il eut tel deuil, jamaii^ n'en eut si grand. Il étendit la main et prit le cor. En Roncevaui il est une eau courante, Il veut aller pour donner à Roland. Son petit pas il marche en chancelant, Si faible il est qu'il ne peut avancer. N'en a la force, a tft)p perdu de sang. Avant qu'il puisse aller un seul arpent. Le cœur lui faut, il retombe en avant. Et de la mort il ressent les angoisses. Le preux Roland revient de pâmoison. Se met sur pieds , mais a grande douleur ; Car il regarde en amont, en aval : Sur l'herbe verte, un peu devant les autres. Il voit gésir le noble chevaUer, notamment Guillaume d'Orange, par Jonckbioet, tome II, pages H et 12; Fierabras, ^Sige 11; GaM/*rey, page27; Girard de Viane, page 133.

LA CHANSON DE ROLAND. 115 Turpin, que- Dieu mit sur terre en son nom. « Meâ culpâ, » dit-il les yeux au ciel. Et, les deux mains jointes, il priait Dieu Pour qu'il reçût au paradis Turpin. Mort est Turpin, le bon guerrier de Charles! Par grands combats et par très-beaux sermons, Contre payens il fut toujours champion. Lui donne Dieu sa bénédiction ! aoi. Le preux Roland voit l'archevêque à terre ; Hors de son corps il voit gir les entrailles. Et sur le front bouillonner la cervelle. Sur la poitrine, entre les deux mamelles^ Il a croisé ses mains blanches ei belles (1). Puis il le plaint à la mode de France : d Eh ! chevalier de bonne aire, homme noble,

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

116 LA CHANSON DE ROLAND. XXXI POURQUOI ROLA5D
ESSAYE Vfe BRISER 805 HpAb» Boland sent bien que la mort loi est
proche. Le cervelet lui sort par les oreilles. n priait Dieu pour qu'il sauvât ses
pairs. Et pour M-même invoquait Gabriel. n prit son cor, pour n'avoir de
reproche. Et Dorandal Fépée en l'autre main. Pins loin qu'un trait lancé par
arbalète (1), n s'avança sur la terre d'Espagne, Gravit un tertre. Au-dessous
d'un bel arbre n y avait quatre marches de marbre. Sur l'herbe verte il tombe
à la renverse ; Là s'est pâmé, car la mort lui est proche. (1) MM. Francisque
Michel et Génin lisent : . D*nn arbaleste ne poet traire nn quarrel. M.
MQller lit ; Plus qu'arbaleste ne poet traire un quarrel. J*adopte^ avec M.
Louis Moland^ le sens donné par le texte de Gcettingne. Il importe, en effet,
comme on le verra plus bas, de bien préciser que Roland est resté maître du
champ de bataille et qu'il est mort sur la terre étrangère cunquerr animent.

LA CHANSON DE ROLAND. 117 Hauts sont les pics et très-hauts sont les arbres. Il y a là quatre marches de marbre. Le preux Roland pâma sur l'herbe verte. Un Sarrazin toutefois le guettait; Il se feint mort, il gît entre les autres, De sang salit son corps et son visage, Saute sur pieds, se hâte de courir. Il était beau, fort et de grand courage ; Par son orgueil lui vient mortelle rage ; Saisit Roland et son corps et ses armes. a Vaincu, dit-il, est le neveu de Charles ! a Je porterai cette épée en Syrie ! » n la tirait, Roland s'en aperçut. Roland sent bien qu'il lui prend son épée. Ouvre les yeux et ne lui dit qu'un mot : « Je le sais bien, tu n'es pas im des nôtres ! » Il tient le cor, qu'il n'eût pas voulu perdre : Il en frappa le payen sur son casque. Brisa Tacier et la tête et les os, Lui fit sortir les deux yeux de la tête ; Juste à ses pieds il l'a renversé mort. c(Brigand, dit-il^ tu fus donc si hardi (c De me saisir soit à droit soit à tort ? « Qui l'apprendra te tiendra pour im fou !

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

118 LA CHANSON DE ROUÏNQ. « « En est fendu le pavillon du
cor, « Tous les cristaux et l'or en sont tombés. » Il s'aperçoit qu'il i^ perdu
la- vue, Se met sur pieds, tant qu'il peut is'éverti}^ ; Mais son visagQ a
perdu sa couleur. Devant Roland est une pierre bnui(Q ; Dix coups il frappa
^i^ deuil M ps^ raaoune. Grince l'acier, ne rompt ni ne ^'ébrf^h^^ Le comte
dit ; a Aide, mainte Marie!

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

LA CHANSON DE QOLAND. 119 Quand il voit bi, en qu'il ne
peut jia briser, Il recommence à la pjaïncine à soi-mèjzie : « Eh ! Durandal,
que tu es daire et {flanche!

120 LA CHANSON DE I^pLAND. c(Ai-je conquis de pays et de
terres,

LA CHANSON DE ROLAND. 121 XXXII COMMENT

ROLAND SE CONFESSE A DIEU. Roland sent bien que la mort le prend tout, et de la tête au cœur lui descendait. n est allé sous un pin en courant, n s'est couché le sein sur l'herbe verte ; Il met sous lui son épée et son cor ; Vers les payens il a tourné sa tête. Et s'il le fait, c'est qu'il veut être sûr Que Charles dise, et toute son armée. Le noble preux, qtfil est mort en vainqueur. Il bat sa coulpe et souvent et menu (1), Pour ses péchés il offre à Dieu son gant. AOi. Roland sent bien qfue son temps il n'a plus. Là, sur un pic et tourné vers l'Espagne, Il a firappé d'une main sa poitrine. « Meâ ctUpd^ mon Dieu, par tes mérites, a Pour mes péchés, les grands et les petits, (1) C'est-à-dire, il dit med culp'd, en se frappant la poitrine. Voir la note de la page 59.

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

12? LA CHANSON DP ROJAND. « Que j'aurai faits dès l'heure
où je suis né

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

LÀ CHANSON W ROLAND. 1S3 XXXIII CHARLBMAGNE
PARVIENT A RONCEVAUX ET COMMENT IL POURSUIT LES
SARRAZINS. Roland est mort : Dieu a sou èijfie an oiel I Notre empereur
parvieuat à Roncevaujt, Il n'y a là ni ohemia ni sentier, Pj9 terro vide une
aune, un seul pied même, Oû n*y ait pas Finançaïs ou Sarrazin, Charles
s'éorie : m Oû, Roland, êtes-vousK? « Oû rapchevâc[ue et le comte Olivier?
« Oû sont Gérin et son ami Gérer? ((Le duc QlQion, le comt« Bérwgejr? «
Ives, Ivoire, çipc que j'ai tant aimés? « Qu'est devenu le Gascon Angelier? «
Sançjbie le duc et le brave Anséis?

124 L'À CHANSON DE ROIAND. ns sont vingt miUe à terre qui
se pâment : Nayme le duc en a grande pitié. n n'y a pas chevaliers ou barons
Qui de pitié ne pleurent tendrement, Pleurent leurs fils, leurs frères, leurs
neveux, Et leurs amis, et leurs liges seigneurs ; Et la plupart se pâment
contre terre. s Nayme le duc a fait en homme sage, Sans plus tarder il dit à
l'empereur : « Sire, voyez devant nous à deux lieues, « Vous pouvez voir les
grands chemins poudreux, « Tant il y a de la gent sarrazine ! « Chevauchez
donc, vengez cette douleur! » — a 0 Dieu, dit Charle, ils sont déjà si loin! a
Vous conseillez et le^ droit et l'honneur : « De France douce ils m'ont ravi la
fleur ! » Le roi commande Othon et Gibouin (1), . Thibaut de Reims et le
comte Milon : « Gardez le champ, les vaux et les montagnes, a Laissez leis
morts gésir tout comme ils sont. « Qu'aucune bête ou lion n'en approche,

LA CHANSON DE ROLAND. i^ Et par amour doucement ils
répondent : « Droit empereur, cher sire, ainsi fero^s• » Mille Français ils
retiennent des leurs. AOi. Notre empereur fait sonner ses clairons. Il part, le
brave, avec sa grande armée. Aux Sarrazins, qui le dos ont tourné, Tous de
bon cœur ils tiennent la poursuite. Quand le roi voit que le soir va tomber,
Sur rherbe verte il descend dans un pré. Et, prosterné, demande au seigneur
Dieu Que le soleil il lui fasse arrêter. Tarder la nuit et le jour demeurer.
L'ange apparaît, qui lui parla souvent ; Rapidement il lui commande ainsi :
te Charles, poursuis : la clarté ne te manque.

426 LA CHANSON DE ROLAND. Coupent leur route et les autres chemins. Les payens ont devant eux Veau de TÈbre. Profonde elle est, merveilleuse et rapide ; Pas de bateaux, de bacs ni de chalands. Les Sarrazins réclament Tervagant, Sautent dans l'eau , mais ils n'y ont salut. Les adoubés, qui sont les plus pesants, Pour la plupart coulèrent vers le fond. Les autres vont à contre-val flottant. Mais les moins lourds d'entre eux ont tant bu d'eau Qu'ils se noient tous avec grande douleur. Les Franks criaient : « C'est pour venger Roland ! » AOI. XXXIV COMMENT* LES FRANÇAIS PASSENT LE RESTE DE LA NUIT. Quand Tempereur voit tous les payens morts. Les uns occis et la plupart noyés (Ses chevaliers en ont un grand butin). Le noble roi descend de son cheval ; Il se prosterne et rend grâces à Dieu. Quand il se dresse, est couché le soleil.

LA CHAN30N DE ROLAND. 127 L'empereur dit : « Il est temps de campef, « Il est trop tard pouf joindre Roncevaux : « Nos chevaux sôtit ennuyés et lasses ; a Otez la selle et lé frein de leurs bouches, « Et pal» ces prés leâ laisse^ rafraîchir. » Et les Français : «Sire, vous dites bien ! » Aoî. Notre empereur à pris son campemetit, Et les Français^ sur la teri^e déserte^ A leurs chevaux ont enlevé les selles, Et les freins d'or^ qu'ils laissent pendre aux cous. Ils trouveront àti pré de l'herbe fraîche ; Autre service on ne peut pas leur rendre. Ceux qui sont làS s'endorment sur la terre. Il n'y eut point cette nuit de vedette. Notre empereur s'est couché dans un pré, * Son grand épieu sous la tête, le brave ! Il ne se veut cette nuit désarmer. Il a vêtu son blanc haubert frangé, Lacé son casque orné de pierreries Et ceint Joyeuse ; elle n'a sa pareille. Et trente fois réfléchit la lumière. Avons ouï tous parler de la lance Dont fut en croix blessé Notre-Seigneur : Charles en a le fer, grâces à Dieu.

128 LA CHANSON DE ROLAND. Dedans sa garde il l'a fait
enchâsser : Pour cet honneur et pour cette bonté, Le nom « Joyeuse » à
l'épée est donné ; Barons français ne doivent l'oublier. C'est pour cela qu'ils
ont le cri : «c Mon-Joye, » Et nulle gent ne peut tenir contre eux (1). Claire
est la nuit et la lune luisante. Charle est couché ; mais a deuil de Roland, Et
d'Olivier fortement il lui pèse, Des douze pairs et de la gent française. A
Roncevaux il laissait tant de morts ! Il ne pouvait s'empêcher de pleurer. Et
priaient Dieu pour qu'il sauvât leurs âmes. Las est le roi, car sa peine est si
grande ! Il n'en peut plus, et finit par dormir. Dans tous les prés s'endorment
les Français. Aucun cheval ne peut tenir debout ; (1) Le sens de joyau,
appliqué à Joyeuse et à Mon-joye^ concorde avec rezpUcation que l'on
trouvera plus bas du nom de répée de Baligant. On a

LA CHANSON DE ROLAND. . 129 S'a veut de l'herbe, fl la
broute couché. A bien appris, qui beaucoup a souffert ! L'empereur dort
comme homme tourmenté. Dieu lui manda Tange saint Gabriel, Lui
commandant de garder Charlemagne ; Toute la nuit l'ange est près de sa tête
; Par vision, à Qiarles il annonce Qu'une bataille y aura contre lui; 11 la lui
montre avec de tristes signes. Charles le roi regardait vers le ciel : 11 voit
venir tonnerres et gelées, Oragels, vents, merveilleuses tempêtes, Un
appareil de flammes et de feux. Soudainement tout tombe sur sa gent, Brûle
le frêne et le pommier des lances. Et les écus jusqu'aux boucles d'or pur ;
Grinçait l'acier des hauberts et des casques. En grand danger il voit ses
chevaliers, Ours, léopards, qui veulent les manger. Givres, serpents,
dragons, diables vivants (1) Et de griffons plus de trente milliers, n n'en est
pas qui ne coure aux Français, Et les Français : €(Charlemagne, au secours
! » Charles en sent et douleur et pitié, (i) Les trouvères appliquaient
volontiera aux diables l'épithète vivant, que j'cgoute ici. Voir la note de la
page 39. 9

130 hk CHANSON DE ROLAND. Y veut aller mais en est empêché (1). De vers le bois, xm grand lion lui vient; Il était fier, orgueilleux et féroce (2) ! Il court au roi, s'attaque à son corps même ; Tous deux à bras se prennent pour lutter ; Mais on ne sait lequel abattra l'autre, Et l'empereur ne s'est pas éveillé. Après lui vient une autre vision, Qu'il est en France, à son Aix-la-Chapelle : Il tient un ours par une double chaîne ; D'Ardenne il voit venir trente autres ours. Chacun parlait comme un homme vivant; Ils lui disaient : a Sire, rendez-le-nous! ce Ce n'est le droit que vous le reteniez ;

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

LA. CHANSON DS ROLAND. 131 L'ange fit voir au baron (1)
ces deux songes ; L'empereur dort jusqu'au demain grand jour. XXXV
GOMMENT MAB8n.E ET HRAMIMONDE Sfi DBSBSPâBAIBNT A.
SABAGOSSE. Le roi Marsile a fiii vers Saràgosse. Sous l'olivier il descend
de cheval, Rend à ses gens cuireusse^ épée et càj^que, Et tristement se
couche en l'herbe verte. Il a perdu la main droite en entier; Du sang qui sort
il s'est pâmé d'angoisse. Est devant lui sa femme Bramimonde, Qui pleiu^e,
crie et se désolle fort; Sont avec eux plus de trente mille hommes, (1) Baron,
comme ber, signifie bwiVe, homme, tjîf*. Ott remarquera qu'il n'y a aucune
fijtité dans les titres et qualifications que le trouvère donne à ses héros.
Roland est appelé Successivement marquis, comte, baron. Ce dernier titre
est appliqué ici & GharlemifM. On le donne aussi à saint Piette^ à saint
Denis, à saint Sylvestre, à sednt Thomas de Gantorbéry, eto., etc Quant au
mot quens ou cuensy que Ton rend ordinairement par comte, je l'ai traduit
souvent par preux, en me fondant sur ce que le trouvère de Roland emploie
lui-même ailleurs et assez fréquemment le mot cunte. Il y avait peut-être
une nuance entre ces deux mots, comme entre le count et le earl anglais.

132 LA CHANSON DE ROLAND. % Qui maudissaient Charle
et la douce France. Vers Apollon ils courent en sa grotte , Tous à Fenvi le
tangent, rinjurient : « Eh ! mauvais dieu, tu nous fis telle honte ! a C'est
notre roi, tu le laissas confondre ! a Qui bien te sert, mal tu le récompenses.
» Ils ont ôté son sceptre et sa couronne, Par les deux mains l'ont au pilier
pendu, Puis à leurs pieds par terre ils l'ont foulé , De leurs bâtons l'ont battu,
l'ont brisé. De Tervagant ils prennent l'escarboucle. Et Mahomet jettent dans
un fossé , Où porcs et chiens le mordent et le foulent (1). (1) Il y a dans
Fierabras un exemple très-curieux des mauvais traitements infligés par les
Sarrazins à leurs dieux quand ils en étaient mécontents. L'émir Balan voit
dispenser son trésor : Mar le laissa Mahon, par mon cief^ effondrer; Si je le
tieng as puins^ je le ferai plourer : Dehait ait ore Dix qui ne se fait douter.
Son conseiller lui fait quelques observations : Sire^ dist Sortinbrans^ ne le
devés blasmer^ Car en tout cest n'a il coupes^ li ber... François sont moult
larron, si li ont fait enbler. Bien li devés, biau sire, ceste fois pardonner.
Balan se repent, mais il reçoit encore une mauvaise nouvelle, et cette fois il
vient aux voies de fait. Une machue voit, à II mains Ta saisie. Tous dervés
vint courant à la mahonunerie, • III cos en a donné Mahomet lès Toïe La
teste li pechoie et le col li esmie. Nouvelle remontrance de Sortinbrans.
Mais, après que les Pran

LA CHANSON DE ROLAND. 133 De pâmoison Marsile est
revenu , Se fait porter en sa chambre voûtée , Écrite et peinte en diverses
couleurs ; Pleure sur lui Bramimonde, la reine , Ses cheveux tire et se dit
malheureuse , Pleure, gémit, et crie à haute voix : a Eh! Saragosse,
aujourd'hui dépourvue « Du noble roi qui t'avait en gouverne , a Nos
mauvais dieux lui firent félonie , « Qui ce matin au combat lui fedllirent. «
Mais Baligant nous fpra couardise ,

134 LA CHANSON DE ROLAND. XXXVI >JL BALIGANT, h
mm, DE- BABYLONB, VIENT AU SEÇOUBg DE MABSILE. ^ Notre
empereur, par sa grande puissance, Sept ans tout pleins en Espagne est resté
, A pris beaucoup de chAteaux et de villes : Le roi Marsile en fat fort agité.
Au bout d'un an, il fit sceller des lettres Pour Baligant dans la Babylonie*
C'était l'émir, le vieux d'antiquité, Qui survivait et Virgile et Homère (1). Il
lui mandait de lui venir en aide ; S'il ne le fetit, qu'il goerpira les dieux Qu'il
adorait et toutes leurs idoles ; Qu'il recevra la sainte loi chrétienne, Poiu*
s'accorder avec Charles le Magne* L'émir est loin ; le retard fut très-grand.
Il convoqua ses quarante royaumes , Fit apprêter tous ses grands bâtiments
, Tous ses vaisseaux, ses esquifs, ses galères. (1) Voir la note de F. Génin.

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

LA CHANSON DE ROLAN⁶. 138 Alexandrie a sur la mer un port ; Toute sa flotte il y fit apprêter. Ce fut en mai, le][^]romiep jour d'été, Qu'il a lancé sa gé&aàe armée en nitt. Grande est l'armée à la gent ennemie. Ils cinglent fort, et rament et gouvernent. En haut des mâts et sur les verguei? hautes , Assez y a de feux et de lanternes , Qui de là-haut jettent telle lueur. Que par la nuit la mer en est plus ftdle. Quand de la terre espagnole ils approchent , Tout le pays eîi réluit et s[^]éclaire ! Jusqu'à Marsile en parvient la nouille. Aol. » t ■ « Les Sarrazîns ne veulent pas taJ[^]èr'; Quittent la mer, viennent dans les eaux douces. Sans s'arrêter aux lies Baléares (1). Tous leurs vaisseaux montent dans le fleuve Ébre. n y a tant de feux, tant de lanternes, Toute la nuit en ont grande clarté. Le même jour à Saragosse ils viennent, aoi. (1) Le texte dit : Laîsent Marbrisa et si laissent Marbruse. Il est fait mention de Mcjorque dans la Chevalerie Ogier[^] vqcb 2397[^] et dans Âye c[^]Àvignon, page 44.

i36 L'À CHANSON DE ROLAND. Clair est le jour et le soleil
luisant. L'émir payen est sorti du vaisseau. Espaneliz va, marchant à sa
droite. Et dixHsept rois vont après, le suivant. Comtes et ducs, je ne sais pas
combien ! Sous un laurier, sis au milieu d'un champ. Sur l'herbe verte on
jette un tapis blanc : On y apporte un fauteuil en ivoire ; Dessus s'assied le
payen Baligant. Les autres cheffis, ils sont restés debout. C'est leur seigneur
qui parla le premier : a Or, écoutez, francs chevaliers vaillants, a Charles le
roi, l'empereur des Français, « Ne doit manger si je ne lui permets. « En
toute Espagne il m'a fait grande guerre, « Je veux l'aller diercher en France
douce; « Ne cesserai tant que serai vivant, a Jusqu'il soit mort ou se rende
vivant, b De son gant droit il fi[*appe son genou. Puisqu'il l'a dit, il s'y
attachera; Pour l'or du monde, il ne laissera pas D'aller dans Aix, où Charles
tient sa coiir. Ses hommes tous l'approuvent et le louent. Il appela deux de
ses chevaliers,

^ LA CHANSON DE ROLAND. 137 L'un Glarifan, et l'autre
Clarian : « Vous êtes.fils du roi Maltrsikai, « Qui volontiers faisait de tels
messages : « Je vous commande, allez à Saragosse « Pour annoncer, de ma
part, à Marsile, « Contre les Franks que je viens pour l'aider.

138 LA. CHANSON DE ROLAND. Plaignant les dieux, Apollon,
Mahomet Et Tervagant, dont il ne reste rien. fls se disaient : «c Qu'allons-
nous devenir ? »(Sur nos corps choit grande confusion, «(Avons perdu
Marsile, notre roi; « Le preux Roland hier lui trancha le poing. « Nous
n'avons plus son blond fils Jurfaleu; « L'Espagne est toute à la merci des
Franks. » Les messagers descendent au perron. Sous Tolivier ils laissent
leurs chevaux ; Deux Sarrazins les prennent par les rênes. Les messagers
par leurs manteaux se tiennent. Puis sont montés dans le haut du palais.
Comme ils entraient dans la chambre voûtée. Avec amour ils firent un salut
: « Que Mahomet, qui nous tient en gouverne, a Que Tervagant,
qu'ApoUon, notre sire,

LA CHANSON DE ROLAND. 189 «(Que deviendrais-je, hélas !
pauvre captive ! « Hélas ! que n'ai-je un homme qui me tue ! » aoi. Clarian
dit :

140 , LA CHANSON DE ROLAND. a À mon seigneur dites qu'il vienne ici : < L'émir a droit sur la terre d'Espagne ; « S'il veut l'avoir, je la lui cède franche, a Qu'il la défende ensuite des Français. a Si bon conseil je pourrai lui donner,

LA CHANSON DE ROLAND. L'émir leur dit : a Or, qu'avez-vous trouvé ? c(Que fait Marsile à qui je vous mandai? » Clarian dit : a A mort il est blessé. « Hier l'empereur avait passé les gorges, « En douce France il voulait s'en aller, a Laissant derrière une garde d'honneur, et Où son neveu Roland était resté, « Puis Olivier et tous les douze pairs ; « De ceux de France ils étaient là vingt mille. a Les attaqua Marsile, le roi brave. « Roland et lui sur le champ s'aborderent :

142 ul chanson de rolànd.

LA. CHANSON DE ROLAND. 143 Chevaucha tant qu'il vint à Saragosse. Sur le perron de marbre il descendit ; Son étrier ont tenu quatre comtes ; Par les degrés au palais il monta. A sa rencontre accourut Bramimonde (1). Elle lui dit : « Que je suis malheureuse! a Honteusement j'ai perdu mon seigneur ! » Tombe à ses pieds; Baligant la reçoit, Et dans la chambre ils arrivent dolents. AOi. Le roi Marsile aperçut Baligant; Il appela deux Sarrazins d'Espagne : ((Prenez à bras, en séant dressez-moi. » A sa main gauche il prend un de ses gants : Marsile dit à l'émir : a Sire roi, c< Je vous remets ici toutes ines terres, « Et Saragosse et les droits y tenants ; « Je suis perdu, toute ma gent aussi, i» L'émir répond : a J'en suis d'autant plus triste ! c(Je ne vous puis tenir un long discours : « Comme je sais, Charles ne m'attend pas,

144 LA CHANSON DE ROLAND. Chevauche tant, qu'il est
premier devant; De l'un à l'autre il s'en va s'écriant : a Vite, payens, car les
Français s'enfuient. » agi. XXXVII COIEMENT CHARLEMAGNE
PLEURS SON NEVEU. De bon matin, quand l'aube perce à peine. Est
éveillé l'empereur Charlemagne. Saint Gabriel, qui de par Dieu le garde,
Leva la main, sur lui signa la croix. Notre empereur se lève, se désarme ;
Toute la troupe alors s'est désarmée, Et les Français avec hâte chevauchent
Par ces sentiers longs et ces chemins larges; Ils s'en vont voir le merveilleux
désastre A Roncevaux, où la bataille fut. aoi. A Roncevaux Charles est
arrivé. Des morts qu'il trouve il commence à pleurer : « Seigneurs français,
ralentissez le pas! « Car c'est à moi d'aller seul en avant, « Pour mon neveu
que je voudrais trouver .^

LA CHANSON DE ROLAND. i45 J'étais dans Aix, un jour de grande fête : Là se vantaient mes vaillants chevaliers De grands combats et de forts coups d'épée. J'ouïs Roland dire cette raison, Qu'il ne mourrait en royaume étranger, Qu'en devançant ses honmies et ses pairs, Avec le chef tourné vers l'ennemi, Et qu'en vainqueur il finirait, le brave ! » Un peu plus loin qu'on ne lance un bâton, Devant les siens, il monte sur un pic. Quand l'empereur va cherchant son neveu, Il voit les fleurs et le gazon du pré Qui sont vermeils du sang de nos barons. Il a pitié, ne peut ne pas pleurer. Sous les deux pins est parvenu le roi ; Il aperçoit les coups sur les trois pierres; Sur l'hérite verte il voit gir son neveu. Charle a douleur, et ce n'est pas merveille; Il saute à pieds, y va de pleine course, Entre ses mains il soulève Roland, Sur lui^ pâme : il en a tant d'angoisse I Notre empereur revint de pâmoison. Nayme le duc et le comte Asselin, GeofiFroy d'Anjou, le preux Henri, son frère, 10

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

446 LA CHANSON DE RCHAND. Prennent le roi, le dressent
sous un pin. Regarde à terre, il voit son neveu gir , Et doucement se met à le
pleurer (1) : « Ami Roland, Dieu te prenne en pitié ! a Homme jamais ne vit
tel chevalier, a Pour engager et gagner grands combats ;

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 147 c(Que vont déchoir ma force
et mon audace t

148 ul chanson de roïand. « Et les Romains, et tons ceux de
Pakrme, « Et ceux d'Afinqae et ceux de Califeme. c(Puis s'accroîtront mes
peines^ mes soii£Brances. «(Qui conduira si puissamment mes troupes, «
Quand il est mort celui qui nous guidait?

LA CHANSON DE ROLAND. 149 XXXVIII COMMENT
CHABLEMAGNE FAIT RENDRE LES DERNIERS DEVOIRS AUX
FRANÇAIS. « Sire empereur, a dit Geoffroy d'Âojou, « Ne démenez si fort
cette douleur.

The text on this page is estimated to be only 12.40% accurate

190 L4 CBAKSOSr Notre, empereur fait mettre i part RolaDd, Sire Olirier et Turpis rardieTègne. Devant hii-même, U les a &it ourrir. Et les trois coeurs en nn drap recoeiDir ; En blanc cercneil de marbre fl les a mis. Et puis les corps des barons fl a pris. Et dans des peaux de cerf flles a mis. Frottés d'é]^ee et lares dans le Tin (1). Le roi commande, et Thibant, GiboioB^ Milon le eomte et le marquis Oftim Les ont tvèi-'lHai chargés sur trois dianettes Etiecoiirertf d'an tapis de gala, aoi* (1) D'aatres poSmes mentioDoent l'opératioa de laver les corps avec de l'eso, da yin et da piment^ DoCamnient Baoul de Cam' bray, à la page 329. Le eor li levis de fnnde etae et de vio. Dis» éSeris (e lahèsm^ on & aussi tpit les egrps sont wân dans des outres de cair^ pages 249 à 2S3 de la tradactioD.

LA CHANSON DE ROLAND. iâl XXXIX BALIGANT DEFIE
GHASLEMAGNE, ET COMMENT l'EMPBREUR PARTAGE SON
ARMEE EN DIX CORPS. Notre empereur voulait s'en revenir, Quand des
payens lui surgit l'avant-garde. Deux messagers arrivent en avant, Qui de
rémir annoncent la bataille : a Orgueilleux roi, n'est juste que tu partes ; «
Voici l'émir qui chevauche après toi.

/ 152 LA CHANSON DE ROLAND. Lace son casque et se ceist de Joyeuse, Dont le soleil n'éteint pas la clarté. A son cou pend un écu de Biteme ; Il tient répieu, dont il brandit la hampe ; n est monté sur son bon Tencendor, Qu'il a conquis aux gués dessous Marsone, Quand il tua Malpalin de Narbonne ; Lâche la rêne et souvent éperonne, Prend son élan devant deux cent mille hommes, Dieu réclamant et Fapôtre de Rome (1). aoi. Par tout le champ ceux de France descendent. Cent miUe et plus s'arment en même temps. Ils sont pourvus de tout à leur souhait. De chevaux vifs, et de nobles armures. A chevaucher ils ont grande science. Les voici prêts à livrer la bataille : Les gonfalons sur les casques leur pendent. Quand Charles vit si belle contenance, Il appela Josseran de Provence, (1) On désigne ordinairement le Pape par Vapostole. Voir notamment H Coronemens Looys, vers 42; li Charrois de Nysme, vers 179. La même expression se trouve dans Villehardouin. Rome est quelquefois désignée par le pré de Néron. Ainsi dans Raoul de Cambrai/, page 155 : Par cel apostre c'on quicrt en pré Noiron ; dans Fierabras, pages 10 et 15 ; dans Guy de Bourgogne, pages 26 et 27; dans Parise la Duchesse, page 14; dans Agolant, etc., etc.

LA chanson' de ROLAND. 453 Nayme le duc, Anselme de
Mayence : « En tels guerriers l'on doit avoir fiance! c(Est un vrai fou qui
près d'eux désespère. « Si d'avancer payens ne se repentent, « Mort de
Roland je crois leur vendre cher. » Nayme répond :

154 1A CHANSON DE ROLAND. Pas de danger qu'à la bataille
ils fuient ! N'est sous le ciel gent que Charle ait plus chère. Hors les
Français, conquérants des royaumes. Le comte Ogier de Danemark, le
braye. Les guidera : car cette troupe est fière. aoi. L'empereur a trois
bataillons formés. Nayme le duc forme le quatrième. De tels barons qui sont
d'un grand courage, Tous Allemands et venus d'Allemagne. Ils sont vingt
mille, au dire de chacun. Tous bien garnis et de chevaux et d'armes. Devant
la mort ils ne fuiront bataille. Le duc de Thrace, Herman, qui les conduit,
Mourra plutôt que faire couardise, aoi. Nayme le duc et le preux Josseran
Cinquième corps ont formé de Normands. Ils sont vingt mille, à ce qu'ont
dit les Franks, Tous bien armés, sur bons chevaux courants. Devant la mort
ils ne seront fuyants ; Il n'y a pas plus braves combattants. Richard le
vieux, qui les conduit au champ, Y frappera de son épieu tranchant (1). aoi.
(1) J'ai conservé la rime en ont ici et & quelques autres strophes.

UL pHANSQIï DS ROLAND. 155 Sixième oorps est f(»*mé de Bretons ; Ces chevaliers y étaient trente mille, Qui chevauchaient comme de vrais barons, A lance peinte^ au gonMon flottant. Leur seigneur est nommé le sire OdoQ. Il appela le comte I^éyplo4, Thibaut ç^ Reims et le mar({uis Othon :

1S6 LA CHANSON DE ROLAND. Ils ne feront sur le champ de bataille. L'empereur dit : « Ils me serviront bien ! » Le preux Hamont de Galice et Raimbaut

LA. CHANSON DE ROLAND. 157 Notre oriflamme eut d'abord
nom Romaine (1) ; Contre Monjoye alors on l'échangea (2). aoi. XL
CHARLEMAQNE FAIT SA PRDSRE ET MARCHE CONTRE
BALIGANT. Notre empereur descend de son cheval; Sur l'herbe verte il
s'étend prosterné, Les yeux tournés vers le soleil levant, Invoque Dieu très-
cordialement : « Notre vrai Père, en ce jour défends-moi I « Toi qui sauvas
le prophète Jonas, a Quand il était au corps de la baleine, a Et qui le roi de
Ninive épargnas, « Toi qui sauvas Daniel des tourments, a Quand il était
dans la fosse aux lions, a Et les enfants dans la fournaise ardente, « Que ton
amour m'assiste en ce jour d'hui. (1) Le texte dit : Seint Piere fut^ c'est-Mire
que roriflamme portait d'abord l'image de saint Pierre. (2) M. F. Génin a
calculé et porté l'armée française à 420^000 hommes. Celle de Baligant
était au moins de 430^000 hommes^ la moindre de ses trente cohortes en
comprenant 15^000.

1S8 LA CHANSON DE ROLAND.

LA CHANSON DE ROLAND. 139 Ils cheminaient par ces pics
et ces roches, Ces vaux profonds et ces gorges sinistres. Les voilà hors des
détroits solitaires ; Devers l'Espagne ils avancent en ordre, Et dans la plaine
établissent leur camp. Vers Baligant les messagers reviennent, Et l'un
d'entre eux lui conte son message : **XLI COMMENT LES SARRAZINS SE
PREPARENT AU COMBAT.** Les Sarrazins, dans toute leur armée, Font
résonner les tambours et les trompes. Et pour s'armer descendent de cheval.
L'émir payen ne veut être en retard, Met sa cuirasse, aux pans ornés de
franges, Lace son casque orné de pierreries. Au côté gauche attache son
épée, Dont, par orgueil, il a choisi le nom :

160 LA CHANSON DE ROLAND. Tant de Joyeuse il entendait parler. Qu'il appela la sienne c Précieuse, » Et c'est son en sur le champ de bataille; Ses chevaliers n'y poussent d'autre cri. A son cou pend un écu grand et large, La boucle est d'or et de cristal bordée. Et la courroie en satin tortillé, n tient l'épieu qu'il a nommé Maltet; Le bois en est gros comme une massue. Et du fer seul un mulet aurait charge. Sur son cheval Baligant est monté, L'étrier tint Marculfe d'Outre-mer. Grande il avait l'enfourchure, le brave, Minces les flancs et larges les côtés. Forte poitrine et le corps bien moulé. L'épaule large et la figure claire, Fier le visage et la tête bouclée ; n était blanc comme une fleur d'été. Et d'un courage éprouvé maintes fois. Dieu! quel baron, s'il eût été chrétien I 11 éperonne et le sang jaillit clair, Prend son élan et franchit un fossé ; Cinquante pieds on peut y mesurer. Payens disaient : « Il défendra nos terres ; « Il n'est Français, s'il combat avec lui, « Bon gré, mal gré, qui n'y perde la vie! a Charles est fou de n'être pas parti. » aoi.

LA CHANSON DE ROLAND. 161 L'émir payen a l'air d'un vrai baron : Sa barbe est blanche, on dirait une fleur ! Il est savant dans la loi sarrazine ; Dans le combat , il est fier, orgueilleux. Son fils Malprime est très-bon chevalier (1), Et grand et fort : il tient de ses ancêtres. a Chevauchons, sire, a-t-il dit à son père, (c M'étonne bien si nous allons voir Charles. » Baligant dit : « Oui, car il est très-brave : a En mainte geste il est fort honoré ; a Mais son neveu Roland, il ne l'a plus : a Force n'aura pour tenir contre nous. » aoi. a Beau fils Malprime, a repris Baligant, c(Hier fut occis le bon guerrier Roland, ce Sire Olivier, le preux et le vaillant, a Les douze pairs que Charles aimait tant, c(Puis avec eux vingt miUe combattants.

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

182 LA CHANSON DE ROLAND* a Son ami va dans un clairon soufflant ; « Ils sont tous deux les premiers en avant, a Et sont les chefs de quinze mille Franks^ a Que Charlemagne appelle ses enfants, a Après ceux-ci il en vient bien autant, a Os frapperont très-orgueilleusement ! » Malprime dit : a J'en demande le gant (1). d aoi. — a Mon fils Malprime I a répondu Fémir^ a Ce que m'avez demandé , je l'octroie : a Vous frapperez le premier les Français , a Vous mènerez Torleu, le roi de Perse, a Et Dapamort, roi de Litiiuanie. a Si vous pouvez mater le grand orgueil, a Vous recevrez un pan de mon pays , a Depuis Cbérien Jusques au val Marquis. » Le fils répond : a Je vous en remercie, d Il s'avança, le don il recueillit : C'était jadis la terre au roi Fleury ; Mais depuis lors jamais il ne la vit. Et n'en fut pas investi ni siM. (1) Le texte dit : Le colp vos en denumi. Voir page 45. J'ai encore conservé la rime en ani.

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

LA CHANSON DE ROLAND. 163 XLII BALIGANT DIVISE
SON ARMÉE EN TRENTÉ BATAILLONS. L'émir payen chevauche par
son camp ; Son fils le suit , dont le corps est très*grand, Avec les rois
Dalaport et Torleu. Ils forment tût trente grand» bataillons (1) (Chevaliert
soitt en nombre merreiUeux) ; Le plus petit en avait quinze mille. Le
premier est des gens de Butentrot [2)^ Et le second est des gens de M ycène
y Grosse est leur tête, et^ le long de Téchine, Comme des pores , ils sont
couverts de soies, aoi . Et le troisi^ne est des gens de Nubie. Le (quatrième
est de FEsclavonie (3), (i) P««o» la chaoBO» de Fierubras, les Chi^emi et les
Saifuhis sont divisés de même en plusieurs cohortes^ page 169. (2) U»
encore^ je ne oherche paaià donner rexplioation des noms de paya. Voir } a
noie de la page 5i. (3] hà texte dit E^clavoz et plus bas Esclauers. Les
EsclavOns reviennent souvent dans les poèmes du moyen Age, notamment
dans Agolant, vers 901 et 1033; dans la Chanson (fÀntioche, page

The text on this page is estimated to be only 9.17% accurate

9i. « « « die de F 6t teadAcMorfix 1: Ds L U Le est de T1BC&. ie
delVoes, « : M» • • i est d'A^aies^ et ; ans €iarm Jp JI^ft ^UIHV vC^Bfw 0f

LA CHANSON DE ROLAND. 165 Et le sixième est d'Ormuz et d'Eugier ; Le septième est de la gent Samnel , L'autre de Brousse, et l'autre d'Esclavons, Et le dixième est d'Occiant la déserte : C'est une gent qui n'adore pas Dieu ; De plus félons on n'entend pas parler. Ils ont le cuir aussi dur que du fer, IEX n'ont souci de casques, de hauberts. A la bataiUe ils sont violents et traîtres. Aoi. L'émir compose encor dix bataillons : Le premier est des Jaiaints (1) de Malperse; L'autre de Huns, le troisième de Hongres ; Le quatrième est de Balde la longue. Et le cinquième est du val de Peneuse ; Le sixième est de Marise et Maruse, Et le septième est des leudes d' Astrime ; Deux autres sont d'ArgoUe et de Clarbonne ; Le dixième est des Barbus de Yalfonde : C'est une gent qui jamais n'aima Dieu. La geste franque y compte trente corps. Grands et nombreux, où les trompettes sonnent. Comme des preux chevauchent les payens. aoi. (1) Génin traduit : géants.

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

166 LA CHANSON DB ROLAND. XLIII ê COMMENT LES
DEUX ARMÉES AREIYENT EN .PRél^EKGE. L'émir était homme riche
et puisiant. Il fait porter devant lui son dragon, Les étendards Tervagant,
Mahomet, Et le portrait d'Apollon, le f^on» Des Canelieux chevauchent
alentour (1). A haute voix, ils criaient ce sermon ;

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

•LA. CHANSON DE ROLAND. 167 L'enseigne porte Amboire
d'ûlufeme. Payens maient, ils disaient : « Précieuse t n Et les f^rançais : «
Aujourd'hui votre perte I » A haute voix ils répétaient : a Monjoye ! y»
Notre empereur &it sonner ses clairons ; Cor de Roland sur tous se fait
entendre ! Payens disaient : a La gent de Ch€ki4e est belle! a BataiUe
aurons difficile et cruelle ! » àou (1) Âltre dreit^ c'est-à-dire autre
jugement^ résultat^ issue.

168 LA CHANSON DE ROLAND. Grande est la plaine et large
la contrée. On voit briller les casques d'or gemmés, Et ces écus, ces
cuirasses frangées, Et ces épieux, ces enseignes flottantes. Sonnent les cors,
les voix en sont très-claires. Cor de Roland sur tous se fait entendre. L'émir
payen appelle à lui son frère : C'est Canabeux, le roi de Florédée ; n est
seigneur jusqu'au val Sévérée, n lui fait voir les bataillons de Charles : «
Voyez l'orgueil de France la louée ! a Très-fièrement chevauche l'empereur.
a Il est derrière avec ces gens barbus; a Sur leur cuirasse ils ont sorti leur
barbe, « Blanche à l'égal de la neige glacée, a Ils frapperont et de lance et
d'épée : « Bataille aurons difficile et cruelle : « Homme ne vit un tel
rassemblement. i> Un peu plus loin qu'on ne lance un b&ton. L'émir se
place en avant des payens. Puis il leur dit et montre ses raisons : a Suivez,
payens, car je suis sur la route. » n agitait le bois de son épieu, Vers
l'empereur il en tournait la pointe. Aoi,

1A CHANSON DE ROLAND. 169 Charles le Magne aperçoit Baligant, Et le dragon, l'enseigne et l'étendard : Les Sarrazins mènent si grandes forces Que la contrée en est toute couverte, Sauf les endroits que les Français ont pris. Il crie aux siens de sa voix haute et forte : « Barons français, vous êtes bons guerriers I « Vous avez fsdt tant de grandes batailles ! a Tous ces payons sont félons et couards : 4 « Toute leur foi ne leur vaut un denier. « S'ils sont nombreux, seigneurs, que nous importe? Des éperons il pique son cheval, Et Tencendor en a fait quatre sauts. Français disaient : c< C'est un roi courageux ! « Chevauchez, brave, et nul ne vous faudra. i> XLIV LA BATAILLE COBIMENCE, ET BALIGANT EXCTTE LES PAYENS. Clair fut le jour et le soleil luisant. Des deux côtés les bataillons sont grands. Les premiers corps se rencontrent devant.

170 LA CHANSON DE ROLAND. Le preux Babel et le preux
Goineman Lâchent la rêne à leurs chevanx courants , De Téperon les
lanceut en avant, Et vont frapper de leurs épieux tranchants. Ad. Le preux
Rabel est chevalier hardi , n a piqué des éperons d'or fin. n va frapper
Torleu, le roi de Perse, Cuirasse, écu, ne soutiennent le coup ; n met au
corps la pointe de l'épieu, Et l'abat mort sur un petit buisson. Les Franks
disaient : Aoi. (1) Voir U nota de ia page Ç3. De mêioe poo? la ftiopliQ
fOivante. (2) Voir la note de la page 66.*

LA CHANSON D8 HOLLAND. 171 Malprime tied sur un cheval
tout blanc^ Conduit sa troupe au milieu des Français ; Il va frappant grands
coups devant les autres ; L'un mort sur l'autre il va les retournant. Sur le
devant Baligant s'écriait : c(Les miens barons, que j'ai nourris longtemps,
(c Yoyei mon fils : il cherdie Charlemagne; « Que de barons il combat de
ses armes i « Meilleur guerrier que lui je ne demande* « Secourez-le de vos
épieux tranchants, i» A ces mots, vont les payens en avant Durs sont les
coups et le carnage est grand. La bataille est merveilleuse et cruelle ; Telle
ne fut avant ni depuis lors. agi. Grandes étaient et fières les armées. Les
bataillons se sont tous rencontrés, Et les payens merveilleusement frappent.
Dieu ! que d'épieux brisés par la moitié, Écus froissés, cuirasses démaillées
! Vous eussiez vu! la terre en est jonchée* L'herbe du champ, qui verte et
tendre était, Du sang des corps est tout envermeUlée i L'émir payen réclame
tous les siens : « Frappes, barons, sur cette geiit chrétieniiie ! »

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

172 L4 CHAimOIC I» nOLARD. Et la bataille est obstinée et dore; Telle ne fat ayant ni depois km. Et la mort seule y pooira mettre fin. Acx. dit à ses payens: ^ Frappez, « Car pour rien antre êtes yenos ici. « Yons donnerai femmes nobles et belles ^ « Yons donnerai fiefs, domaines et terres. » Payens disaient : « Noos le deyons bien faire, n A coups pléniers de leurs épienx ils frappent; Ils ont tiré plus de cent mille épées : G^est un carnage et dur et douloureux; Bataille a yu celui qui s'y mêla! Aoi. XLY COMHENT CHARLEMAGNE yiENT SECOUBIB LE DUC NAYME. Notre empereur réclame ses Français : a Seigneurs barons, vous aime et crois à vous. a Avez gagné pour moi tant de batailles , « Conquis d'États, dépossédé de rois ! a Je vous en dois, je le sais ^ récompense :

LA CHANSON DE ROLAND. 473 « Vous recevrez de moi terres et biens (1). « Vengez vos fils, vos terres et vos hoirs, — a Vous dites vrai, sire, y> répondeni-ils. Ils sont vingt mille autour de Tempereur. D'un même accord ils lui jurent leur foi ; Ne failliront pour, mort ni pour détresse, n n'en est point qui sa lance n'emploie. Ou de l'épée avec entrain ne frappe ; Et la bataille est cruelle à merveille, aoi. Malprime allait par le champ de bataille; A ceux de France il faisait grand dommage ! Nayme le duc fièrement le regarde. Va le frapper en homme de courage. De son écu lui brise la bordure. De son haubert dégrafe les deux pans. Lui met au corps le gonfalon entier. Et l'abat mort entre sept cents des autres. Le roi Canabe, un frère de l'émir. Des éperons pi(jue bien son cheval, Tire l'épée à garde de cristal ; (1) E de mun cors, de teres et d'aveir.

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

174 LA GBAIfSON Œ ROLAND* Et frappe Naymeau milieu de
fon otiqMf Dont il fracasse et brise une moitié; L^acier pénètre et rompt
cinq des attaclies ; Le capuchon ne loi vaut un denier; Jusqu'à la chair
L'acier tranche la coiflb^ Dont il abat un morceau sur la terre. Grand fut le
coup : le duc reste étourdit Sûr qu'il tombait, si Dieu ne Teût aidé, n
embrassa le cou du destrier. Si le payen avait pu redoublai. Il était mort, le
noble chevalier ! Charles de France arrive à son secours, aoi. Nayme le duc
était en grande angoisse ; Le Sarrazin à le frapper s'apprête. Charles lui dit :
a Brigand, pour ton malheur 1 1> Va le frapper avec toute sa force, Brise
l'écu, contre le cœur l'écrase, De son haubert lui brise la ventaille. Et l'abat
mort; la selle en reste vide. Mais a grand deuil Charlemagne le roi. Quand il
voit Nayme, à ses côtés, blessé (1), (i) Le trouvère de Roland a déjà désigné
Nayme comme le pins brave homme de la cour. Les autres chansons parlent
également de rafTecton que lui portait Charlemagne :

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LA CHANSON DB ROLAND* 170 Et le sang clair tomber sur
l'herbe verte. Notre empereur lui domie ce conseil : « Beau sire duc,
chevauchez près de moi. a Mort est celui (jui vous tint en détresse ; a Au
corps lui mis mon épée ime fois. » Le duc répond : ((Sire, je vous en crois ;
a Que je survive, et vous aurez profit,)> Ensemble Us vont par amour et
par foi. A Tentour d'eux sont vingt nulle Français : Il n'est aucun qui ne
frappe et combatte. AOi. îLVI LE COMBAT DBVIENT SmiORB fLtS
AOHABnA, 1T COMMENT OamR TUS LB PORTB-DRAGON. Et
Baligant chevauche par le champ ; 11 va frapper le comte Guineman, Gis
est du Naymes^ U aires de Baivierj Li bons el sicle que Qiarles a plus chier.
{Affolant, vers 117S.) Aussi l'empereur oonsultait-il toujours Nayme, qa\
était souvent pris comme arbitre. Voir Huon de Bordew^, page 2!^, et
Q€mfttff^ page 317. Aymon recommande à ses fils de le fréquenter : Hantez
toujours les bons, so ferés que sacbans Duc Naimea da Bavière et tous vous
atenans. (Ls9 Quatre Fils Aymon, vers 118.)

476 LA CHANSON DE ROLAND. Contre le cœur lui fi*oi8se
Véca blanc, De son haubert lui détache les pans ; n a brisé deux côtes de ses
flancs^ Et Tabat mort de son cheval courant. Puis il occit Gibouin et
Laurent , Richard le vieux, le sire des Normands. Payens criaient : «
Précieuse est vaillante ! a Frappez, barons, nous avons bon garant, i» aoi.
On voit alors les chevaliers arabes. Ceux d'Occiant, ceux d'Ârgole et de
Bascle, Qui frappent bien de leurs épieux tranchants ; Hais les Français de
fuir n'ont pas l'idée ; Il en tneurt bien et des uns et des autres ! Jusques au
soir la bataille est très-forte ; De francs barons il y a grand carnage ; Sera
grand deuil avant qu'ils se séparent. AOI. Y frappent bien les Franks et les
Arabes, Brisent le bois et le fer des épieux. Celui qui vit ces écus maltraités.
Ces blancs hauberts qui frémir entendit. Et ces épieux sur les casques
grincer ; Celui qui vit tomber ces chevaliers, Les gens crier et mourir sur la
terre. Grande douleur pourra se rappeler!

LA CHANSON DE ROLAND. 477 Cette bataille est très-forte en souffrances. L'émir payen réclamait Apollon Et Tervagant et Mahomet aussi. « Seigneurs mes dieux, je vous ai bien servis ! « D'or le plus fin je ferai vos statues. » aoi. Un sien ami, Gémalfin, vient à lui ; « Il apportait de mauvaises nouvelles. « Seigneur émir, vous êtes maltraité : a Avez perdu Malprime, votre fils, «(Et Canabeux, votre frère, est occis :

The text on this page is estimated to be only 26.83% accurate

178 LA CHANSON DE ROLAND. a Yit-on jamais race si
courageuse ? tt Mais appelez les barons d'Occiant, « Enfnri!!s et Turcs,
Arabes et Jaiants. a Ce qui doit être il ne faut retarder. » Et Baligant met sa
barbe en dehors ; Blanche elle était conune fleiur d'aubéjône. Quoi qu'il
arrive, il ne se, veut cacher, Met à sa boudie une claire trompette, La sonne
clair : tous les payens l'entendent. De toutes parts leurs troupes se rallient.
Ceux d'Occiant, ils braient et hennissent ; Comme des chiens ceux d'
ArgoUe glapissent ; Avec audace ils provoquent les Franks, Au plus épais
les rompent et séparent. Et de ce choc en jettent morts sept mille. Le preux
Ogier n'eut jamais couardise; Meilleur guerrier ne vêtit la cuirasse (i). (1)
Ogier de Danemark, on phildt

LA CHANSON DE ROLAND. 179 Quand des Français il vit les
corps se rompre, Il appela Thierry, le duc d'Argonne, GeoflEpy d'Aiyou,
le comte Josseran, Et gourmanda fièrement Charlemagne : c Voyez
comment les payens tuent vos hommes. « Ne plaise à Dieu que vous portiez
couronne, c(Si ne frappez pour venger votre honte ! » Il n'est aucun qui
réponde un seul mot; Ils piquent bien, laissent leurs chevaux courre. Et vont
frapper sur tous ceux qu'ils rencontrent. Y frappent bien Charlemagne le roi,
aoi. Nayme le duc, Ogier de Danemark, GeoflEpy d'Anjou, qui portait
l'oriflamme. Bien courageux est Ogier le Danois ! Il éperonne et lance son
cheval. Frappe celui qui tenait le dragon Si fort qu'à bas l'écrase devant lui.
Et le dragon et l'enseigne du roi. Baligant voit son enseigne tombée Et
l'étendard de Mahomet qui glt : A cette vue, il s'aperçoit un peu Qu'il a le
tort et que Charle a le droit (1). sard et Chabaïlle. La Chevalerie Ogier de
Danemarche a été publiée par M. Barrois, eia 1S42. (1) Je ne me lasse pas
de faire ressortir combien la préoccupation du droit dominait toutes les
autres.

180 LA CHANSON DE ROLAND. Des Sarrazins retournent plus de cent. Notre empereur réclame sa famille : ((Dites, barons, pour Dieu m'aiderez-vous ? » Répondent tous : ce Faut-il le demander ? « Traître est celui qui de tout cœur ne frappe. y> aoï. XLVII DIEU ENVOIE UN ANGE A CHARLEMAGNE, ET COMMENT LA BATAILLE FINIT. Le jour se passe et la soirée arrive. Franks et payens frappent de leurs épées ; Ils n'ont pas mis en oubli leurs devises : L'émir payen s'écriait : ce Précieuse ! » Charles : c< Monjôye ! » enseigne renommée. A leur voix haute et claire ils se connaissent ; Dans le combat tous deux ils se rencontrent, . Et l'un sur l'autre ils frappent de grands coups De leurs épieux sur les écus rayés, Qu'ils ont brisés dessus les larges boucles. De leurs hauberts ils partagent les pans ; Mais dans le corps les épieux ne pénètrepit; La sangle casse aux deux selles, qui versent. Et les deux rois tombent à terre ensemble.

LA CHANSON DE ROLAND. 181 Rapidement sur pieds ils se remettent Et bravement ils tirent leurs épées. Mais le combat n'en est pas arrêté ; Sans homme mort ne peut être achevé, aoi. Est bien vaillant Charles de France douce, Et Baligant ne le craint ni redoute. Ghacim fait voir sa bonne épée à nu ; Sur les écus grands coups ils s'entre-donnent, Tranchent le cuir et le bois, qui sont doubles ; Les clous tombaient et les boucles aussi. Ils frappent lors à nu sur les cuirasses ; Les casques clairs étincellent de feux. Mais le combat ne pourra s'arrêter Jusque l'im d'eux reconnaisse son tort. âoi. Baligant dit :

182 LA CHANSON DE ROLAND. a Confesse et sers le \Tai roi
tout-puissant (1). » Baligant dit : « Yains sermons tu commences ! d Tous
deux alors frappent de leurs épées. loi. L'émir était d'une grande vigueur ; Il
Irappe Charle en son casque d'acier, Qu'il a brisé sur la tête et fendu,
Jusqu'aux cheveux menus lui met Fépée, Prend de la chair plus large qu'une
main ; En cet endroit, Tos resta tout à nu. Charles chancelle : il est près de
tomber. Mais Dieu ne veut qu'il soit mort ni vaincu : Saint Gabriel descendit
près de Charles, Lui demanda : « Roi Magne, que fais-tu? » Quand Charle
entend la sainte voix de l'ange, fl n'a de mort ni crainte ni doutance : Il lui
revient vigueur et souvenance. Frappe l'émir avec le fer de France, Brise le
casque où les joyaux flamboient, (1) Se il se yeut vers moi humilier^ Notre
loi prendre et la soe laisser, Molt le Guidasse richement avancier. (Agolant,
vers 1130.) Karlemaines te mande^ notre drois avoés^ Que ^erpisses
Mahon et tes dix meserés. (FierabraSj page 165.)

LA CHANSON DE ROLAND. 483 Lui fend le Iront, d'où
s'épand la cervelle, La face aussi jusqu'à la barbe blanche. Et l'abat mort
sans nulle recouvrance. Pour rallier les siens, il dit : a Monjoye ! » Et, sur ce
cri, le duc Nayme accouru Prend Tencendor; le roi Magne y remonte.
Payens s'en vont, Dieu ne veut pas qu'ils restent. Les Français ont tout ce
qu'ils demandaient. Dieu l'a voulu : les Sarrazins s'enfuient, Et les Français
avec le roi les chassent. Charles leur dit : c(Seigneurs, vengez vos deuils
« Et déchargez vos cœurs et vos colères ; « Car ce matin j'ai vu vos yeux
pleurer ! » Ils répondaient : « Sire, c'est notre avis. » Chacun y frappe à
grands coups comme il peut, Et des payens qui sont là peu s'échappent.

184 hk CHANSON DE ROLAND. XLVIII CE QUE LES FRANÇAIS FONT A SARAGOSSE, ET COMIIENT ILS REVIENNENT EN FRANCE. Il fjbdt grand chaud, la poussière se lève ; Payens fuyaient, les Français les poursuivent ; Chasse dura jusques à Saragosse. Au haut des tours, Bramlmonde est montée Ensemble avec les clerks et les chanoines. De leur loi fausse et que Dieu n'aime pas. Ces prêtres n'ont d'ordre ni de tonsure. Quand elle vit confondus les Arabes, Elle cria : ce Mahomet, aidez-nous ! a Eh ! noble roi, nos hommes sont vaincus^ «(Et Baligant occis à grande honte, d Marsile entend, se tourne vers le mur. Pleure des yeux, et sa tête s'affaisse. Il meurt de deuil. Comme péché l'encombre. Les diables vifs (1) ont emporté son âme (2). (1) C'est-à-dire vivants. Voir la note de la page 39. (2) On a cherché à trouver dans le nom de Marsile une tradi* tien de la défection de Maurente^ duc de Marseille^ en 720.

LA CHANSON DB ROLAND. 185 Payens sont morts, leur troupe est confondue, Et Charlemagne a gagné sa bataille. De Saragosse il renverse la porte : Or il sait bien qu'on ne peut la défendre. Prend la cité ; sa gent y est venue, Et cette nuit l'occupe par la force. Charles est fier, à la barbe chenue. Les tours lui rend la reine Bramimonde, Dix grosses tours et cinquante petites. Travaille bien celui que Dieu protège ! Passe le jour, arrive la nuit sombre ; Claire est la lune et les étoiles flambent. Notre empereur est maître à Saragosse. Mille Français vont chercher dans la ville La synagogue et les mahomerics ; De leurs maillets, de leurs haches ils brisent Tous les portraits et toutes les idoles ; Nul sortilège ou fausseté n'y reste. Le roi croit Dieu, veut faire son service : Eau du baptême ont béni les évêques ; Au baptistère ils mènent les payens. S'il y en a qui contredisent Charles, n'ies fait pendre, ou brûler, ou tuer (1). (1) Voir la note de la page 6.

186 LA CHANSON DE ROLAND. Cent mille'et plus y furent baptisés. Et vrais chrétiens, mais la reine exceptée En France douce on Femmène captive : Le roi la veut convertir par amour (i). La nuit passa, le jour clair apparut, Charles garnit les tours de Saragosse ; n y laissa mille bons chevaliers. Qui garderont la ville pour le roi. Charles chevauche et ses hommes aussi, Et Bramimonde; il l'emmène captive. Mais il ne veut lui faire que du bien. Les Français sont joyeux et bien dispos. De vive force ils traversent Narbonne (2), Vont à Bordeaux, la cité de grand prix. Là, sur l'autel du baron saint Seurin (3), (1) C'est ainsi que^ dans Fierabras, Charlemagne épargne les enfants de la géante pour les faire élever chrétiennement. (Page 154.) (2) Le détail de ce voyage et la mention de la Gerdagn« (page 44)^ indiquent que le lieu du désastre^ d'après notre poème^ serait la Gerdagne. C'est sur cette route que Ton trouve une localité appelée Tour de Karol. On se serait donc trompé en cherduini le Roncevaux de Roland dans le Roncisval qui existe sur la frontière de Navarre. Cependant, dans l'hypothèse qui s'appuie sur les détails de la Chanson de Roland, il est difficile d'expliquer la participation des Basques à. la défaite de notre arrière-garde, participation confirmée par l'histoire et par le chant basque d^AltabC" çaren. Ce n'est pas le seuV'cas, du reste, où Ton ne puisse concilier l'histoire, les traditions locales et la poésie. (3) Saint Séverin.

LA CHANSON DE ROLAND. 187 L'empereur met le cor du preux Roland (1) : Les pèlerins peuvent l'y voir encore. Par les grands bacs qui sont sur la Gironde, Le roi conduit son neveu jusqu'à Blaye (2), Sire OUVIER, son noble compagnon, Avec Turpin qui fut sage et vaillant. Il les fait mettre en des cercueils tout blancs. À Saint-Romain, là gisent les barons. Recommandés à Dieu et à ses moines. Charles chevauche et par monts et par vaux; Jusque dans Aix, il ne veut faire halte ; Tant chevaucha qu'il descend au perron. Sitôt venu dans son palais altier, Par messagers Charles mande ses juges. Saxons, Lorrains, Bavarois et Frisons, Les Allemands, avec les Bourguignons, Les Poitevins, les Normands^ les Bretons, Et des Français les plus sages de tous. Lors commença le plaid de Ganelon. (1) Met roliphtn plein d*or e de mangnns. (2) Milon^ père de Roland^ était comte de Blaye. Roland est appelé de ce titre dans le Romancero espagnol et ailleurs.

188 LA CBANSON DE ROLAND. XLIX AUDE DEliANDE A
CHABLEMA6NE OU EST ROLAND, SON FIANCÉ. Notre empereur est
revenu d'Espagne. Il vient dans Aix, premier siège de France, Monte au
palais, entre en la grande salle. Aude s'en vient, la belle demoiselle. Et dit à
Charle : « Où est Roland le preux, « Qui m'a juré de me prendre pour
femme? j> Charles en a douleur et grande peine. Pleure des yeux, tire sa
barbe blanche : « Sœur, chère amie, homme mort tu demandes! a J'en veux
trouver en échange un meilleur, a Et c'est Louis, je ne peux pas mieux dire;
ce n est mon fils, il tiendra mes États, d Aude répond : a Ce discours m'est
étrange ! a A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges, « Après Roland que je
reste vivante ! » EUe pâlit, tombe aux pieds du roi Charles, Meurt aussitôt.
Que Dieu prenne son âme ! Barons français la pleurent et la plaignent.

LA CHANSON DE ROLAND. 189 Aude la belle à sa fin est allée, Et l'empereur la croit évanouie. Il a pitié, Charlemagne, il en pleure, La prend aux mains, de terre la relève ; La tête choit sur l'épaule inclinée. Quand Charles voit que morte il l'a trouvée, Il a mandé d'abord quatre comtesses. Aude est portée en un couvent de nonnes ; Jusques au jour les nonnes l'ont veillée ; Sous un autel elles l'ont enterrée ; Et l'empereur lui rend beaucoup d'honneur, âoi. COMMENT CHARLEMAGNE FAIT JUGER liE COMTE OANE. Notre empereur dans Aix est revenu. Gane, le traître, en des chaînes de fer. Est dans la ville en face du palais. Contre un poteau les serfs l'ont attaché ; Ils ont lié ses mains par des courroies ; Il est battu de bâtons et de verges : il l'a mérité qu'on le traite autrement. Avec douleur il attend son procès.

190 LA CHANSON DE ROLAND. n est écrit dans une ancienne geste Que Charles mande hommes de plusieurs terres : Ils sont venus dans Aix , à la chapelle. C'est un grand jour de fête solennelle, Celle, dit-on, du baron saint Sylvestre. On commença d'instruire le procès De Ganelon qui trahison a fait. Or, devant lui le roi l'a fait traîner. Aoi. « Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne , c(De Ganelon jugez-moi donc le droit. c(Avec l'armée en Espagne il alla, ce Il m'a ravi de mes Français vingt mille, a Et mon neveu, que vous ne verret plus, « Sire Olivier, le brave, le courtois. a Gane a trahi les pairs pour des richesses.» Ganelon dit : ce Félon si je le cache ! «(Roland m'avait fait tort dans mon avoir, « J'ai poursuivi sa détresse et sa mort; « Mais trahison, je n'en reconnais nulle. » Et les Français disent : ce Nous entendrons. » Devant le roi se tient le comte Gane, Le corps gaillard, la face colorée ; S'il eût été loyal^ un vrai baron ! Il regardait les Franks, les autres juges,

1A CHANSON DE ROLAND. 191 Et ses parents, qui sont trente
avec lui. Puis il cria d'une voix haute et claire : a Au nom de Dieu, barons,
entendez-moi.

492 LA CHANSON DE ROLAND. Pinabel dit : «Vous serez tôt
sauvé. « Il n'est Français vous condamnant à mort, « Si l'empereur
m'accorde le combat,

LA CHANSON DE ROLAND. 493 LI THIERRY JUGE QUE
GANE EST FELON, ET COMMENT PINABEL VIENT LE DÉMENTIR.
Vers l'empereur retournent les barons. « Nous vous prions, sire, lui disent-ils, c(De proclamer que Gane est acquitté ; • Quand Charles voit que tous lui font défaut, n s'assombrit et sa'tête s'a faisse^ Il a tel deuil qu'à àe dit malheureux; Mais devant lui s'avance un chevalier ; C'était Thierry, frère du duc d'Anjou. 11 a le corps maigre, élancé, gracile,* Les cheveux noirs et les yeux presque bruns ; Il n'est pas grand, mais non plus trop petit. 13 . 1

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

Courtoisement il dit à Chariemagne : « Beau sire roi, ne vous troublez ainsi. a Je vous ai bien servi, vous le savez. « Pour mes aïeux je dois tenir ce plaid. « Quel tort qu'ait tait Roland au comte Gane, tt Votre service eut dû le garantir; a Gane est félon de ce qu'il Ta trahi. * . a S'il a parente, s)4^«l9eQ<4rilH^i^fSII^ a Par cetts ^pée^ ^ mpp (I^hq gn^j'^ n wi^ «iiflç f^Mmp» t Et les Franç^g : fç(>p, y/a^ 9^^ Jp^m dUi 9 Devaijt)e f oi Pififtl»! p|t Yonu ; l1 est grand, fort, agile et courageux. Celui qu'il frappe, a bien fini son temps. llditauB^; g^,} flp|a4Ap?t>îAtP^a Or, commandez q'^^l ji'y fit t»i)| 4\$ ^9m. a Voici Thierry gji| jugepiffut fi^tî • « Je lé démens ^ Jç l'«RSPffit«#l«- i^ l1 donne au roi Iç gant 4p ^ maii^ drqife (4). L'empereur dit : ^ Bons garant^ j^, i^emande* » (i) Met U el p^in^ dç cgrf le de«tre guant.

The text on this page is estimated to be only 22.63% accurate

Trente de[^] siifpui 1q çmtàofinmi layai. Le roi leur d[^]t ; [^] Vpus 1q
g0i*aiiti\$aez ; ni Les. fait gar4€ir j VQQues au jugeiwppt, APi. Quand
Thierys yç[^]iVgiBt'il f aum bataille* Il tend au roi 1[^] g[^]t 4e s% ffiaifi
4rQi1»i Et CharlemagHQ {|c«jBptp 8e§ gftmQte, Il fait porter quatre bancs
işur la place. Là vonli s'asseoir ceux qui doivent combattre. On reconnaît
que tout est bien réglé (1), Le comte Ogier ainsi le prqclama. Ils font venir
leurs chevaux et leuhs armes. Avant d'allel[^] Combattre, ils se confessent;
àoi. Ils sont absous et bénis tous les deux, Vont à la mesgQi i[^] [^]
ço[^]w[^]iinion (g), Et de grands dons iH[^] f#*@nl[^] aux ç[^]m[^]ntp, Devait][^] [^]
tpUA d€)U2| [^]K>ut r[^][^]ÇAUfl* Leurs éperons Us pqt aux pi[^]f) cbaus[^]éSt
Vêtent leurs blancs hç[^]\[^]rts forts et légers, (i) Ben sant viallés par |ug;çmçnt
des altre[^] Malles vient de mail[^] c'est-à-dire qulls sont régulièrement
traduits au n;iail, régnUèremonl mis aux prises. {Note de F, Génin.} (2) Il y
avait une messe spéciale qu'on appelait messe du jugement de Dieu. (Note
de P. Génin.) Voir Parise la Duchesse, pages 12 et 15,

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

196 LA CHAÎCSOLF OB IMKAKDu Leurs casques d'acier
atbdiert sur la. tAle, Ceignent an ocrps F^{ée} à garde d'or. Les écns peints
suspendent à leur oon ; A la main droite ils ont Féj^{en} trandiant. Puis ont
monté leurs destriers rapides. Alors pleuraient cent mille clievaliecB, Qui
de Thieny pour Roland ont pitié. Dieu connaît bien qu'elle sera la fin ! LU ne
COMBAT QUI EUT UEC AUPBES D AIX-LA-CHÂPKLLE ENTRE
PINABEL ET THIERRY. Au-dessous d'Aix, la prairie est très4f][^]; Là des
barons se fera la bataille. Os sont tous deux courageux et prud[%]ommes. Et
leurs chevaux sont rapides et vifs. Os piquent bien, lâchent toutes les rênes,
A toute force ils firappent l'un sur l'autre. Les deux écus ils finissent et
firacassent. Rompent hauberts et déchirent les sangles ; Les selles d'or
tournent, tombent à terre. Cent mille Franks pleurent, qui les regardent*

LA CHANSON DE ROLAND. 497 Les chevaliers sont tous les deux à terre : aoi. Rapidement ils se dressent sur pieds. Pinabel est fort, alerte et léger. L'un cherche l'autre, ils n'ont plus de chevaux. Avec l'épée à la garde d'or pur, Ils se frappaient sur les casques d'acier. Les coups sont forts à fendre les deux casques. Les chevaliers français sont dans l'angoisse : (K Dieu, faites voir que Charle a le bon droit. » Pinabel dit : a Reconnais-toi vaincu, c(Et je serai ton homme par amour, c(Te donnerai de mes biens à ton gré ; a Mais avec Charle accorde Ganelon. Thierry répond : " « Laisse finir ici cette bataille. « Avec le roi je t'accorderai bien ; ((De Ganelon justice sera faite.

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

198 LA CHANSON DE ROLAND.

LA GHJmSOK DE MtXND. 199 Or, par ce coup, le combat est fini! Les Franks criaient : « Dieu y a fait miracle. « Il est de droit que Gane soit pendu,

200 LA CHANSON DE ROLAND. LV CHARLEMAGNE
REND LA JUSTICE, ET COMMENT DIEU LUI FAIT CONNAITRE SA
VOLONTÉ. Le roi s'adresse à ses ducs, à ses comtes : Basbrun répond : a
Qu'ai-je autre chose à faire ? j> Puis, avec cent sergents, il les entraîne.
Trente ils étaient qui furent tous pendus. Que le félon soit occis et détruit !
aoi. Les Poitevins, les Bretons, les Normands, Les Bavaois, avec les
Allemands, Tous sont d'accord, et surtout les Français, Que Gane meure en
merveilleux tourment. Quatre chevaux sont menés devant lui.

LA. CHANSON DE ROLAND. 301 On Fy attache et des pieds et des mains. Les chevaux sont orgueilleux et rapides. Quatre sergents les poussent en avant, Vers un ruisseau qui coule dans un champ. Voici les nerfs qui voi[^]t tous s'allongeant. Puis, de son corps les membres qui s*arrachent. Et le sang clair s'épand sur l'herbe verte. Comme félon convaincu, Gane est mort (1). Il ne faut pas que les traîtres se vantent ! Quand Charlemagne eut fini sa vengeance. Il appela les évêques de France, Ceux de Bavière avec ceux d'Allemagne : « Ici je garde une noble captive. ((Tant elle ouït sermons, vit bons exemples, « Qu'elle veut croire et devenir chrétienne. « Baptisez-la pour qu'à Dieu soit son âme. » — « Il faut qu'elle ait, dirent-ils, des marraines (2). (1) Les chansons postérieures à notre poème mentionnent quelquefois d'une manière différente ces derniers incidents. Ainsi[^] dans Gaydon, Thibaut d'Aspremont dit[^] à la page 2, en parlant de Charlemagne : Gane[^] mon frère, fist ardoir en un ré (bûcher). Et Pynabel, mon neveu, l'alosé, Fist à coes de chevax traïnnier. Dans Aye cT Avignon, le fls de Gane ne s'appelle pas, comme ici, Baudouin, mais Béranger. Ce dernier figure dans Parise la Duchesse avec d'autres membres du lignaige al culvert Ganehn. (2) Il fallait deux marraines pour une femme. Voir la* note de M. Génin.

SOS LA CHANSON DE ROLAND.

The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate

TABLE DES MATIÈRES INTRODUCTION. I SUR LES
ORIGINES. . i Pag«i. De l'épopée indienne n Des épopées iranienne^
grecque et germanique x Quelques mots sur l'origine des épopées xiy Sur la
communauté des sentiments xix Sur les traditions germaniques • xxu Sur
l'origine de l'épopée française xxvm II GÉNÉRALISATIONS
HISTORIQUES. Du christianisme tout d'abord Turpin ou du clergé. xlii
Charlemagne ou de la royauté XL^ De la tradition nationale. , . l III LE
CYCLE ET SES DIVISIONS. Les trois matières •' lv Les trois gestes • lix »

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

MI TABLE DES MATIÈRES. IV LES SENTIMENTS ET LES
IDÉES. Pag«i. Le merveilleux lxx De la piété lxx De l'idée du droit Lxxvm
De l'amour lxxxviii De l'amitié , . . . xciv Les petits xcvi V DE LA
FORME. La composition et le style cm Les répétitions cviii De la nature ex
Popularité des chansons de geste cxv QUELQUES MOTS SUR CETTE
NOUVELLE TRADUCTION CXXVII LA CHANSON DE ROLAND.
Gomment le roi Marsile envoie des messagers & C!harlemagne 1 Gomment
Charlemagne reçoit les ambassadeurs de Marsile. . 6 Gomment les Français
délibèrent sur les propositions du roi Marsile 10 Gomment Roland fait
désigner Gane pour aller en ambassade auprès de Maraile 14 Gane déÛo
Roland et les autres pairs. Il se rend à Saragosse. 17 Gomment Gane brave
le roi Marsile 23 Gomment Marsile délibère avec Gane 26 Charlemagne se
met en route avec la grande armée 33 Comment Gane fait désigner Roland
pour commander l'arrière-garde 38

TABLE DES MATIÈRES. 6 Pages. Comment Charlemagne
passé les Pyrénées avec le gros de son armée. 41 Comment douze chefs
payens s'engagent à tuer Roland 45 Comment Olivier reconnaît que les
Sarrazins s'approchent. 52 Pourquoi Roland ne veut pas sonner de son cor
55 Comment l'archevêque donne l'absolution aux Français avant la -
rencontre. 59 Ce qu'il advient aux chefs payens qui avaient juré de tuer
Roland 62 Comment les Français repoussent l'avant-garde des Sarrazins 70
La grande armée des Sarrazins attaque & son- tour notre arrière-garde. 75.
Exploits merveilleux d'Olivier, de Turpin et de Roland 79 Comment après
le cinquième choc, il ne reste plus que soixante Français. ... ;. . ;..... 85
Roland sonne du cor et comment ses tempes se fendent 87 Charlemagne
retourne sur ses pas avec la grande armée 92 Comment la bataille continue
à Roncevaux 95 Comment Olivier est blessé à mort 99 Comment il ne reste
plus que trois Français vivants. 104 Roland et Turpin restent maîtres
du champ de bataille 107 Comment l'archevêque Turpin donne l'absoute
aux Français 111 Comment l'archevêque rend son âme à Dieu 113 Pourquoi
Roland essaye de briser son épée * 116 Comment Roland se confesse à
Dieu 121 Charlemagne parvient à Roncevaux et comment il poursuit les
Sarrazins 123 Comment les Français passent le reste de la nuit 126
Comment Marsile et Bramimonde se désespèrent à Saragosse. 131
Baligant, l'émir de Babylone, vient au secours de Marsile.. 134 Comment
Charlemagne pleure son neveu 141 Comment Charlemagne fait rendre les
derniers devoirs aux Français 149 Baligant délie Charlemagne et comment
l'empereur partage son armée en dix corps • 151 Charlemagne fait sa prière
et marche contre Baligant 157 Comment les Sarrazins se préparent au
combat 159 Baligant divise son armée en trente bataillons 163 Comment les
deux armées arrivent en présence > 166

The text on this page is estimated to be only 8.60% accurate

30Q TAmS. Pfi8 ^TliSMS. Ptgei. Di baUUIQ iKMDmeDoe e(
Ballgant excite les payaoi i^ Gomment Cbarlemai^e vient secooir le flac
Nayme. .* 172 Lt combat devient encore plus àçbjfxpè et oomment Ogier
tne le porte-4ngt»i «••t-v)» i75 Qieu envoie un ange à Gharkupiigne et
oomment U bataille fii^ . !..;..... ?•.♦♦♦♦ -rt ^® Qp que les. Français fimt à
Sangosae et opznm^t ila leviei^ ncôiei Rnoee ; V. 184 Aude Romande à
Gharlemagne où est .Roland, soq fiancé» . • • 188 Gomment Gharlemagne
lait juger le eomte pane. . . .t 189 Thierry Juge que Gane est félon et
comment Plnabel vient le.4émentir • 1Q3 Da combat qui.eut lieu aupr^
d'Aij^ -li^ -Chai^le entee S^aabti et Thierry. ^>. 196 Gharlefllt^f) sen^ la
justice^ et cpi|[]ffiept Dieu iu| Cait qo%: naître sa volonté r* - ^^^ Tlfi DE
LA TABLE. • ■ • ■ • . 1 ■ ' Parif . •> Imprimerie Divry et G* me N»-D. des
Çlnsapt» 41^.

9t.

